

EX LIBRIS



Velut Arbor Aevo

Fred. C. Gulien





LETTRES D'UN FRANÇOIS.

TOME SECOND.

LETTRES
D'UN
FRANÇOIS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc ſum. Horat. Epiſt. 10.

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME, Libraire;

M. DCC. XLV.

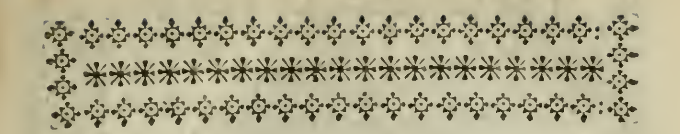


TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce ſecond Volume.

Fin de la Table du Tome II.



LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE XXXIII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,



LES Anglois aiment assez notre Langue pour se plaire à lire Cicéron même en François; les Traductions que vous en avez données, sont ici fort recherchées. Celle des Tusculanes que vous venez de publier, de

concert avec M. le P. Bouhier, a été goutée en Angleterre de tous ceux qui ſont en état de juger des Beautés de l'Original, & de la fidélité avec laquelle chacun de vous les a rendues. Les Notes dont cet illuſtre Magiſtrat a enrichi le Texte, ont eu l'approbation des Sçavans d'Oxford & de Cambrige. Ils ont rendu juſtice & à la profondeur de ſon érudition & à la juſteſſe de ſon diſcernement. Voilà, Monſieur, le jugement qu'ont porté de ce dernier Ouvrage les Gens de Lettres d'Angleterre. Sans vous faire de compliment, je puis vous aſſurer que vous n'y êtes l'un & l'autre, ni moins connus, ni moins eſtimés qu'en France.

Pour ce qui regarde les progrès que l'Eloquence a fait en ce Pays-ci, il s'en faut de beaucoup qu'ils y ayent égalé ceux des autres Productions de l'Eſprit. Les Anglois ſont les premiers Géométres de l'Europe; ils ont de grands Philoſophes, de grands Poëtes, de grands Critiques; ils ont eu un Newton, un Milton, un Addiſon, mais il ne s'eſt pas encore trouvé un Orateur célebre parmi eux. Vous en devez être d'autant plus étonné, que de toutes les Nations polies d'aujourd'hui, la leur eſt celle où l'on

trouve le plus d'occasions de cultiver la grande & sublime Eloquence. Ce qui a produit les Chefs-d'œuvre de ce genre que vous avez si heureusement rendus en notre Langue, ce qui a formé les Démosthènes & les Cicérons, c'est l'avantage qu'avoient les Orateurs Grecs & Romains de parler de la Paix & de la Guerre, du salut ou de la ruine de la République, & de régir pour ainsi dire tout un Peuple par la Parole. C'est ainsi qu'au rapport de Thucidide, Périclès ayant le don de réfréner les Athéniens quand ils étoient trop hardis, & d'échauffer leur courage quand ils ne l'étoient pas assez, étoit dans le fonds le Roi d'une République Titulaire. La Persuasion qui avoit son siége sur ses lévres, faisoit passer toutes ses volontés en loix, & il n'a pas moins regné par la force de son éloquence, que Pisistrate par la force de ses Armes.

Les Anglois ont les mêmes avantages & les mêmes occasions; la liberté dont ils jouissent doit donner à l'esprit cette élévation qui produit le sublime de l'Eloquence. Un Pair du Royaume à la Chambre des Seigneurs, les Députés d'une Ville à celle des Communes, ont entre leurs mains les intérêts de l'Etat,

& le ſalut de la Patrie. De même que les Orateurs de Rome & d'Athènes, ils parlent devant des Légiſlateurs qui ne ſont aſſemblés que pour procurer le ſoulagement & le bonheur du Peuple. Le Parlement d'Angleterre repréſente la Nation même, & eſt en poſſeſſion de la principale partie de la Légiſlation. Quoi de plus capable d'échauffer le génie que ces grands intérêts, que l'amour du bien Public, que le ſalut de tout un Peuple! Indépendamment de ces motifs qui ne peuvent toucher que les ames du premier ordre, en Angleterre comme autrefois à Rome, les Richeſſes, la Réputation, l'Autorité même ſont encore le prix de l'Eloquence. Celui qui ſe diſtingue par-là à la Chambre des Communes, peut en devenir le Chef, c'eſt-à-dire, occuper le Poſte le plus important & peut-être le plus honorable de la Nation, puiſque l'Orateur de cette Aſſemblée, eſt, pour ainſi dire, l'Homme du Peuple. Cependant les Diſcours qui ſe prononcent au Parlement, ne reſſemblent non plus pour la force & l'élévation à ceux dont les Orateurs Romains faiſoient retentir la Tribune aux Harangues, que les Salles de Weſtminſter ne reſſemblent

pour la Majesté & la grandeur aux lieux où le Sénat de Rome tenoit ses Assemblées.

Les Anglois sont dans l'usage de parler sur le champ sur tout ce qui se traite au Parlement; les Matieres peuvent être préparées, mais rarement leurs Discours sont-ils étudiés : aussi y trouve-t-on plus de Logique dans la suite des Raisonnemens, que de Rhétorique dans l'Art de les faire valoir. *Je me suis toujours étonné*, dit un des plus sages Ecrivains Anglois, *de ce que notre jeune Noblesse étudie si peu la Science de la parole ; c'est de toutes la plus honorable & la plus utile, dans un Gouvernement tel que le nôtre, & nos Orateurs ne sont pas pardonnables de négliger si fort à cet égard les préceptes que nous ont laissé les Anciens.* Il y a, à la vérité, dans l'une & l'autre Chambre, des Gens qui ont le don de la Parole, & qui se font écouter avec plaisir, tels sont à celle des Seigneurs le Comte de C*** & Mylord C***, qui passent ici pour les hommes les plus éloquens de leur Siécle : à la Chambre-Basse, M. P*** parle avec beaucoup de hardiesse & de vivacité; le ton de M. W** est plus soutenu & plus affectueux. Mais en

général, on peut aſſurer que lorſqu'on vient à lire la plûpart des Diſcours qui ont été prononcés au Parlement, on n'y trouve pas cette Eloquence noble & vigoureuſe, qui nous frappe & nous tranſporte dans les Oraiſons d'un Démoſthènes & d'un Cicéron. Seroit-ce que, comme on le dit, ceux qui ſont le plus de bruit au Parlement ont moins en vûe l'intérêt général de la Nation que le leur particulier. Il eſt ſûr que les paſſions baſſes ne peuvent inſpirer aucun ſentiment élevé. Le zéle du bien Public fait les Hommes éloquens, l'Eſprit de parti ne fait que de vains Déclamateurs. Il ne faut pas moins qu'un ardent amour de la Patrie & qu'un dévouement entier au bien du Peuple pour former un véritable Orateur. Ces ſentimens généreux ne peuvent toucher que les grandes ames, & les Hommes du génie le plus ſublime, ſont ſeuls capables de s'élever juſques-là.

Un petit eſprit ne cherche pas à ſortir de ſa Sphére, il ne découvre rien au-delà des limites étroites où il ſe trouve circonſcrit, il peut pourſuivre avec ardeur ſon intérêt particulier, ou celui de quelques perſonnes dont il épouſe les

paſſions, mais il n'eſt pas ſuſceptible de cette louable ambition, qui étend tellement les facultés de l'ame, qu'elle embraſſe les objets les plus vaſtes : l'avantage de toute une Société, le bonheur d'un million d'hommes, ſont alors les ſeuls qui lui paroiſſent dignes de l'émouvoir. Le vice concentre l'homme dans lui-même : la vertu l'éléve au-deſſus de l'humanité.

L'illuſtre Archevêque de Cambray, étoit de cet ordre ſupérieur des Hommes; l'amour du bien public a pû ſeul lui inſpirer le courage de faire parler la vérité au milieu même de la Cour. Télémaque eſt la Cauſe des Peuples plaidée au Tribunal des Rois. Cet éloquent Prélat y fait ſentir continuellement à ceux que la Providence a placés ſur le Trône, que leurs vrais intérêts ſont inſéparables de ceux de leurs ſujets; qu'un Roi peut faire du bruit par ſes Conquêtes, mais qu'il ne peut être grand que par l'amour de ſon Peuple ; & que le parfait Héroiſme ne conſiſte que dans l'exercice des vertus les plus utiles au bonheur du genre humain. Que ne doivent pas à leur Naiſſance ceux à qui elle a donné le droit de veiller au ſalut de

leurs Compatriotes ! Pour un Etre raisonnable & ſenſible, eſt-il une gloire plus flatteuſe, une ſatisfaction plus touchante que de contribuer au bonheur de ſes égaux ? C'eſt approcher autant qu'il eſt en ſoi de la Divinité que d'être le Bienfaicteur des Hommes *. Cependant en ce Pays-ci comme par-tout ailleurs, que ceux qui n'ont en vûe que le Bien public ſont rares !

Quintilien remarque d'Hortenſius, qu'en liſant ſes Plaidoyers, on ne les trouvoit pas dignes de la réputation de leur Auteur, dont le principal mérite étoit l'action ; ſi la même choſe arrive ici lorſque l'on vient à publier les Diſcours qui ont fait le plus de bruit au Parlement, ce ne peut pas être par la même raiſon, puiſque les Anglois négligent entiérement cette partie de l'Orateur, que Démoſthènes diſoit être la premiére, la ſeconde & la troiſiéme. Quelques-uns même, s'ils en étoient crus, proſcriroient de leurs Aſſemblées tout uſage de l'Eloquence, comme indigne de la Majeſté du lieu, & de la gravité des matieres qui s'y traitent. Ils prétendent que l'Art

* *Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quàm ſalutem hominibus dando.* Cicer.

Oratoire ne convient qu'à ceux qui ſe laiſſent gouverner par la paſſion, & non à ceux qui obéiſſent à la raiſon. Mais les hommes en général ſont tels qu'il eſt plus aiſé de les conduire par l'une que par l'autre. C'eſt trop préſumer d'une Aſſemblée de cinq cens perſonnes, que de croire qu'en toute occaſion il ſuffira de leur préſenter la vérité pour la leur faire embraſſer. La plûpart la méconnoîtront ſi elle n'eſt pas revêtue de tous les charmes de la perſuaſion. Pourquoi négliger de ſe ſervir d'une arme qui a fait pendant ſi long-tems le ſalut de la République Romaine ? N'exigeons pas des hommes plus de perfection que l'humanité n'en comporte ; c'eſt pour leur propre avantage qu'il faut ſe conformer à leurs foibleſſes, & émouvoir leurs paſſions lorſqu'on ne peut convaincre leur entendement.

On ne peut nier que dans les Républiques de la Grece, des Orateurs violens & mercénaires n'ayent ſouvent employé le talent de la Parole à faire triompher l'injuſtice, & à opprimer la vertu. Eſt-il rien en effet dont la malignité & la corruption des hommes ne

pervertiſſent l'uſage ? Mais ces abus même de l'Eloquence en prouvent le pouvoir, & par conſéquent l'avantage que l'on en peut retirer pour le ſervice de la Patrie, quand on a aſſez de vertu pour la préférer à tout autre intérêt.

Le but de la véritable Eloquence, eſt de mettre la vérité dans tout ſon jour, d'éclairer les hommes ſur leurs devoirs, de nous inſpirer ces principes, d'échauffer & de faire germer dans nos cœurs ces ſentimens généreux qui nous font renoncer à tout avantage perſonnel contraire à celui de nos Concitoyens, de nous convaincre enfin qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que celui qui eſt fondé ſur les vertus morales.

Mais un Orateur ne nous perſuade gueres, à moins qu'il n'ait lui-même l'air perſuadé. Lorſqu'un Ecrivain penſe ce qu'il dit ſans s'en appercevoir, il ſe peint dans ſes Ouvrages, & c'eſt-là ce qui les fait paroître naturels : on s'apperçoit qu'il parle d'après le ſentiment par la chaleur avec laquelle il s'exprime. Celui qui ne ſent pas ce qu'il dit, raiſonne & ne s'échauffe pas : l'un ne veut que prouver, l'autre veut convaincre.

Celui qui eſt perſuadé veut perſuader les autres; il veut ſe faire des Proſélites, l'autre ne veut que faire briller ſon eſprit. Combien d'anciens Philoſophes n'ont fait que prêcher la vertu; Epictete me la fait aimer.

Si ceux qui ont l'avantage d'être au Parlement d'Angleterre, les Défenſeurs de la liberté, y ſuivoient les exemples des Orateurs de Rome & de la Grece, ils inſpireroient leurs ſentimens non-ſeulement aux Députés à qui la Garde des Loix eſt confiée, mais au Peuple même qui les a choiſis pour être ſes Protecteurs. Tout ce qui ſe dit dans ces Aſſemblées, devient bientôt public. Ici comme autrefois à Rome *, il ſe trouve d'habiles Copiſtes, qui par une écriture abrégée ont l'art d'emporter un diſcours quelque rapide qu'en ſoit la prononciation. On travaille actuellement à un Recueil de tous ceux qui ont été prononcés dans

* Cicéron parle de cet Art d'écrire par abbréviation dans l'Epître XXXII. à Atticus, Liv. XIII. Plutarque dans la Vie de Caton, dit qu'on en attribuoit l'invention à Cicéron même.

Les Perſans ont auſſi une ſorte de Chiffre dont ils ſe ſervent au lieu de l'Ecriture ordinaire.

l'une & l'autre Chambre depuis la grande époque de la Reſtauration de Charles II. *

Il y a quelque tems que je fus à la Chambre des Seigneurs ; on y agitoit une des queſtions qui intéreſſe peut-être le plus la liberté de la Nation ; il s'agiſſoit de ſçavoir ſi on continueroit l'Armée ſur le pied de ſeize mille hommes, ou ſi on la réduiroit ſur celui de douze mille. Je fus frappé d'abord du reſpect que doit inſpirer cette auguſte Aſſemblée ; mais dans la chaleur du débat il échappa à ceux qui parlerent, pluſieurs traits qui ne pouvoient que le diminuer. Je trouvai dans tout ce qui s'y dit plus de haine pour le Miniſtre, que d'amour pour le bien Public. Les invectives & les plaiſanteries tinrent lieu de raiſon dans la diſpute. Les Ennemis du Miniſtere ſoutinrent que les Puiſſances qui pouvoient donner de l'ombrage à l'Angleterre, & la France même la plus à craindre de toutes, ne reſpiroient aujourd'hui que la juſtice & la Paix. Mylord Carteret fit l'éloge du Miniſtre que le Roi qui nous fait bénir chaque jour la douceur de ſon Regne, a mis à la tête de ſes Conſeils.

* Ce Recueil a paru en 1741.

Un des Partiſans de la Cour ſouſcrivit à ces louanges, mais dit que ce Miniſtre quel qu'il fût n'étoit pas immortel. Un troiſiéme qui n'eſt pas moins connu par ſon eſprit que par ſon oppoſition à M. Walpole, repartit à celui-ci, & convint qu'en effet le Miniſtre de France n'étoit pas immortel. *Mais*, dit-il, *ſon Succeſſeur ne le ſera pas non plus, ni celui par qui ſon Succeſſeur ſera remplacé, & c'eſt une choſe triſte pour l'Angleterre, ſi elle eſt obligée d'entretenir de nombreuſes Armées, parce que les Miniſtres de France ne ſont pas immortels.* Ce trait fit rire, mais n'étoit pas capable d'émouvoir, ce qui eſt le but de l'éloquence, & qui auroit dû être l'objet de celui qui parloit.

Ainſi ſelon leurs différens caracteres, les uns déclament avec violence contre tout ce que fait le Miniſtre, les autres badinent quelquefois indécemment ſur les matiéres les plus graves & les plus importantes. L'un eſt dans l'uſage de faire des plaiſanteries, l'autre eſt dans celui de les relever. On fait des complimens à ceux de ſon parti, on invective ceux dont on combat les opinions. On s'offenſe & on ſe demande pardon; & pendant qu'on écoute ainſi des affections pa-

ticuliéres, ou des animosités personnelles, on perd de vue le fond de la dispute, & l'on sacrifie l'intérêt public à celui de son parti.

De combien les affaires, dit un jour M. Walpole à la Chambre des Communes, *seroient plus promptement & mieux discutées, si dans nos disputes on vouloit renoncer aux injures personnelles, & aux plaisanteries offensantes. Par de pareilles pratiques on fait passer le mensonge pour la vérité; & l'ignorance qui y a recours, tient lieu de capacité. Si le badinage & la plaisanterie entraînent nos suffrages, il n'est pas nécessaire pour en obtenir la supériorité, d'être sage & honnête, il suffira de rire & de railler; ce que tout homme peut communément faire avec autant de succès qu'un autre.*

Voici un Discours bien différent, qui a été prononcé à la Chambre des Pairs par un de ceux qui y a le plus d'autorité. *Mylords, les deux jeunes Seigneurs qui ont ouvert le débat, ont parlé avec une telle dignité, une si grande force dans les raisonnemens, & tant de propriété dans les expressions, que je commençois à me croire dans un Sénat de Rome, d'Athènes, ou de Lacédémone; c'est pourquoi je dois*

remercier le noble Duc qui a parlé le dernier, de m'avoir ramené à une véritable Chambre de Seigneurs Anglois *. N'eſt-ce pas attaquer l'honneur même de l'Aſſemblée, que d'oſer lui témoigner un mépris auſſi éclatant, & que d'imputer au général ce qui peut n'être que l'erreur d'un particulier? Eſt-il étonnant que de vils Auteurs de Brochures parlent avec ſi peu de circonſpection des Membres du Parlement, lorſqu'entre eux-mêmes ils obſervent ſi mal les égards qu'ils ſe doivent les uns aux autres, & qu'ils donnent les premiers le ſcandaleux exemple de ce manque de reſpect? Ainſi quand un d'entr'eux accuſe le plus grand nombre d'être vendus au Miniſtre, & dit, *que comme ils en reçoivent des gages, il voudroit auſſi qu'ils portaſſent ſa livrée, afin qu'on pût les reconnoître* **; il a fourni matiére aux Commentaires les plus injurieux.

Je ne vous ai parlé de ces abus, que par l'influence néceſſaire qu'ils ont ſur l'éloquence dont ils ont corrompu le goût. Il ſe peut que le remede fût plus

* Diſcours de Mylord Bathurſt. Actes de la Chambre des Pairs, Vol. 7. pag. 554.
** Vol. 6. pag. 379.

dangereux que le mal même. Peut-être ne prouvent-t-ils autre chose, sinon que les Anglois sont des hommes, & des hommes comme les autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXIV.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LOndres étant une Ville fort grande, fort riche & fort triste, & où la fumée du Charbon de terre empoisonne en quelque façon l'air que l'on y respire, il n'est pas étonnant que les gens aisés, de quelqu'état qu'ils soient, s'y plaisent si peu, & n'y demeurent qu'autant que leurs affaires les y obligent. Un Duc est ici logé plus à l'étroit que beaucoup de Bourgeois ne le sont à Paris. Il y a peu de Maisons remarquables pour la beauté des Bâtimens, ou la richesse des Meubles. Je compterois au seul Fauxbourg Saint-Germain plus de cinquante Hôtels dont on ne parle pas, qui sont au-dessus de la Maison du Duc de Bedford, que les Anglois vantent tant.

Ce n'est pas qu'à cet égard ils craignent de dépenser: la cause Physique dont

j'ai déja fait mention, contribue plus que toute autre à cette différence. Cette même fumée de Charbon de terre, qui les oblige, quelque tems qu'il fasse, à sortir tous les matins de chez eux pour respirer un nouvel air, en empêche plusieurs de bâtir des Palais dans une Ville où ils s'ennuyent. D'ailleurs, elle n'est pas moins contraire à la Peinture, à la Dorure, & en un mot, à la richesse des Meubles, qu'à la santé des Habitans.

Ainsi, les Grands du Royaume ne regardent pas Londres comme le lieu de leur résidence, & les Etrangers qui les voyent confondus pêle-mêle avec les Négocians de cette grande Ville, ne les connoissent pas bien. Il semble presqu'ici que les lieux qu'ils occupent ne sont pour eux que des especes d'Hôtelleries, où ils se logent pendant la tenue du Parlement; ce n'est qu'à la Campagne qu'ils étallent toute leur magnificence: ils y ont tous de vastes Maisons, un nombreux Domestique; des Parcs peuplés de Daims & de Cerfs. Ils y tiennent une Table ouverte aux Gentilhommes de la Province; & dans la maniére dont ils vivent, tout annonce leur opulence & leur grandeur. Si parmi nous les Grands, dont le Luxe de

Paris a dérangé les affaires, font quelquefois obligés de paſſer ſix mois à la Campagne pour les raccommoder, ceux de ce Pays-ci font tout le contraire, ils reſtent à Londres quand ils veulent épargner, & n'y tiennent un ſi petit état, que pour pouvoir vivre dans leurs Terres d'une maniere plus ſplendide.

Ils partagent leur loiſir à la Campagne entre la Chaſſe, qui eſt leur occupation favorite, & la Table, que l'on tient ici plus long-tems qu'en France. Les reſtes de leur loiſir, les uns le donnent aux ſoins de l'Agriculture, & aux charmes de la vie Economique; les autres à des jeux d'exercice, la plûpart très-violens. Celui pour lequel ils paroiſſent avoir le plus de goût, en eſt un où ils jouent avec tous leurs Valets, & cela, dit-on, *parce que les Anglois ont une idée plus juſte de la véritable grandeur, que d'autres Nations, & qu'ils ne craignent pas de compromettre la leur en ſe familiariſant avec les Petits.* En ſouſcrivant à cet éloge, on peut douter que ce ſoit-là en effet la raiſon d'un pareil uſage. Il me ſemble en entrevoir une plus ſenſible & plus vraie: c'eſt qu'ils s'ennuyent quand ils ſont ſeuls. Les Anglois à la Campagne ſe

visitent les uns les autres, mais ils n'y vivent guéres ensemble. L'Ennui est le tyran de la vie de la plùpart des Hommes ; & quoique son empire s'étende aux Champs comme à la Ville, les Grands en souffrent plus que les Petits.

Le bonheur n'est pas attaché à la possession des richesses. Le Paysan est souvent plus heureux que son Seigneur ; le travail constant du premier le fait jouir de cette tranquillité d'ame, qui est le plus précieux de tous les biens, & que tout l'or du monde ne sçauroit payer. Au milieu des richesses on est dévoré de la soif de les accumuler, ou tourmenté de l'inquiétude de les perdre. Peu d'Hommes en sçavent jouir. La nature y a attaché je ne sçais quel poison, presque toujours funeste au repos de ceux qui les possédent.

Ainsi, c'est au sein même de l'abondance que l'on a plus de besoin de dissipation. Ne nous déguisons pas la vérité, quelque humiliante qu'elle puisse être pour nous : ce n'est point par amitié que les Hommes se cherchent les uns les autres, ce n'est que par besoin. C'est ce qui fait que dans la solitude le Domestique devient l'ami de son Maître. L'Hom-

me eſt pour lui-même la plus dangereuſe compagnie. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui s'ennuyent. Il n'eſt pas donné à tous de jouir avec ſenſibilité de toutes les richeſſes que la nature nous préſente, de prendre du goût pour l'Agriculture, d'aimer le Jardinage, de ſe plaire à voir une Roſe s'épanouir ; tous ne ſçavent pas profiter de la leçon du travail que nous donne l'Abeille laborieuſe, loſqu'elle va ſur tant de fleurs recueillir les ſucs dont elle compoſe ſon miel : ce ſont-là cependant les ſeuls plaiſirs qui ne laſſent ni ne dégoutent à la Campagne, & il faut les aimer pour s'y plaire véritablement. Mais combien peu de gens ont la tranquillité d'ame qui produit cette ſenſibilité ! L'Homme ſage, l'Homme heureux eſt celui qui peut également & goûter la ſolitude au milieu du tumulte des Cours, & ſe trouver en compagnie dans le ſilence de ſon Cabinet. Qu'arrive-t-il aux autres Hommes ? Que l'ennui qui les a chaſſés de la Ville, les ſuit à la Campagne ; & pour me ſervir d'une expreſſion familiére, mais très-énergique, qu'on fait tout, qu'on va jouer avec ſes Valets *pour tuer le tems*. Quelle eſt notre folie ! Le tems eſt notre

unique tréſor, & nous ne ſommes embarraſſés que ſur les manieres de le perdre ; nous nous plaignons que notre vie eſt courte, & il n'eſt point de jour qui ne paroiſſe trop long. Nous la précipitons nous-mêmes, en ne jouiſſant pas du préſent qui eſt à nous, & en courant ſans ceſſe après l'avenir qui ne nous appartient pas.

De leur côté, les Angloiſes, qu'on n'a jamais ſoupçonnées d'être moins fiéres que les Françoiſes, s'amuſent à la Campagne avec leurs Femmes de Chambre, & ſont ſouvent réduites à danſer avec elles, faute de ſçavoir à quoi employer leur loiſir. Elles ne peuvent triompher de leur ennui, que dans la foule & dans le tumulte. De-là viennent ces Danſes de douze & de dix-huit perſonnes à la fois. Le même ennui qui, à la Campagne, réduit un Pair d'Angleterre à jouer avec ſon Palefrenier, fait qu'ailleurs on n'oſe pas quitter la Ville. Combien de gens croyent en effet que *hors Paris il n'y a pas de ſalut pour les honnêtes gens* ? L'Homme né pour le travail, doit regarder l'Ennui comme une eſpece de tribut, que celui qui veut vivre dans l'Oiſiveté eſt forcé de payer à la

nature. C'eſt pour s'en exempter, qu'en différens Pays on a recours aux voyes les plus oppoſées. A Londres, on paſſe ſa vie au Cabaret. A Paris, on ne fait chaque jour que ſe viſiter les uns les autres ſans avoir enſemble aucune affaire, ſouvent même ſans avoir rien à ſe dire. Le plus grand nombre de ceux qui viennent dans une Maiſon, feroient auſſi-bien, & pour eux-mêmes & pour les autres, de ſe contenter de ſe faire écrire à la porte. Ce que tant de gens cherchent par ce mouvement continuel, à Conſtantinople, où l'on eſt plus ſédentaire, on ne le trouve que par le ſecours de l'Opium & du Tabac en fumée. L'art de jouir n'eſt pas à la portée de la plûpart des Hommes, ils ne ſçavent que s'étourdir. C'eſt pour fuir ce cruel ennui qui les perſécute, que l'un ſe ruine en Bâtimens & l'autre au Jeu, que les uns ſe plongent dans le malheur, & que les autres donnent dans les travers les plus ridicules. Cette maladie de l'eſprit tourne en manie, ce qui n'eſt que goût dans les gens ſages. Un Homme paſſe ſa vie à entaſſer des Livres qu'il ne lit pas : une Femme ſe trouve malheureuſe, ſi elle n'a pas toujours une douzaine de Chiens autour

d'elle. Tant de gens ne s'entretiennent avec des Perroquets, que parce qu'ils n'ont pas de quoi s'entretenir avec eux-mêmes. L'Ennui, ſi je ne me trompe, eſt la ſource de preſque toutes les folies & de toutes les ſottiſes des Hommes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXV.

A Monsieur FRERET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

BIen des gens se laissent tellement prévenir sur la réputation de sagesse des Anglois, qu'ils ferment les yeux à tout ce qui n'y répond pas; d'autres uniquement frappés de quelques défauts qui leur sont particuliers, n'admirent peut-être pas assez leur zéle pour le maintien de leurs Loix & de leur Liberté; entre ces deux extrémités il est un milieu que le Sage doit tenir, & que vous observez constamment dans tout ce que vous me dites. Il est sûr que chez eux la différence de sentimens sur le Gouvernement entraîne plusieurs inconvénients dans la Société Civile. On trouve, pour ainsi dire, deux Nations dans la même. S'ils n'ont pas nos ridicules, ils en ont d'autres, & vous connoissez trop bien les Hommes pour en être étonné: les Ridicules sont l'appanage de l'Humanité.

Vous vous ſouvenez, Monſieur, d'avoir lû dans le Spectateur, qu'il y a eu un tems en Angleterre où les Femmes affichoient le Parti dont elles étoient, par le côté du viſage où elles plaçoient leurs Mouches. Il vient de paroître un Ouvrage qui tient de cette bizarrerie fanatique, & qui mérite, ſi je ne me trompe, d'être connu, du moins par ſa ſingularité. En voici le Titre :

LA PIERRE DE TOUCHE,

Ou METHODE *ſimple & aiſée de diſcerner le bon & véritable Anglois de l'Anglois corrompu ; c'eſt-à-dire, l'Ami de la Liberté & de la Patrie, de l'Eſclave de la Fortune & de la Cour ; Ouvrage utile à tous Gentilhommes, Marchands, Artiſans, Laboureurs & autres, qui ont droit de donner leurs voix aux Elections.* Par NATHANAEL SMITH, *de la Ville de* LEICESTER.

Timeo Danaos & dona ferentes.

A Londres chez BERNARD LINTOT. 1737.

Je commence par l'Avertiſſement que je vous traduirai tout entier, pour que vous puiſſiez mieux juger du Caractere & de la façon de penſer de l'Auteur.

» L'Etat florissant & la gloire de l'Angleterre s'éclipsent à mesure que la dépravation de nos Mœurs augmente; la corruption est aujourd'hui si générale, qu'on n'entre plus au Parlement* sans acheter les suffrages de sa Ville ou de sa Province. Tout Homme qui aspire à devenir Membre de la Chambre-Basse, est obligé de tenir Table ouverte pendant le tems de son Election : ceux en qui réside le droit d'élire ne voyent guères qu'en ces occasions les Personnes des différens Partis qui employent toute sorte d'artifices pour les surprendre. Le Loup dévorant s'y revêtit de la peau de l'innocent Agneau. Celui qui en secret est vendu à la Cour, jure sur les Saints Evangiles d'être toujours contraire au Ministere; l'honnête Artisan, le simple Fermier l'en croyent sur sa parole; le plus grand nombre, soit faute d'expérience, soit faute de capacité, n'est pas en état de reconnoître le Fourbe sous le déguisement qui le cache. Ainsi tel croit choisir un Homme zélé pour sa Patrie, qui don-

* L'Auteur veut parler de la Chambre-Basse, comme on le voit par ce qui suit.

» ne ſa voix à un Ambitieux prêt à tout
» ſacrifier à ſa Fortune.

» Les Malheurs qui arrivent tous les
» jours par les ruſes que les Whigs * em-
» ployent, pour nous ſéduire, m'ont
» déterminé à rendre publiques les Ob-
» ſervations que j'ai faites ſur une matie-
» re ſi importante. Ce ſont autant de Re-
» gles ſûres pour diſtinguer un véritable
» Tory de celui qui n'en a que le maſque.
» Ces Regles en même-tems ſont à la
» portée de tout le monde ; il n'eſt né-
» ceſſaire ni d'avoir étudié, ni d'avoir
» hanté les Caffés de Londres, pour en fai-
» re l'application. Celui qui aura des yeux
» verra, & celui qui aura des oreilles en-
» tendra. J'apprens à diſcerner un Whig
» d'un Tory, à ſa maniere de ſe vêtir,

* Ces Noms de *Whigs* & de *Torys* n'ont pas toujours ſignifié le Parti de la Cour & celui qui lui eſt oppoſé. Dans les Lettres de Mylord B**, Ouvrage qui, pour l'élégance du Style & la ſolidité du Raiſonnement, eſt au-deſſus de tout ce que les Anglois ont produit en ce genre, on voit qu'on a appellé *Tory* ou *Whig* tour à tour le même Parti, ſelon qu'il a adopté tel ou tel Principe. M. Smith donne le nom de *Tory* à quiconque eſt oppoſé à la Cour, quels que ſoient ſes Principes. Ce qui eſt d'autant plus étonnant que celui de *Whig* a été pendant long-tems le terme diſtinctif pour caractériſer ceux de la faction du Peuple.

» d'agir, de parler, de boire, de man-
» ger, &c. en un mot avec ma Méthode
» il n'est plus besoin que d'avoir des
» yeux & des oreilles pour ne s'y ja-
» mais méprendre ».

Le premier Chapitre est intitulé, *Du Tempérament, de la Physionomie, du ton de la voix, &c. des Torys*. Je ne me propose que de vous rendre compte des idées de l'Auteur, sans les épouser. L'envie de faire rire lui a fait souvent sacrifier dans ses Remarques la justesse à la singularité. La sorte de plaisanterie & l'exagération continuelle qui regnent dans son Ouvrage, vous feront sentir assez que c'est une Satire aussi outrée que bizarre.

Il établit d'abord comme un fait incontestable que les Torys en général ont meilleure mine, & sont d'une constitution plus forte que les Whigs, *soit parce qu'ils se nourrissent d'une substance plus solide, & qui leur convient mieux, soit parce qu'ils n'altérent pas autant que les Whigs leurs tempéramens dans le commerce des Filles débauchées*. Ce sont les propres termes de l'Auteur. » Il est aisé, dit-
» il de distinguer le Descendant d'une
» suite d'Ancêtres qui ont vécu de Bœuf
» & de Pouding, de celui dont le Pere

» & le Grand-Pere se sont gâtés l'estomac en ne vivant que d'Entremets à la Françoise. L'un a une abondance de chair & une certaine rotondité qui annoncent la force de son tempérament & celle de son esprit, l'autre au contraire a toujours l'air pâle & défait, ce qui doit faire craindre un esprit qui se sente de la foiblesse du corps. On nourit Achille avec de la moëlle de Lyon, pour le rendre fort & courageux. Le suc du Bœuf a la même vertu pour les Naturels de ce Pays-ci. C'étoit la nourriture de ces braves Anglois qui ont remporté tant & de si glorieuses Victoires sur les François. Tout autre aliment ne peut qu'affoiblir le corps, & disposer l'esprit à cette mollesse dont la Politique d'un Ministre sçait profiter. Le Roi Charles II. avoit bien ses raisons quand il nous a apporté la Cuisine Françoise ».

M. Smith prétend donc que les Torys ont un air plus sérieux, plus mâle & plus pensant que les autres Anglois; mais il a la bonne-foi de convenir aussi que la plûpart sont d'un tempérament plus mélancolique. Pour les Whigs, il assure que le grand nombre d'entre eux ont le visage

efféminé, à la Cour sur-tout; & qu'en général ils ont l'air léger, éventé & inconsidéré; en un mot l'air François: vous voyez qu'en passant l'Auteur nous donne aussi quelques coups de patte.

A l'égard du ton de voix, il dit que les Whigs l'out doux & insinuant, & que les Torys l'ont vif & animé. A l'en croire tout est efféminé dans les uns, & tout est mâle dans les autres. Il va jusqu'à dire qu'il peut reconnoître au seul son de la voix un Tory d'une ancienne Famille, & qui ne s'est point mésalliée, celui, par exemple, qui descendroit d'un Tory du tems de Cromwel, car son opinion est que les Torys sont aussi anciens que le Gouvernement Anglois, & que tout ennemi du Ministre en quelque tems qu'il ait vécu, étoit Tory. Au surplus, il soupçonne que les meilleurs sont de race Bretonne.

Le second Chapitre traite de la maniere de s'habiller; mais comme les Whigs contrefont en cela les Torys, quand ils ont envie de plaire au Peuple; l'Auteur avoue qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. *Le matin au Parc S. James*, dit M. Smith, *on prendroit nos jeunes Seigneurs pour des Anglois raisonnables &*

de véritables Torys, le soir à l'Opera on les trouve poudrés, frisés, chargés de dorure, en un mot ce qu'ils sont, de méprisables Whigs. Le reste de ce Chapitre ne pourroit que vous paroître insipide à vous qui n'avez pas vécu en Angleterre. Rien n'est indifférent pour M. Smith. Une Perruque plus ou moins courte, un habit fait de telle ou telle façon, tout est pour lui matiere à conjecture.

Je passe aussi les trois Chapitres suivans, comme ne contenant que des Remarques superficielles, ou des conjectures trop hazardées, & je viens au cinquiéme que je vous traduirai tout entier. C'est le plus singulier & le plus important de l'Ouvrage; le seul Titre excite la curiosité. Le voici.

—*Observations à faire à un Repas d'Election, pour découvrir si celui qui demande à être Député est un véritable Tory, & si l'on peut compter sur lui.*

» Vous remarquerez d'abord de quel » air votre Homme vous recevra; si en » entrant il vous prend loyalement la » main, & vous la serrant de toutes ses » forces, il vous la secoue bonnement » & simplement, comme c'étoit la cou- » tume de nos Peres, louez-en le Ciel,

» & dites en vous-même : Celui-ci est » des nôtres ; si au contraire il vous fait » une humble inclination de corps, ac» compagnée d'une profonde révérence, » craignez cette politesse étrangere, & » prenez garde à vous ; vous êtes en » Pays ennemi.

» Vous ferez ensuite attention à ce » qu'on servira sur la Table ; si vous y » voyez paroître des Potages, des En» trées & telles autres inventions ridicu» les de la Cuisine Françoise, celui qui » vous traite est à coup sûr un Whig, » quelques protestations contraires qu'il » vous fasse. Ceux de ce Parti n'osent » pas manger selon leur goût naturel ; ils » suivent à leurs Tables les Loix de quel» que *éminent* glouton de Paris, & pré» férent une Poularde à la Béchamel à » notre Oye rotie avec une sausse aux » Pommes Cuites.

» Si sur la Table du Candidat il n'y a » pas de *Plum-pudding* *, ou si y en ayant » il n'en mange pas, autre preuve qu'il » est Whig. Dis-moi qui tu fréquente, & je » te dirai qui tu es, est une Maxime sû» re ; dis-moi de quoi tu vis, & je te di-

* Pudding, où il y a des Raisins secs.

» rai comment tu penſes, en eſt une au-
» tre qui ne l'eſt pas moins.

» S'il fait ſervir le Rot, ſoit viande de
» Boucherie, ſoit viande blanche ou Gi-
» bier, ſans qu'il ſoit inondé de beurre,
» ſoyez bien ſûr que ce n'eſt pas un To-
» ry, un Homme de ce Parti ne com-
» mettroit pas une faute ſi eſſentielle,
» dans la crainte de bleſſer le goût de quel-
» ques prétendus Docteurs en Cuiſine,
» qui blâment dans la nôtre, tout ce qui
» n'eſt pas conforme aux uſages Fran-
» çois.

» S'il ſe ſert de ſa Fourchette pour
» porter les morceaux à ſa bouche, au
» lieu de les prendre & de ramaſſer la
» ſauſſe même avec ſon Couteau, ainſi
» que nos Peres l'ont toujours pratiqué,
» c'eſt un homme que la Mode a gâté,
» & ſur qui l'on ne peut compter.

» A l'égard de la Boiſſon, elle ne don-
» ne pas lieu à des Remarques moins ſû-
» res. Les Liqueurs fortes donnent du
» courage, & c'eſt pour cela que les
» Torys les aiment. Tout homme qui
» préfére le Vin de Bordeaux à celui de
» Portugal, doit vous prévenir contre
» lui; il n'a ſûrement pas à cœur l'inté-
» rêt de ſa Patrie, puiſque le premier de

» ces Vins nous vient d'un Pays dont le
» commerce nous eſt à charge, & que
» nous faiſons au contraire un commerce
» très-avantageux avec le Pays d'où nous
» tirons l'autre.

» Si celui qui veut être Membre du
» Parlement, alloit juſqu'à boire du vin
» de Bourgogne préférablement à celui
» de Bordeaux, c'eſt un homme qui a
» perdu le goût naturel aux Anglois, &
» qui par-là donne tout lieu de croire qu'il
» en a auſſi perdu la façon de penſer :
» l'un eſt une ſuite de l'autre. Jamais un
» veritable Tory, eût-il ſéjourné dix
» ans en France, n'a pû ſe faire à la ſa-
» veur du vin de Bourgogne, ni au fu-
» met d'une Perdrix.

» Enfin, ſi le Candidat aime mieux
» le Vin de Champagne que les Vins
» blancs que nous tirons d'Eſpagne ou
» de Portugal *, ou que nous fabriquons
» dans notre Iſle, il n'y a plus rien à exa-
» miner, c'eſt un Whig déguiſé : quoi
» qu'on puiſſe vous alléguer en ſa faveur,
» refuſez-lui conſtamment votre voix.
» On choiſit un jour contre mon ſenti-
» ment, un homme dont je m'étois mé-

* L'Auteur veut parler de ces Vins communs que les Anglois appellent Vins de Montagne.

» fié ; parce que je l'avois vû boire trois
» verres de Vin de Champagne. Six mois
» après il nous tourna casaque, & se
» rangea du Parti de la Cour. On ne peut
» se fier à ceux qui aiment une boisson
» si peu faite pour notre Nation ; ils
» n'ont pas plus de solidité que la mousse
» de la liqueur qui leur plaît si fort.

» Il est juste aussi d'avertir l'Anglois
» honnête & bien intentionné pour sa
» Patrie, d'une mode que les Whigs ont
» introduite depuis peu à leurs Tables,
» je veux parler des Seigneurs de ce
» Parti, où des particuliers fort riches
» assez ridicules pour les imiter, c'est-
» à-dire en général, des Anglois qui ont
» le goût le plus dépravé. On connoît
» la maniere scandaleuse dont les Whigs
» affectent d'éablir parmi nous les Mo-
» des & les Vices des Nations Etrangeres.
» Aujourd'hui, la plûpart d'entre eux
» boivent leur Vin à la glace, & ce n'est
» constamment que par air, ce goût ne
» nous étant point du tout naturel. Il en
» est néantmoins qui affectent de s'en ser-
» vir, même au mois de Décembre, &
» cela parce que c'est l'usage chez les
» François qui ont le Cerveau brûlé. J'é-
» tonnerai bien plus nos bons Anglois

» du Nord, qui ne connoiſſent que leur
» Campagne, & n'ont vû de Ville que
» celle d'Yorck, quand je leur appren-
» drai qu'à certaines Tables de Londres
» on ſert aujourd'hui de la glace à man-
» ger, comme on ſert ſur les leurs de
» la Gelée de Groſeille.

» A quel point de corruption ſommes-
» nous parvenus! O Tems! ô Mœurs!
» Et que diroient nos vertueux Ancêtres
» de ce Luxe étranger! Heureuſement
» cette dépravation ne s'eſt pas encore
» introduite chez les Sages Torys, &
» ceux de ce Parti qui ſont ſimples &
» honnêtes, font encore chauffer leur
» Vin avant que de le boire, ainſi que
» l'ont toujours pratiqué les véritables
» Anglois, ce qui eſt d'un uſage ſalu-
» taire pour l'eſtomac. C'eſt auſſi la cou-
» tume des Chinois: chez ce Peuple ſi ſa-
» ge, on mange froid, & on boit chaud.

» Ce qui diſtingue le plus les Torys
» des Whigs, c'eſt qu'en effet ils boi-
» vent beaucoup plus que ceux-ci. On
» peut juger de quelle façon un homme
» penſe ſur le Gouvernement à ſa ma-
» niere de boire. Un ſimple Tory boit
» le double d'un Whig. Un Tory un peu
» ardent dans ſon Parti, boit autant que

» douze Whigs enſemble. Il n'y en a
» point de ceux de la premiére claſſe,
» qui ne ſoit en état de boire à un Repas
» d'Election en raſades bien meſurées
» toutes les Santés du Parti, & toutes
» les malédictions que ſelon l'uſage on
» y donne aux Chefs du Parti contraire,
» & de plus la confuſion de la Haute
» Egliſe en général, & la damnation de
» tous nos Seigneurs ſpirituels en par-
» ticulier.

» La derniere Réflexion qui me reſte
» à faire ſur ce ſujet, eſt que tout hom-
» me qui preſſe un autre de boire & ne
» boit pas lui-même, eſt un ennemi qui
» cherche à le ſurprendre : c'eſt ainſi
» qu'en uſent grand nombre de Whigs.
» Le franc & loyal Tory n'a pas re-
» cours à de ſi lâches baſſeſſes; comme
» il eſt ſans malice, il eſt ſans ruſes, &
» ſi l'intérêt de ſon Parti ou la ſimple
» Politeſſe exige qu'il enivre ſes Con-
» vives, il eſt le premier à leur donner
» l'exemple qu'ils doivent ſuivre».

En voilà aſſez, Monſieur, pour vous faire connoître quel eſt l'eſprit de cet Ouvrage. Si le ton exagéré de l'Auteur n'avertiſſoit pas tout Lecteur ſenſé de ſe défier de ſes jugemens, ne ſeroit-

il pas en effet ſingulier, qu'un homme, ſelon qu'il eſt pour ou contre la Cour, donnât plus ou moins dans les excès de la Table? & en ce cas, quelles pourroient être les raiſons de cette différence? Quelques-uns prétendent que le lieu où l'on a été élevé y fait quelque choſe, & que l'on boit plus à une Univerſité qu'à une autre; mais cette raiſon ne me paroît pas ſatisfaiſante, quand même la choſe ſeroit vraye. Ceux qui épouſent l'un ou l'autre Parti, ont été indifféremment élevés à l'une ou l'autre Univerſité. Puiſque ſur ce fait, déja douteux par lui-même, on ne peut donner que de ſimples conjectures, ne pourroit-on pas dire que les regrets qu'ont ceux du Parti opposé au Miniſtere, de voir échouer tous leurs Projets, le déſeſpoir de voir réuſſir ceux de leurs Adverſaires, en un mot le mécontentement continuel où ils vivent, leur rend plus néceſſaire tout ce qui eſt un reméde à l'ennui & au chagrin. D'un autre côté les Partiſans de la Cour donnent d'avantage dans ce qu'on appelle le Commerce du monde & la Galanterie, ils vivent un peu plus avec les Femmes, ils ſont plus dans le goût de fréquenter la Comédie, l'Opéra, & tous les

lieux où il n'eſt pas néceſſaire de boire pour s'amuſer.

Cependant, je ne prétens en aucune maniére faire ici ni la critique des uns ni l'éloge des autres. Je me garderois bien d'oſer rien décider ſur ce ſujet. A l'exemple de Socrate, l'homme le plus ſage de la Grece, Caton, ce grand Caton, cet eſprit ſi Républicain, ce Romain ſi vertueux, buvoit ſouvent plus que la tempérance ne le permet, & celui qui a pouſſé le plus loin le Luxe, Lucullus, étoit le plus honnête homme de toute l'Antiquité.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVI.

A Monsieur le Comte DE *C***.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus connoiſſez le *Vitruve Anglois* ; & comme vous poſſédez non-ſeulement les Regles de tous les Arts, mais ce goût ſûr bien ſupérieur aux Regles mêmes, puiſqu'il en eſt le Principe caché, ne vous ſemble-t-il pas que l'Auteur de cet Ouvrage ait fait exprès deſſiner & graver tout ce qu'il y a de Bâtimens remarquables en Angleterre, pour nous apprendre que l'Architecture eſt un Art qui n'y eſt pas naturaliſé ; il eſt de ceux qui dépendent du Gout, ainſi il peut être encore long-tems étranger dans cette Iſle. Ce n'eſt pas que l'Architecture n'ait des Principes connus & des Regles certaines, fondées les unes ſur la nature, telle eſt celle-ci, par exemple, que le plus fort doit porter le plus foible ; les autres établies ſucceſſivement, & conve-

nues unanimement comme le résultat de l'expérience de ceux qui nous ont précédés ; mais la partie la plus difficile & la plus étendue, celle de la Décoration & des Ornemens dont elle est susceptible ; le Gout seul peut la donner, & le Gout ne donne rien ici.

L'Architecture est une des choses qui annoncent le plus la magnifience d'une Nation ; & de la magnificence, on conclut aisément la grandeur. Quand nous ne pourrions juger des Romains que par ce qui nous reste de leurs superbes Amphithéâtres, ne seroient-ils pas encore l'objet de notre admiration ? Tout ce que l'Histoire rapporte des Egyptiens, fait moins d'impression que ces Pyramides immenses qui subsistent dans leur Pays depuis tant de Siécles. Quelle idée ne laissera pas à la Postérité la Façade du Louvre, de la Puissance du Monarque qui l'a fait élever & du point de perfection où les Arts ont été portés sous son Regne !

Le Pays de l'Europe où l'Architecture Moderne a produit le plus de Chefs-d'œuvre, c'est l'Italie. Les Anglois n'ont encore que le mérite d'en avoir copié quelques-uns. L'Architecte *

* Christophle Wren.

qui à bâti leur fameuſe Egliſe de Saint Paul de Londres, aux proportions près qu'il a très-mal obſervées, n'a fait que réduire le Plan de Saint Pierre de Rome aux deux tiers de ſa grandeur : pour peu que l'on ait de connoiſſance, il eſt aiſé de s'appercevoir, que partout où il s'eſt écarté de ſon Modéle, il a commis les fautes les plus groſſiéres.

La plûpart des Maiſons de Campagne, car il eſt peu de Bâtimens à Londres qui méritent qu'on en parle, ſont encore ici dans le goût Italien ; mais on ne l'a pas toujours appliqué juſte. Un des premiers ſoins d'un Architecte, doit être d'avoir égard au climat où il bâtit ; ce qui convient à un Pays auſſi chaud, & dont l'air eſt auſſi pur que celui de Naples, devient incommode dans un climat beaucoup plus froid, & dont le Ciel n'eſt pas auſſi ſerein. Les Italiens dans leurs Maiſons doivent ſe défendre du trop grand jour ; les Anglois, qui ne voyent pas le Soleil auſſi ſouvent qu'il le voudroient, doivent le chercher. La Maiſon de Plaiſance qui orne une Vigne de Rome, n'eſt pas un Modéle pour une Maiſon de Campagne des Environs de Londres.

On prétend qu'il en coûte beaucoup

ici aux Anglois qui veulent paſſer pour avoir du Gout ; ils ſont forcés de contraindre le leur en tout , & d'en affecter un qui leur eſt étranger. Ils payent, dit-on, fort cher pour entendre une Muſique qui leur déplaît. Ils ont leur Table couverte de Mets auxquels leurs Palais ne peuvent s'accoutumer ; ils portent des habits qui les gênent, & habitent des Maiſons où ils ne ſont point à leur aiſe. Ce Pays n'eſt pas le ſeul où l'on trouve des Hommes qui ſont la dupe de cette eſpece de manie, qui ſacrifient leurs commodités aux uſages du bel air, & le plaiſir réel à ce qui n'en eſt que l'ombre. Combien une pareille folie n'apprête-t-elle pas à rire aux véritables Philoſophes ?

Le célebre Inigo Jones a orné Londres de quelques Edifices qui ont du gout, & entr'autres de cette magnifique Salle de White-Hall, l'un des plus beaux Morceaux d'Architecture qui ſoient en Europe. D'un autre côté, Mylord Burlington, qui a joint les exemples aux préceptes, ſoit par l'Hôtel qu'il s'eſt bâti lui-même à Londres, ſoit par quelques Ecrits ſur l'Architecture, a tâché d'en communiquer le gout à ſes Compa-

triotes. Mais ces Modéles n'ont pas rendu les Architectes Anglois plus habiles; & toutes les fois qu'ils veulent être autre chose que de simples Copistes, ils n'élevent encore que de pesantes masses de Pierre, telles que le Château de Blenheim, dont vous trouverez le Plan & la Façade dans le *Vitruve Anglois*.

Bien plus souvent encore, les Anglois dans les Décorations de leurs Bâtimens, affectent un gout véritablement puérile. On a construit pour la Reine dans le Parc de Richemond, un petit endroit, où l'on a placé sa Bibliothéque de Campagne. On l'appelle la Grotte de Merlin, ce n'est autre chose qu'un Pavillon octogone, dont la Voute est Gothique. Rien n'y répond à l'idée qu'on peut s'en former sur le nom. On n'y voit pour toute curiosité, que cet Enchanteur, & quelques autres Figures en Cire grandes comme nature. Loin qu'en ce Salon il y ait rien qui ressente l'enchantement & la puissance du Magicien, il n'est pas possible d'imaginer un Spectacle de plus mauvais gout.

Les Anglois ne sont pas toujours heureux dans leurs Inventions; mais en quelque chose que ce soit, ils ne con-

noiſſent ni la juſteſſe des Proportions, ni l'élégance des Formes ; auſſi ne réuſſiſſent-ils pas mieux dans le goût des Meubles, que dans celui des autres Ornemens de leurs Maiſons. Nous regardons les Italiens comme nos Maîtres pour l'Architecture & la Décoration extérieure des grands Edifices, mais pour la diſtribution & les proportions intérieures, les François paroiſſent s'y entendre mieux qu'aucune Nation de l'Europe, & c'eſt préciſément où le mauvais goût des Anglois ſe fait le plus ſentir.

L'Amour de la vérité ne me permettra pas néantmoins de flatter mes Compatriotes, juſques dans leurs défauts. J'oſerai avouer & condamner les effets pernicieux de notre inconſtance naturelle. Aujourd'hui parmi nous dans tout ce qui dépend du Deſſein, de même que dans les Ouvrages d'eſprit, on commence à s'écarter de cette noble ſimplicité que les grands Maîtres de l'Antiquité ont ſuivie en tout, & que les nôtres ont tâché d'imiter. Ce n'eſt pas par ſtérilité que les uns & les autres l'ont adoptée, & ceux qui affectent de s'en éloigner, prouvent moins leur fécondité que leur mauvais gout. Quoi qu'ils diſent pour couvrir leur

ignorance ou leur manque de talent, il eſt bien plus aiſé de courir après l'eſprit & de coudre des Epigrammes les unes aux autres, que d'imaginer une belle Scene, & d'y rendre la nature dans toute ſa vérité. Cette abondance apparente eſt une ſtérilité réelle. Celui qui a tout-à-la-fois un génie fécond & un gout ſûr, ſe fait un devoir de ſacrifier toute beauté ſuperflue. Mais en ce genre de richeſſes comme dans les autres, il faut en avoir beaucoup, pour n'avoir pas regret à celles que l'on a mal employées. Le plus médiocre Deſſinateur invente des Ornemens de toutes formes, & les entaſſe les uns ſur les autres : un homme comme Bouchardon, n'en imagine que de nobles, & les diſtribue avec intelligence. Les Goths en ont été auſſi prodigues que les Grecs en ont été avares, & l'exemple de ces derniers nous fait voir que l'effort du Génie, & la perfection de l'Art, ſont de parvenir à cette heureuſe ſimplicité.

Je ſuis certain, Monſieur, que vous voyez avec regret, qu'en plus d'un genre on affecte déja de s'éloigner du gout du Siécle de Louis XIV. l'âge d'or des Lettres & des beaux Arts en France.

Rien n'eſt plus monſtrueux, comme le remarque Horace, que de marier enſemble des Etres d'une nature oppoſée; c'eſt cependant ce que grand nombre de nos Artiſtes ſe font aujourd'hui gloire de pratiquer. Ils contraſtent un Amour avec un Dragon, & un Coquillage avec une aile de Chauve-Souris. Ils ne ſuivent plus aucun ordre, aucune vraiſemblance dans leurs Productions. Ils entaſſent avec confuſion des Corniches, des Baſes, des Colonnes, des Caſcades, des Joncs, des Rochers; dans quelque coin de ce Cahos, ils placeront un Amour épouvanté, & ſur le tout, ils feront regner une Guirlande de fleurs. Voilà ce qu'on appelle des Deſſeins d'un nouveau Gout. Ainſi pour avoir paſſé le terme, nous ſommes revenus à la barbarie des Goths. Peut-être eſt il des choſes où trop de ſymmétrie eſt un défaut, mais c'en eſt d'ordinaire un plus grand, que de n'en obſerver aucune, elle doit toujours régner dans les Maſſes, & non dans le détail des parties. Elle eſt dans l'Architecture d'une néceſſité indiſpenſable. Un Bâtiment quel qu'il ſoit, eſt un tout composé de parties qui doivent ſe répondre. C'eſt dans le Détail des ornemens qu'on doit

doit chercher la variété. Des Statues placées en regard dans une niche font un mauvais effet, si elles n'offrent à peu près aux yeux la même masse, mais elles ne choquent pas moins, si l'attitude de l'une est absolument semblable à celle de l'autre. Ainsi dans un Parterre ; des plattes bandes doivent avoir les mêmes proportions, & soit dans les milieux, soit dans les extrémités des points marqués qui se répondent : observer scrupuleusement le même ordre dans l'arrangement de chacune des fleurs qui sont faites pour en varier le coup d'œil, c'est affecter une symmétrie aussi froide que puérile. Mais qu'en fait d'ornemens nous sommes aujourd'hui loin de ce défaut ! nous ne voulons plus rien de symmétrique. Si l'on orne le Frontispice d'un Hôtel des Armes de celui qui le fait bâtir, on pose l'Ecu en ligne diagonale, & la Couronne sur l'un des côtés, de façon qu'elle paroisse prête à tomber. On s'éloigne le plus qu'on peut de la ligne perpendiculaire & de l'horisontale : on ne met plus rien à plomb, ni de niveau.

Nos Architectes du tems passé étoient trop sages pour se permettre ces Ecarts que ceux d'aujourd'hui trouvent si ingé-

nieux. Dans ce Siécle plus hardi, on veut que tout le paroisse, & l'on renverse tellement les choses, que je ne sçais si ce mauvais gout ne prouve pas quelque renversement dans les têtes. Ceux de nos Artistes qui ont quelque sens, rougissent souvent des choses qu'ils sont obligés de faire, mais le torrent les entraîne; il faut, pour être employés, qu'ils fassent comme les autres. On leur demande du goût nouveau, de ces Formes qui ne ressemblent à rien, & ils en donnent.

Cette maniere se fait sentir surtout dans ceux de nos Meubles qui sont les plus consacrés à l'ornement, & réellement le Gout qui se permet tout aujourd'hui, s'égare aussi peut-être plus qu'il n'a jamais fait. A qui ressemblent ces Pendules devenues si à la mode, qui n'ont ni base ni console, & qui paroissent sortir du Lambris où elles sont appliquées! Ces Cerfs, ces Chiens & ces Piqueurs, ou ces Figures Chinoises qu'on distribue d'une façon si bizarre autour d'un Cadran, en sont-ils les ornemens naturels ? Ces Cartouches qui soit en haut, soit en bas, soit dans les côtés, n'ont aucunes Parties qui se répondent, sont-ils en effet de bon

gout? Loin qu'une Forme ſoit heureuſe lorſqu'elle eſt vague, pour ainſi dire, & qu'elle s'eloigne de toutes les Formes connues, on ne peut imaginer rien d'élégant qui ne ſoit terminé, & qui ne doive reſſembler à quelque choſe. Il eſt dans tous les genres un vrai ſans lequel il ne peut rien ſubſiſter de beau, & c'eſt le ſentiment de ce vrai qui conſtitue le Gout.

Quoi de plus ridicule que d'appliquer le Vernis de Martin aux Bronzes dont on orne les Feux d'une Cheminée! Quoi de plus fou que d'y attacher des Pagodes de Porcelaine! C'eſt ainſi que pour trop varier les Formes nous donnons dans l'extravagant, & qu'en voulant mettre trop de richeſſes dans les Ornemens, nous tombons dans le papillotage. A peine évitons-nous un excès, qu'un autre plus vicieux s'introduit à ſa place. Rien n'eſt ſi difficile que de détruire entiérement le mauvais gout. C'eſt une eſpéce d'Hidre à pluſieurs têtes, on n'en a pas plutôt coupé une, qu'il en renaît une autre. Il eſt des Mortels heureux, qui par une force ſupérieure viennent à bout d'en triompher. Ainſi Moliere de ſon tems, par les beautés de ſes Piéces,

força le Public à renoncer aux mauvaises Plaisanteries, aux Jeux de mots & aux Equivoques auxquels il étoit accoutumé. Ainsi le Puget de notre Siécle peut, par les productions d'une imagination aussi sage que féconde, & d'un jugement exquis, ramener le vrai gout dans le Dessein, & en nous rappellant à la belle nature, faire tomber dans le mépris tout ce que l'ignorance & le mauvais gout ont enfanté depuis peu. Celui d'aujourd'hui, Monsieur, est si dépravé, que je ne pense pas qu'il puisse durer encore long-tems, & l'attention & l'encouragement que vous donnez aux Arts, ne peuvent manquer d'en accélérer la chûte.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DANS tous les Pays policés, la défense des malheureux a toujours été du ressort de l'Eloquence; c'est à elle à implorer la protection des Loix contre l'oppression de l'injustice; mais comment prêteroit-elle ici sa voix à la Veuve & à l'Orphelin, lorsque les plus grands intérêts de l'Etat ont tant de peine à l'émouvoir?

Aux différens Tribunaux de Westminster, bien plus communément qu'à nos Cours de Justice, l'Art de la Parole se borne aux subtilités & aux détours de la chicane. Chez nous à la vérité ce monstre aussi ennemi du bon sens que de la bonne foi, paroît tous les jours à la Barre en Bonnet quarré & en Robbe longue, avec une effronterie que lui donne l'impunité; mais si la véritable Eloquen-

ce s'y montre moins ſouvent, elle n'y eſt pas cependant étrangere. De tems en tems elle éléve ſa voix à nos Tribunaux, & y fait ſentir ſon pouvoir. Nous avons aujourd'hui des Le Normans, des Cochins, des Aubris, qui y ſoutiennent encore ſa gloire, & qui ne font pas moins d'honneur à notre Nation, qu'à cette noble Profeſſion qu'ils exercent avec tant de célébrité.

Il faut que la chicane qui a paſſé en Angleterre à la ſuite des Normands & de leurs Loix, ait trouvé d'auſſi heureuſes diſpoſitions dans les eſprits des Anglois, que dans ceux des Normands mêmes. Sa puiſſance n'eſt pas moins établie dans ce Pays-ci, que dans celui dont elle eſt originaire. L'Angleterre eſt ſans contredit la plus vaſte & la plus glorieuſe de ſes conquêtes. Du jour où la chicane a établi ſon ſiége au milieu des différens Tribunaux de la Sale de Weſtminſter, elle y a regné en Souveraine abſolue, ſans interruption & ſans Rivale. Son empire y eſt peut-être plus aſſuré, & sûrement plus gouté que le gouvernement préſent ne paroît l'être par la Nation. Le Roi n'a pas vingt mille hommes pour faire reſpecter les Loix, ce qui ſans doute

est l'objet de cette Milice perpétuelle autrefois inconnue chez les Anglois. La chicane a cinquante mille Jurisconsultes pour appuyer son pouvoir & perpétuer son regne. On les appelle *les Gens d'Armes de la Loi.* Quelques-uns même en font monter le nombre jusqu'à cent mille. L'Auteur d'un petit Ouvrage sur le Commerce, prétend qu'il y en a plus en Angleterre que dans tout le reste de l'Europe. Il dit qu'ils possédent la quatriéme partie des Terres de la Nation. Comme les Cadets en Angleterre sont réduits à leur Légitime, ils épousent volontiers la profession d'Avocat, parce que c'est une des plus lucratives.

A Westminster les Avocats disputent moins sur la justice de la Cause, que sur la Lettre de la Loi. Ils font naître plus de difficultés sur la signification des mots qui doivent déterminer les Juges, qu'ils ne donnent d'attention à l'examen des faits disputés par les Parties. Comme un Frippon se tire souvent d'affaires par les subtilités les plus frivoles & les plus puériles, c'est à en imaginer tous les jours de nouvelles que les Jurisconsultes s'appliquent; c'est-là l'étude continuelle de ce grand nombre de Colléges d'Avo-

cats, qui, à proprement parler, ne ſont à Londres que les Séminaires de la Chicane. C'eſt par leur artifice que la maſſe des Loix a tellement ſurchargé la Juſtice, qu'elle eſt devenue un fardeau pour les Peuples qui y ont recours, & qui, parce qu'ils en ſouffrent, devroient être plutôt appellés Patiens que Cliens, ainſi que le remarque très-bien un Auteur de cette Nation.

De pareilles diſpoſitions dans les Loix, dans les Juges & dans les Avocats, ſont abſolument contraires à l'Eloquence; & il eſt auſſi impoſſible qu'elle s'établiſſe parmi les Juriſconſultes de Weſtminſter, que parmi les Procureurs au Châtelet de Paris.

Pour vous confirmer l'idée que je vous donne ici de la Juriſprudence Angloiſe, je veux vous rapporter un fait ſingulier dont M. Pope fait mention dans ſes Epîtres Morales *.

Il y a quelques années qu'un Frippon du premier ordre acquit des biens conſidérables par des voyes également iniques. La premiére en forgeant un faux tranſport à lui-même d'une Terre dont il retira de très-grandes ſommes. Le

* Voyez la III. Epître du II. Livre.

délit prouvé, il fut condamné à avoir le nez & les oreilles coupées. L'autre voye dont il s'étoit servi pour augmenter ses richesses, & pour laquelle il fut poursuivi en même tems, fut celle-ci; il avoit fabriqué un Testament frauduleux, par lequel il avoit fait déshériter un Frere, & s'étoit donné à lui-même la succession. Pour cette derniére friponnerie, la Chancellerie le condamna à une prison perpétuelle, où il a joui jusqu'à sa mort de ces biens si mal acquis, & en a disposé còmme des siens propres en faveur de ses Héritiers naturels. En France, outre la punition corporelle, les biens dont ce misérable s'étoit emparée sans autre titre que son effronterie, auroient été restitués à leurs véritables Propriétaires; mais la Jurisprudence est toute différente en Angleterre, & les Avocats de Londres soutiendront dans leurs Plaidoyers que la punition imposée pour de pareils délits, devient un titre d'acquisition légitime à l'égard de celui qui les a commis. C'est comme si ce malheureux avoit acheté ces biens au prix des peines ausquelles il a été condamné. Ainsi si quelqu'un aime mieux acquérir dix mille livres de rente que de conserver

ſon nez ou ſes oreilles, ce qui doit être naturel aux ames baſſes, telles que ſont toutes celles des Frippons, la Juſtice lui enſeigne une voye d'y parvenir, & lui en aſſure la tranquille poſſeſſion. Quel jeu indigne dans une matiére ſi grave! & quel abus des Loix dans une Nation ſi ſage! N'eſt-ce pas-là favoriſer le vice! & donner aux artifices du crime des moyens aſſurés de triompher de la ſimplicité de l'innocence?

La Procédure Criminelle en Angleterre, n'eſt ni plus ſérieuſe, ni mieux reglée: elle eſt ici traitée d'une maniére qui, pour ne rien dire de plus, étonneroit par tout ailleurs. Mais pour que vous puiſſiez juger vous-mêmes des ſubterfuges par leſquels la chicane peut dérober un Coupable aux rigueurs de la Juſtice, voici ce que j'ai trouvé dans un Procès qui fut fait pour le crime de Haute Trahiſon en 1722. devant la Chambre des Seigneurs, au fameux Chriſtophle Layer, ſi connu par les Gazettes de ce tems-là.

» Une ſeconde fin de non-recevoir, » dit l'Avocat de l'Accuſé, en adreſſant » la parole au Chancelier, c'eſt à l'égard » du mot *Chriſtopherus*, écrit avec un *e*;

» votre Grandeur sçait que ce moyen » de nullité est expressément contenu » dans l'Acte du Parlement sur les mots » mal orthographiés, ou dont le Latin est » impropre.

» Mylord, il n'étoit pas possible que je » pusse apporter avec moi toutes mes » autorités sur ce sujet; mais j'ai ici plu- » sieurs des Dictionnaires & des Lexicons » les meilleurs, qui prouvent que le mot » doit être *Christophorus*, & je crois que » mes adverses Parties ne pourront m'ap- » porter aucun exemple tiré d'un Livre » authentique Grec ou Latin, où ce » mot ne soit pas écrit avec un *o*, & non » pas avec un *e*. C'est Christophorus de » πεφόρα, le Prétérit *Medium* du Verbe » Grec φερω, & les Régles de l'étymolo- » gie, & la formation des noms ver- » baux, prouvent qu'il doit être ainsi or- » thographié, & ne peut l'être autre- » ment. Dans tous les Dictionnaires le » mot Latin pour Christophle, c'est » *Christophorus*.

» Mylord, j'espere que votre Gran- » deur me pardonnera; la vie d'un hom- » me est ici intéressée; & comme je ne » voudrois pas m'appuyer d'aucune rai- » son qui en pareil cas ait été rejettée,

» aussi ne dois-je pas non plus en rejetter
» aucune qui puisse être essentielle pour
» le Prisonnier dont la Cour m'a confié
» la défense. Je passe aux mots dont le
» Latin est impropre : *Compassatus, ima-*
» *ginatus fuit & intendebat.* Je ne sçais
» si ce Latin passera à la Salle de West-
» minster, mais assurément il ne passeroit
» pas aux Ecoles de Westminster.

» *Et intendebat. Et*, une conjonction
» copulative entre des Verbes employés
» en différens tems. *Compassatus & ima-*
» *ginatus fuit*, sont au Prétérit parfait,
» & *intendebat* au Prétérit imparfait.
» Pourquoi ce dernier Verbe n'a-t-il pas
» été mis au Prétérit parfait comme les
» deux premiers, suivant les Régles du
» Latin Classique ? C'est pourquoi, &c. *

Peut-on entendre sérieusement de pareilles discussions de vétilles Grammaticales dans une affaire de cette importance, & où il est question de la vie d'un homme ? Que penseroient les Peuples les moins policés, les Sauvages même

* Malgré la chicane & l'habileté de ses Avocats, ce malheureux ne laissa pas d'être condamné au supplice des Traîtres. Son Procès est imprimé *in-folio* à Londres 1722. avec celui qui fut fait au Docteur Atterbury, Evêque de Rochester, qui est mort à Paris en 1731.

de l'Amérique, d'une forme de justice aussi extraordinaire ! Après tout n'est-ce pas comme si cet Avocat disoit : le Prisonnier que je suis chargé de défendre peut être un Traître à sa Patrie, mais ceux qui lui ont fait son procès ont commis des Solécismes contre les Régles de la Grammaire Latine ; c'est pourquoi je demande qu'il soit remis en liberté, dût son crime, tout énorme qu'il est, demeurer impuni. Oseroit-on donner le nom de Jurisprudence à celle qui autoriseroit un pareil raisonnement ? L'Araminte de Moliere qui chasse Martine à cause des incongruités que cette pauvre Villageoise commet contre la Langue, est-elle plus ridicule que l'Avocat qui protége un Coupable, parce que ceux qui l'accusent parlent mal Latin.

Je sçais ce qu'on peut me répondre, & qu'en cela les Avocats ne font que se conformer à la Loi : je sçais aussi que celle-ci tout étrange qu'elle paroît, a néanmoins un objet louable, c'est d'offrir à l'Innocent plus de moyens de se défendre, & en tout cas d'épargner autant qu'il est possible la vie des hommes. Mais le but de la plûpart des Loix est toujours sage ; c'est l'exécution qui en

démontre le désavantage ou l'utilité. Celles-là seules font honneur aux Législateurs qui contribuent réellement au bonheur & au maintien de la Société. Les Loix sont faites pour punir ceux qui en troublent l'ordre ; la subtilité des Avocats les encourage.

C'est une maxime de tous les Pays & de tous les tems que le repos de la Société exige que le crime soit puni ; & n'est-ce pas l'autoriser que d'ouvrir de pareils subterfuges aux Coupables pour se dérober aux rigueurs de la Justice ? Que les Loix exigent la plus grande évidence dans les preuves du crime, que l'Avocat fasse valoir les circonstances qui peuvent les exténuer ; à la bonne heure : il suffit d'avoir de l'humanité pour recevoir favorablement tout ce qui tend à conserver les Citoyens, & à sauver les Malheureux, excepté les Raisons de non recevoir, prises de Solécismes que peut faire un Officier de Justice.

Quant aux Loix, elles doivent également empêcher & que l'innocence ne soit opprimée, & que le crime ne demeure impuni. C'est encore un reste de la barbarie des derniers Siécles, que de faire le Procès en Latin à un Anglois.

Le Parlement en a enfin reconnu l'abus. Dans les dernieres années du Régne de George I. il a été réglé que les Actes de toute espece seroient désormais écrits dans la Langue naturelle. Il est étonnant que les Anglois aient tant tardé à s'aviser d'un moyen si facile de rogner les ongles à la Chicane; mais qu'il leur reste encore des Réformes à faire pour perfectionner leur Jurisprudence ! Il est aussi dangereux de permettre à la subtilité des Avocats d'éluder la disposition des Loix, qu'il le seroit d'en abandonner l'esprit à l'interprétation des Juges. Ceux-ci les rendroient arbitraires, les autres les rendent inutiles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVIII.

A Monſieur DE BUFFONS.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

C'Eſt à la Campagne que l'on remarque le mieux la différence qu'il y a entre la France & l'Angleterre ; on pourroit preſque dire, qu'autant en France le Luxe regne dans les Villes, autant en Angleterre il eſt commun dans les Campagnes. Le Payſan Anglois eſt riche, & jouit avec abondance de toutes les commodités de la vie : s'il laboure pour le Commerçant, il participe comme les autres Hommes de ſa Nation aux avantages du commerce. En plus d'un endroit, le Valet d'un Fermier prend ſon Thé avant que d'aller à la Charrue.

On ne peut que louer la ſageſſe du Gouvernement Anglois, qui veille ſi utilement au bonheur de cette Claſſe d'Hommes, que l'on devroit regarder comme la premiére, puiſque c'eſt celle qui fait vivre

vivre toutes les autres. Un Etat où le Payſan eſt à ſon aiſe, ne peut qu'être un Etat riche. La Culture des Terres, & le bien-être de ceux qui y ſont employés, doivent être le premier objet de la Légiſlation. Il n'eſt pas juſte que celui qui ſéme ne recueille que pour les autres, & que celui qui travaille ne jouiſſe pas des fruits de ſon labeur. Quelques ſoient ces Maximes, dictées par un fonds de dureté pour les malheureux, qui n'accompagne que trop ſouvent la Molleſſe & l'Opulence, & reçues par une Politique mal éclairée, les Terres ſont toujours mieux cultivées à meſure que les Payſans ſont plus riches; du moins il eſt ſûr que celui qui eſt mal nourri, n'eſt pas en état de ſoutenir le travail.

Nos Voiſins à cet égard ont des principes tout différens; l'Humanité les dicte, & l'expérience en prouve la ſageſſe : le ſoin avec lequel les Campagnes ſont cultivées chez eux, eſt l'effet de l'abondance où vit le Payſan; & s'il eſt vrai que communément parlant il ſoit ici plus fort qu'en France, c'eſt peut-être encore parce qu'il eſt mieux nourri. Non-ſeulement le fruit de ſon travail ſuffit à ſes beſoins, il le met de plus en état de

ſe procurer cette eſpece de ſuperflu, qui fait ce que l'on appelle la douceur de la vie ; il eſt différent ſelon les différens Etats, & l'on peut dire que chaque condition a ſon Luxe. Auſſi en Angleterre, de même qu'en Hollande, les Villages ſont plus rians & mieux bâtis qu'en France ; tout y annonce la richeſſe de ceux qui les habitent : on s'apperçoit dans les Maiſons des Payſans Anglois, qu'ils ſont aſſez aiſés pour avoir le gout de la propreté, & qu'ils ont aſſez de loiſir pour le ſatisfaire. Je les ai trouvés partout bien vêtus. Ils ne ſortent pas en Hyver ſans une *Redingotte.* Leurs Femmes, leurs Filles ne ſe contentent pas de s'habiller, elles ſe parent. L'Hyver elles ont de petits Manteaux de drap pour ſe munir contre le froid, l'Eté des Chapeaux de paille, pour ſe garantir des ardeurs du Soleil. Les Angloiſes ont toutes le teint beau, celles de la Campagne même ne l'ignorent pas ; & l'aiſance dont elles jouiſſent, leur permet de ſonger à le ménager. Une jeune Villageoiſe ailleurs n'eſt qu'une Payſane, ici ſouvent à la propreté de ſa parure, & à la gentilleſſe de toute ſa perſonne, on la prendroit pour une de nos Bergeres de

Roman. Je connois des Provinces en France, où les Femmes ne différent de leurs Maris que par la Jupe; aussi quelques-unes n'ont-elles guéres moins de peine, dans le Pays surtout où elles partagent avec eux le travail fatiguant de la Charrue. Il est rare de voir des Angloises occupées à des ouvrages pénibles.

Tout se sent ici de la sage Economie qui regne à la Campagne, jusqu'aux Animaux mêmes, & la Terre rend avec usure au Laboureur, ce qu'il lui en coûte pour avoir de bons Chevaux, & pour les bien nourrir. S'il conduit son Blé au Marché, il en a un particulier pour sa monture. C'est surtout aux Courses que l'on voit des preuves de l'aisance où vit le Paysan Anglois. Il ne s'en fait aucune où l'on ne trouve deux mille Villageois, dont la plûpart ont en croupe leur Femme, leur Fille ou leur Maîtresse. Souvent même on y voit galopper de grosses & grasses Fermieres, assez heureuses pour avoir des Chevaux qui les puissent porter. On ne court après le plaisir, que quand on n'est pas retenu par les soins du ménage.

C'est dommage que cette abondance, dont jouit le Paysan d'Angleterre, le

rende ſi fier & ſi inſolent. Il ne ſe contente pas de diſputer le pas à celui que l'Ordre de la Société a établi ſon Supérieur, il le heurte quelquefois, & l'inſulte pour ſe réjouir. Quiconque a quarante Shellings de rente, donne ſa Voix aux Elections des Membres du Parlement. Le Payſan Anglois eſt tout fier de ce droit, & ſonge plus à s'en prévaloir qu'à en faire un bon uſage. Que le Peuple d'Angleterre ſeroit en effet heureux, s'il connoiſſoit bien tous ſes avantages! Mais il ne paroît pas qu'il en ſente le prix, puiſque tout riche qu'il eſt, il n'en eſt pas moins vénal. Il ne ſonge pas qu'en uſant ſi mal de ce droit, il riſque de le perdre, & que ceux qui achetent ſa Voix, doivent naturellement vendre la leur. Cependant, on n'obtient pas ſon ſuffrage ſans le payer. Il ne l'accorde pas au plus honnête Homme de la Province, mais à celui qui lui fait boire le plus de Bierre. Si les Payſans ſont ici plus à leur aiſe que dans beaucoup d'autres Pays, ils y ſont moins ſobres que partout ailleurs. Rien n'eſt ſi commun que l'ivrognerie & la crapule parmi la Populace d'Angleterre. L'habitude de ce Vice eſt ſi puiſſante ſur quelques-uns

d'eux, qu'elle leur ôte toute autre considération, & même celle de la mort. Tout le monde ſçait que ces malheureux, deſtinés à ſubir les rigueurs de la Juſtice, meurent contens, pourvû qu'ils meurent ivres. Voici ce qui arriva à Lincoln, Ville aſſez grande de ce Voiſinage, il y a quelques années. Cinq ou ſix miſérables y étoient dans les Priſons condamnés à la mort, pour avoir volé ſur les grands Chemins. Deux jours auparavant celui où ils devoient être exécutés, ils trouverent le ſecret de ſortir du lieu où ils étoient enfermés, par le moyen d'un trou qu'ils pratiquerent dans le mur : malheureuſement l'endroit où ils arriverent en ſortant du Cachot, étoit un Cellier : ils s'étoient échauffés en travaillant, ils trouverent de bonne Bierre, & ils en burent tant, qu'on les y retrouva tous ivres le lendemain.

Au milieu de toute cette aiſance, il eſt cependant facile de s'appercevoir, qu'ici le Payſan n'eſt pas auſſi gai qu'en France, de ſorte que peut-être eſt-il plus riche, ſans être en effet plus heureux. Les Anglois de tous les Etats ſe reſſentent de cette triſteſſe, qui fait une partie de leur caractere National. Ici les Pay-

ſans montrent peu de gayeté, même dans leur ivreſſe. En France au contraire, dans plus d'une Province le Payſan ne boit que de l'eau, & n'en eſt pas moins joyeux. Le Berger en conduiſant ſes troupeaux, le Laboureur courbé ſur ſa Charrue, l'Ouvrier même au milieu des travaux les plus pénibles, parmi nous tout le monde chante : ſoit que la plûpart ne ſentent pas les peines de leur état, ſoit qu'ils ne chantent que pour les ſoulager, c'eſt ce que je n'examine pas ; toujours eſt-il ſûr que par tempérament ou par réflexion, ils prennent le parti le plus ſage.

Le Peuple en France eſt d'humeur douce, & ſe contente de peu ; c'eſt celui de l'Europe le mieux conſtitué pour être heureux, & ſa modération prouve, ce me ſemble, combien il mérite de l'être. Henry IV. qui le connoiſſoit & qui l'aimoit, eut à peine rétabli le calme dans ſon Royaume, qu'il ſentit la néceſſité de ſoulager les Campagnes. Auſſi ſage Politique que bon Roi, il vouloit que ceux qui cultivent la Terre puſſent en recueillir les fruits ſans amertume. La mort l'enleva trop-tôt à la France. Je ſouhaite qu'un Roi qui aime autant ſes

Sujets que le Sage Monarque ſous lequel nous vivons, puiſſe exécuter ce projet, ſi digne de celui de ſes Ancêtres qui s'eſt appellé le Pere du Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXIX.

A Monsieur DU CLOS, *de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

ON nous a donné depuis quelques années différens Ouvrages Anglois, qui ont été bien reçus parmi nous. Le Traducteur de Milton, qui a rendu le Sublime de ce Poëte avec autant de force & d'élévation que la Prose en comporte, du moins dans notre Langue, nous a fait admirer le *Paradis Perdu* : les deux Essais de M. Pope, que M. l'Abbé Du Resnel a mis si heureusement en Vers François, ont recu les applaudissemens qu'ils méritent ; nous avons accueilli tout ce qu'on nous a traduit des Ouvrages du Docteur Swift. Mais quant aux Piéces du Théâtre Anglois, que vous desireriez de connoître, la plûpart auroient de la peine à réussir parmi nous.

Les Tragédies Angloiſes ne ſont pas moins oppoſées à notre gout, que leurs Comédies le ſont à nos Mœurs. Il ſeroit même très-difficile d'en donner des Extraits dans le gout de ceux que le P. Brumoy a donnés du Théâtre Grec. Si un pareil travail ſatisfaiſoit les gens de Lettres, je doute qu'il eût de quoi plaire aux gens du monde.

Le premier Auteur Dramatique Anglois, Shakeſpear, n'en doutez pas, Monſieur, eſt un grand Poëte; quelques Beautés de ſes Ouvrages qui ont été rendues dans notre Langue, en ſont une preuve; mais des Traductions complettes, ou des Extraits fidéles de ſes meilleures Piéces, feroient beaucoup de tort en France à ſa réputation. Peut-être qu'en ce qu'il a de beau, il ne le céde à aucun Auteur Ancien ou Moderne: c'eſt dommage qu'il tombe ſi ſouvent dans le bas & dans le puérile. Autant on a de plaiſir à voir un morceau détaché d'une de ſes Tragédies, autant on auroit de peine à en lire aucune d'un bout à l'autre. Les productions admirables de ſon génie, font un contraſte perpétuel avec celles de ſon mauvais gout; à la ſuite de la plus belle Scene, il faut s'at-

tendre à la plus ridicule. En faveur de ces beaux Endroits, les Anglois lui pardonnent tout le fatras dont ſes Ouvrages ſont remplis ; nous ne ſerions pas ſi indulgens. Quelques Scenes languiſſantes de Corneille, empêchent qu'on ne joue pluſieurs de ſes Piéces, où il y en a tant d'autres de ſi belles. Sertorius, Othon, ſont des Tragédies que l'on peut regarder comme proſcrites au Théâtre.

Les Anglois ont pour leur Shakeſpear une admiration outrée : quand il paroîtroit en François avec tout le mérite qu'il peut avoir dans ſa Langue, nous rabatrions toujours beaucoup des éloges qu'ils en font, & ſes Admirateurs ne nous le pardonneroient pas. Nous ſérions révoltés avec juſtice de voir allier perpétuellement la force & le ſublime du Grand Corneille, au Comique bas & trivial, aux pointes, aux jeux de mots, & à toutes les miſérables plaiſanteries de nos Anciennes Tragédies ſur les Myſteres de la Paſſion.

Je me contenterai de vous en donner un Exemple ; c'eſt la Scene du troſiéme Acte de la Tragédie de *Jules-Céſar*, où le génie de Shakeſpear s'éleve le plus haut, & tombe au plus bas. Le célebre

M. De Voltaire en a déja fait connoître l'eſprit ; pour vous mettre mieux en état de juger de l'Auteur même, je me propoſe de vous la traduire mot à mot.

BRUTUS.

» Romains, Compatriotes & Amis, » écoutez-moi pour ma défenſe, & ſoyez » attentifs pour que vous puiſſiez m'en- » tendre ; croyez-moi pour mon hon- » neur, & rendez juſtice à mon honneur » pour que vous puiſſiez me croire ; ju- » gez-moi dans votre ſageſſe, & éveil- » lez vos ſens, pour que vous puiſſiez » me juger plus équitablement. S'il y a » dans cette Aſſemblée quelques Amis » de Céſar, je leur déclare que l'amitié » que Brutus portoit à Céſar, n'étoit pas » moindre que la leur ; ſi donc un de ces » Amis me demande pourquoi Brutus » s'eſt élevé contre Céſar, voici ma ré- » ponſe : ce n'eſt pas que j'aimaſſe moins » Céſar, c'eſt que j'aimois Rome encore » davantage. Choiſiriez-vous de voir » Céſar vivant & de mourir ſes eſclaves, » plutôt que d'être tous libres par ſa » mort ? Comme Céſar m'aimoit, je le » pleure ; comme il étoit heureux, je » m'en réjouis ; comme il étoit vaillant,

» je l'honore ; mais comme il étoit am»
» bitieux, je l'ai tué. Ainſi voilà des
» larmes pour ſa tendreſſe, de la joye
» pour ſes ſuccès, du reſpect pour ſa
» valeur, & la mort pour ſon ambition.
» Qui de vous eſt aſſez lâche pour vouloir
» être eſclave ? S'il en eſt un ſeul, qu'il
» parle, car c'eſt lui que j'ai offenſé. Qui
» de vous eſt aſſez dépravé pour ne vou-
» loir pas être Romain ? S'il en eſt un
» ſeul, qu'il parle, car c'eſt lui que j'ai
» offenſé. Qui de vous eſt aſſez mépriſa-
» ble pour ne pas aimer ſa Patrie ? S'il
» en eſt un ſeul, qu'il parle, car c'eſt lui
» que j'ai offenſé.... J'attens que quel-
» qu'un me replique.....

LE PEUPLE.

» Perſonne, Brutus, perſonne.

BRUTUS.

» Je n'ai donc offenſé perſonne ? Je
» n'ai pas plus fait à Céſar que vous fe-
» riez vous-même en pareil cas à Brutus.
» La raiſon de ſa mort eſt enregiſtrée
» dans le Capitole. Sa gloire n'eſt point
» obſcurcie en ce qu'il avoit de grand,
» ni ſes offenſes mêmes pour leſquelles il
» a ſouffert la mort, ne ſont point aggra-

» vées. Voici ſon Corps qu'on apporte, » ſuivi de Marc-Antoine, qui le pleure, » & qui, ſans avoir eu de part à ſa mort, » en recevra le bénéfice; & qui de vous » ne le recevra pas? Je vous laiſſe, en » vous aſſurant, que comme j'ai tué mon » meilleur Ami pour le bien de Rome, » j'ai le même poignard pour moi-même » lorſqu'il plaira à mon Pays de deman- » der ma mort.

Antoine parle enſuite, & détruit l'effet de cette Harangue par une autre, qui n'eſt pas moins pathétique. Cette Scene, où ſont ces deux Chefs-d'œuvre, finit par le Comique le plus bas & le plus ridicule. Antoine n'a pas plutôt inſpiré au Peuple l'ardeur de venger la mort de Céſar, qu'on voit paroître un nouveau Perſonnage. Le Peuple l'entoure avec empreſſement, lui demande quel eſt ſon nom, d'où il vient & où il va, s'il eſt garçon ou marié, &c. Il répond qu'il s'appelle Cinna, & auſſi-tôt le Peuple s'écrie: *C'eſt un des Conſpirateurs, mettons-le en Piéces. Non, Meſſieurs*, dit le pauvre miſérable, tout effrayé, *je ſuis Cinna le Poëte. N'importe*, reprend la Populace, *déchirons-le pour ſes mauvais*

Vers. Voilà comme finit d'ordinaire tout le Tragique de Shakeſpear, voilà comme toutes ſes Piéces ſont bigarrées de Scenes pathétiques & de Scenes bouffonnes.

Il tranſporte le quatriéme Acte de la même Piéce au Camp de Sardis. Brutus y reproche à Caſſius ſon avarice, non d'un ton ſévere, mais d'un ton de Crocheteur ; & lorſque ces deux Généraux ſont occupés des plus grands intérêts, un nouveau Poëte ne vient les interrompre que pour ſe faire traiter de Belitre, & ſe faire chaſſer à coups de pié.

Au cinquiéme Acte, la Scene eſt à Philippi. Avant que la Bataille ſe donne, il s'y paſſe un Pour-parler entre Brutus & Caſſius d'un côté, & Octave & Antoine de l'autre. A la groſſiéreté des injures qu'ils ſe diſent les uns aux autres dans cette entrevûe, on ne peut pas les prendre pour des Romains ; & ſouvent en effet dans les Perſonnages que Shakeſpear a mis ſur la Scene, on reconnoît le ton du Compere & de la Comere de l'Auteur. Ce Poëte, qui peint la Nature ſans aucun choix, ne craint pas de faire paroître Céſar en bonnet de nuit ; vous ſentez par-là combien il doit le dégrader,

s'il eſt vrai qu'il n'y ait point de Héros en Robe de Chambre. Dans quelques-unes de ſes Piéces, il fait paroître les ſiens en déshabillé. Quelquefois même il nous les repréſente ivres.

Outre cela, la plûpart de ſes Ouvrages ne ſont ni des Tragédies, ni des Comédies, ce ſont ce que les Anglois appellent des Piéces Hiſtoriques, c'eſt-à-dire, l'Hiſtoire de quelque Prince miſe en Dialogue, & bigarrée de la plus baſſe boufonnerie. Ceux qui ont aſſez de patience pour dévorer l'ennui qu'elles cauſent à la lecture, en ſont dédommagés par de beaux Morceaux qu'on y trouve de tems en tems : comme Shakeſpear étoit un Homme de génie, la plus mauvaiſe de ſes Piéces en conſerve le caractere. Son Comique, toujours original, eſt quelquefois heureux. On y trouve par-ci par-là d'excellentes plaiſanteries ; mais le plus ſouvent le gros Ventre ou le large Chapeau de l'Acteur, font la plus grande partie du Comique de ſon Rôle. Ce *Falſtaff*, ſi célebre ſur le Théâtre Anglois, n'eſt communément qu'un Bouffon du ton de *Dom Japhet d'Arménie*, excepté que celui-ci ne parle que d'Empires & de Couronnes, & l'autre

que de couper des Bourſes, & de détrouſſer les Paſſans.

A l'égard du ſtyle, c'eſt la partie qui diſtingue le plus Shakeſpear des autres Poëtes de ſa Nation, c'eſt celle où il excelle. Il peint tout ce qu'il exprime. Il anime tout ce qu'il dit. Il parle pour ainſi dire une Langue qui lui eſt propre, & c'eſt ce qui le rend ſi difficile à traduire. Il faut pourtant avouer auſſi, que ſi quelquefois ſes expreſſions ſont ſublimes, ſouvent il donne dans le Giganteſque. Ainſi, dans cette Piéce de *Jules-Céſar*, Portia, Femme de Brutus, ſe plaint à lui de ce qu'il a des ſecrets pour elle, & lui demande ſi *elle ne demeure plus que dans les fauxbourgs de ſon bon plaiſir*? Croiroit-on que cette Phraſe ridicule pût être de l'Auteur de la Harangue que vous venez de lire?

D'un autre côté, je ne puis paſſer ſous ſilence un Trait de cette Tragédie, qui marque, ce me ſemble, autant de fineſſe d'eſprit, que le Diſcours de Brutus ſuppoſe d'élévation. Décius dit, en parlant de Céſar : Il ſe plaît à entendre dire, qu'*on ſurprend les Lions avec des filets, & les Hommes avec des flatteries, &c. mais quand je lui dis qu'il hait les*

Flatteurs, il m'approuve, & ne s'apperçoit pas que c'eſt en cela que je le flatte le plus.

Quelqu'eſprit & quelqu'imagination qu'il y ait dans Shakeſpear, il ne ſera jamais bien connu que de ceux qui le liront en Anglois. On ne peut le traduire ſans le tronquer à chaque page; & quand on l'aura tronqué, ce ne ſera plus lui.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XL.

A Monsieur le Duc de NIVERNOIS.

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

VOus me demandez quel étoit ce Waller dont S. Evremond parle avec tant d'éloge. C'est un des Auteurs à qui la Poësie Angloise a le plus d'obligation. C'est le premier de ceux de cette Nation qui ait consulté l'harmonie dans l'arrangement des mots, & suivi le gout dans le choix des idées. Il a autant de galanterie & plus de naturel que Voiture, autant de feu & plus de correction que Chaulieu. C'est, de l'avis de ceux qui s'y connoissent, le Poëte le plus aimable & le plus châtié que les Anglois ayent eu.

Voici un échantillon du gout qui regne dans ses Ouvrages, c'est une petite Piece qu'il a faite pour la belle Comtesse de Sunderland, dont il étoit amoureux, & que je ne vous traduis en Prose, que

parce qu'il faut être bien hardi pour vous envoyer des Vers.

*Application de la Fable d'*APOLLON *&* DAPHNE'.

TYRCIS, un jeune Poëte aimoit la belle SACHARISSE, & l'aimoit en vain. Il chantoit comme Apollon, & n'étoit pas moins épris. Elle au contraire, étoit aussi farouche que Daphné, mais n'étoit pas moins aimable. Il poursuit la Nymphe fugitive, Apollon n'eût pas employé des sons plus touchans pour l'émouvoir. C'est ainsi que l'Amour & l'imagination le font errer sur les Côteaux desséchés, & à travers les Prairies émaillées qu'il prend à témoin de ses peines, & où il se retrace sans cesse l'image de la Beauté cruelle qu'il adore. Pressé par sa Passion, il court, il approche enfin : ses sons harmonieux parvinrent à la Nymphe, tous leurs charmes ne purent l'arrêter. Cependant si ses accords immortels furent sans succès près d'elle, ils ne lui furent pas inutiles. Tout le monde, excepté la Nymphe qui auroit dû réparer ses injustices, l'écouta avec attention, & approuva ses Vers. Ainsi comme Apollon,

acquérant une gloire qu'il ne cherchoit pas, il en vouloit à l'Amour, & il embrassa des Lauriers.

Parmi les Poëtes que nous avons aujourd'hui en France, j'en connois un qui pourroit donner à cette Piéce toutes les graces qu'elle a dans l'Original, & qui en effet ressemble parfaitement à Waller du côté du Talent. Celui dont je parle, aussi recommandable par sa Naissance que par son Esprit, a eu des Ancêtres, qui, comme lui, se sont fait honneur de cultiver cet Art aimable. C'est le Poëte de nos jours dont les Vers sont le plus remplis de sentiment & de délicatesse. Ne pourriez-vous pas le deviner?

Clarendon fait de grands éloges de la probité de Waller, mais s'il avoit les Mœurs pures, il n'avoit pas l'ame forte. Il changeoit de façon de penser selon les tems & les circonstances. Il est peu de Poëtes qui ayent autant flatté leurs Souverains, & ce défaut est d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en est peut-être point qui ayent vécu sous tant de Princes différens.

Dans ses Ouvrages, Jacques I. est le plus grand des Rois; Charles son fils lui succéde à peine qu'il l'efface. Cromwell

eſt encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II. rétabli ſur le Trône, y éclipſe le Protecteur. Il eſt lui-même à ſon tour éclipſé par Jacques II. ſon Frere, Enfin, ſelon lui,

Le Monarque qui regne eſt toujours le plus grand.

Combien tous ces Panégyriques, qui ſe détruiſent les uns les autres, ne dégradent-ils pas celui qui en eſt l'Auteur? Waller ſera par-là à jamais flétri dans la Poſtérité. Autant on louera ſon talent, autant on blâmera l'uſage bas & mercénaire qu'il en a fait. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui encore la Pompe des Vers de Lucain, ne fait que mettre dans un plus grand jour toute la baſſeſſe de ſon cœur. Nous ne pouvons lire qu'avec indignation les louanges outrées qu'il a prodiguées à Néron, & qui ne l'ont pourtant pas empêché d'être la Victime de ce monſtre.

Vous voyez que les Poëtes Anglois ont tort de reprocher aux nôtres la Flatterie, comme un Vice qui leur eſt particulier. Le célebre Dryden, Rowe, Addiſon, & le Docteur Garth, l'ont portée peut-être plus loin qu'aucun Ecrivain de quelque Nation que ce ſoit. Malgré les éloges que les Anglois donnent à ce

dernier, au ſujet de ſon *Diſpenſaire*, qui n'eſt qu'une imitation du Lutrin, il n'a ſurpaſſé Deſpréaux, quen exagérant les louanges qu'il a copiées d'après lui, pour célébrer le Roi Guillaume. Voici ce qu'il dit de ce Prince, qui n'a pas moins fait connoître à toute l'Europe ſon ambition, que les grandes qualités dont elle étoit accompagnée :

D'autres par le Ravage ont impoſé la Loi,
Mais Naſſaw, par pitié, conſentit d'être Roi.

Où peut-on trouver des exemples d'une flatterie plus outrée ? Soit que nous en croyons trop aiſément les Anglois dans le bien qu'ils diſent d'eux-mêmes, ſoit que ceux d'entre nous qui en ont parlé, ſe ſoient plû dans les éloges qu'ils leur ont donné, à faire la Critique de leurs Compatriotes, nos notions ſur ce qui les regarde, ſont fauſſes à bien des égards.

Nous croyons leurs Auteurs moins louangeurs que les nôtres ; il ſeroit ennuyeux d'examiner par les faits, ſi cette opinion ne leur eſt pas trop avantageuſe ; il ſuffit de penſer à l'Eſprit de Parti qui regne en Angleterre, pour ſentir que le même Principe qui rend ici les Ecrivains ſi violens dans leurs Satires, doit les rendre auſſi outrés dans leurs Pané-

gyriques. Le zéle de Parti exagére tout, parce qu'il eſt toujours aveugle ou injuſte. Egalement occupé à détruire & à édifier, il ſe permet tout pour abbattre les uns & pour élever les autres. L'Auteur qui répand la bile la plus amére contre de très-honnêtes gens qui ne penſent pas comme lui, prodigue l'encens le plus fort aux hommes ſans mérite, dès qu'ils épouſent ſes ſentimens. Selon M. Pope, quiconque eſt oppoſé au Miniſtere préſent, eſt un Héros, & tout Partiſan de la Cour eſt un traître à ſa Patrie.

Je ne ſçais lequel de nos Auteurs à loué les Anglois d'être moins prodigues que nous d'Epitres Dédicatoires, & plus ſobres dans celles qu'ils ſe permettent. Il avoit apparemment peu lû leurs Ouvrages. Preſque toutes leurs Piéces de Théâtre ainſi que les nôtres, ſont accompagnées de cette eſpece de paſſeport. Toute Femme à qui on dédie une Comédie, eſt toujours pour l'eſprit l'étonnement, & pour le gout le modéle de ſon Siécle, lorſque ſouvent l'approbation qu'elle a donnée à la Piéce eſt l'unique preuve que l'Auteur puiſſe alléguer & de l'un & de l'autre; ſouvent même l'on adreſſe ici à des Femmes dont on vante beaucoup la

pudeur & la modeſtie, des Ouvrages dont le fonds eſt ſi licencieux, que dans un Pays bien policé on n'en devroit pas permettre l'impreſſion. Il n'eſt aucune Piéce dans Dryden, à la tête de laquelle il ne prodigue ſon encens plus baſſement qu'aucun Auteur que je connoiſſe : auſſi fade dans ſes Louanges qu'amer dans ſes Satires, il ne craint pas en l'un & l'autre cas de ſacrifier la vérité à ſa Paſſion ou à ſon Intérêt.

Si l'on en croit les Auteurs de tous ces petits Panégyriques, l'Angleterre eſt peuplée de Romains. Un Chevalier Baronet ſe fixe-t-il à la Campagne pour y faire valoir ſes Terres ou pour y gouter les douceurs de la vie Champêtre, on en fait un Atticus? Un Membre de la Chambre des Communes n'y a pas plutôt déclamé, contre le Miniſtere, qu'il devient un Cicéron : s'il eſt quelque eſprit turbulent qui faſſe parler de lui, c'eſt un Caton qui met tout en œuvre pour ſauver la République.

On prétend qu'en Angleterre on paye plus cher cet encens qu'en France, mais je ne veux pas entrer dans un Examen qui ne feroit que découvrir l'eſprit mercénaire des Auteurs. Je veux bien ne les

pas

pas ſoupçonner dans leurs louanges d'un motif qui les rendroit ſi mépriſables. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ici les Grands aiment fort les Dédicaces. Le Duc de Shrewſbury qui avoit grande envie que le Dictionaire de Bayle lui fût dédié, lui fit offrir pour cela deux cens Guinées. Le Philoſophe plus généreux peut-être encore que le Pair d'Angleterre, eut la nobleſſe & le courage de les refuſer. Un pareil déſintéreſſement ne peut que faire honneur à la mémoire de Baile, & cette offre au contraire ſemble plus marquer la vanité que la généroſité de cet Anglois.

A tous ces égards ne prenons pas les Anglois pour nos Maîtres. Il eſt bien vrai qu'ils ſont plus hardis, plus durs, plus forts peut-être que nous dans leurs Satires, & je doute que nous devions leur envier cet avantage; mais ils ne ſont pas moins exceſſifs dans leurs Panégyriques. Ces eſpéces de tribut que l'on paye à l'Amitié, à l'Eſtime ou à la Reconnoiſſance, devroient être peſés ſinon au poids de la Vérité, du moins à celui de la vraiſemblance. Les Louanges outrées ne ſont que rendre

ridicules & celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLI.

A Monſieur DE BUFFONS.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

J'Aurai du plaiſir à vous ſatisfaire & à vous entretenir aujourd'hui du gout qu'ont les Anglois pour le Jardinage & les Plantations, & des merveilleux effets que ce gout a produit dans leur Pays. Je ne vous dirai rien de leur habileté en ce genre, vous la connoiſſez mieux que moi, & vous-même vous poſſédez ſi bien tout ce qui regarde le ſoin des Jardins & la Culture des Arbres, que vous êtes en état d'en donner des Leçons aux Anglois même. La ſagacité de votre eſprit vous a fait découvrir de bonne-heure ce que les autres n'apprennent que de l'expérience : dès l'âge le plus tendre vous vous êtes livré à un gout qui n'eſt communément que le fruit de la vieilleſſe. Et quel autre avant vous s'eſt jamais aviſé de planter à dix-huit ans! En Angleterre

même où l'on a tout essayé, tout tenté, personne a-t-il eu le courage de destiner cent Arpens de ses Terres à faire des expériences sur les Bois ? On prétend que Salomon, qui connoissoit depuis l'Hissope jusqu'au Cédre, a écrit un Livre sur la maniere de cultiver les Arbres & les Plantes, que nous avons perdu : dites la vérité, Monsieur, ne l'auriez-vous pas trouvé ? Du moins personne depuis tant de Siécles n'a peut-être été plus en état que vous de réparer cette perte. Vous rendrez un grand service, non-seulement à notre Nation, mais à tous les Hommes en général, quand vous voudrez bien faire part au Public du fruit de vos Observations. Toutes les Etudes sont louables, toutes les Sciences ont leur prix, mais les Hommes assez raisonnables pour juger des choses par leur utilité, ne balanceront pas de mettre l'Agriculture au premier rang. L'Homme de Lettres qui fait de ses Talents un usage si avantageux à la République, participe à la Dignité d'Homme d'Etat.

Vous sçavez, Monsieur, que telle est la façon de penser de ce Pays-ci, & qu'il est peuplé de gens de votre gout. Les Jardiniers ne sont pas les seuls ici qui

s'adonnent au Jardinage, ou plutôt les Anglois le ſont tous plus ou moins. Le Payſan aiſé & le Bourgeois opulent, aiment également à planter; les Grands de l'Etat, beaucoup de Philoſophes même comme vous en font leur occupation favorite. M. Perault dans ſes Vies des Hommes Illuſtres de la France, remarque que M. Arnauld d'Andilly, après ſept ou huit heures d'Etude chaque jour, ſe divertiſſoit à prendre les plaiſirs de la Campagne, & ſur-tout à cultiver des Arbres. C'eſt ainſi que M. Pope vit à ſa jolie Maiſon de Twitenham *. Il faut qu'une pareille vie ait de puiſſans attraits. Dioclétien quitta l'Empire pour en gouter les douceurs, & lorſque dans la néceſſité des affaires publiques on vint le preſſer d'en reprendre la charge, il répondit à ceux qui l'en prioient: *Vous ne me donneriez pas un pareil conſeil, ſi vous aviez vû le bel ordre des Arbres que j'ai moi-même plantés, & les beaux Melons que j'ai ſémés?*

Si parmi les Romains, un Caton n'a pas dédaigné d'écrire ſur l'Agriculture, il faut l'avouer à l'honneur des Anglois,

* Sur les Bords de la Tamiſe, à cinq ou ſix milles de Londres.

quelques-uns de leurs Auteurs les plus diſtingués ont publié des Ouvrages très-inſtructifs ſur cette matiere. M. le Chevalier Temple, un de leurs meilleurs Ecrivains, a donné un Traité très-curieux, ſur le Jardinage ancien & moderne. L'Ouvrage de M. Evelyn ſur les Forêts, eſt un excellent Livre. M. Mortimer, Sécrétaire de la Société Royale de Londres, a compoſé un Traité de l'Agriculture auſſi agréable qu'utile. Le Célebre M. Bradley a écrit avec ſuccès ſur le même ſujet. Mais qui connoît mieux tous ces Ouvrages que vous !

Dire que c'eſt un genre où les Anglois excellent, c'eſt faire leur éloge, puiſque c'eſt la Partie de la Phyſique la plus importante. Aucune autre Nation n'a produit tant de Livres utiles de cette eſpece, entre leſquels je n'ai garde d'oublier le Dictionaire de Miller, le Jardinier le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Il ſeroit à ſouhaiter pour nous, que quelqu'un prît la peine de traduire ces Ouvrages dans nôtre Langue, ils nous ſeroient d'une plus grande utilité que tant de Productions bizarres que des Ecrivains ſans gout leur ont préſérées. Aſſurément vous avez encore

donné un exemple qui mériteroit bien d'être imité, lorſqu'uniquement par amour pour la Phyſique, & pour faciliter les progrès de ceux qui l'étudient, vous avez bien voulu interrompre vos propres occupations, pour traduire le meilleur Livre que les Anglois euſſent en ce genre, *La Statique des Végétaux, de M. Hales* *.

On voit par tous ces Livres ſur le Jardinage, qu'il doit être mieux entendu ici qu'ailleurs : en effet, on ne cultive nulle part les Fruits & les Légumes avec autant de ſoin & d'induſtrie. Si le Climat n'y eſt pas auſſi favorable qu'en France, l'Art y eſt pouſſé beaucoup plus loin. On trouve à la Halle de Londres des petits pois de meilleure heure qu'à Paris, & des Ananas en toute ſaiſon; différentes-ſortes de Légumes que nous n'avons pas, y ſont très-communs. Le Brocoli, ſi rare encore chez nous, ſe ſert ici ſur les Tables d'Auberge. Dans les Jardins des environs de Londres, on trouve des eſpeces de Melons de tous les Pays, on y mange d'excellentes Pêches, & j'ai cueilli moi-même de très-bonnes Figues

* Cet Ouvrage a paru en 1735. à Paris, chez Jacques Vincent.

ans le Nord d'Angleterre. De quoi ne vient-on pas à bout avec l'Art & le travail ! La Nature elle-même céde aux efforts de l'Homme, quand il s'obstine à la vaincre. J'en ai vû un bel exemple dans un lieu près de Kinsington, remarquable par une vieille Maison où le fameux Cromwell qui en a été le Maître, alloit se délasser du poids de son Usurpation : celui qui posséde aujourd'hui ce Terrain, a une toute autre ambition, il a entrepris d'y forcer la Nature ; & en effet, malgré l'ingratitude & de l'exposition & du fonds, il a changé un Marais triste & infructueux, en une Vigne riante, & qui lui produit une très grande abondance de raisins : il m'a fait gouter du Vin de ce crû, qui n'est pas désagréable. Il en envoya l'an passé à M. l'Ambassadeur d'Angleterre en France. Ce Vin, tel qu'il est, rapporte encore plus à cet Anglois industrieux, que tout ce qu'il auroit pû semer ou planter dans son enclos.

Non-seulement on trouve en Angleterre des Arbres fruitiers de tous les Pays, on y trouve même une quantité prodigieuse de ces Arbres qui n'ont d'autre mérite que la beauté ou la singularité de leur forme. Les Anglois font venir à

grands

grands frais des différentes parties du monde toutes les espéces d'Arbres; & ceux qui réussissent chez eux en pleine terre, ils les naturalisent, & en ornent leurs Jardins. Ainsi l'on y trouve le Cédre du Liban, le Plane de Perse, le Tulippier des Iroquois, l'Arbre de Judée, &c. Ce même Commerce qui rassemble à la Bourse de Londres des hommes de tous les Pays, peuple les Jardins d'Angleterre des Arbres de tous les Climats. Dans cet usage de leurs richesses, les Anglois me paroissent plus sages que ceux d'entre nous qui se ruinent en changeant d'Equipages tous les six mois, & de Tabatieres tous les huit jours.

Ce qui fait que les Anglois aiment mieux à planter que nous, c'est que les gens qui par leur naissance ou par leurs richesses occupent le premier rang dans l'Etat, habitent plus la Campagne que ceux du même ordre ne l'habitent en France. Indépendamment de l'utilité réelle des Plantations, elles sont une des plus grandes sources des amusemens Champêtres. Comme les Grands donnent le ton aux Petits, le Paysan plante à l'envi de son Seigneur. Si celui-ci a des Bosquets de Laurier, de Thin, & de

Philaria dans ſes Jardins, ſon Fermier veut du moins en avoir quelques Plans dans le ſien. Dans nos Villages, les Payſans ne plantent guéres que des Pommiers & des Choux; le Payſan Anglois a non-ſeulement un Potager bien fourni & bien tenu, mais s'il a deux Toiſes de Terrain devant ſa Maiſon qui lui appartiennent, il en fait un Parterre, où il cultive la Roſe & le Muguet; voilà ce qui prouve ſon aiſance: on ne s'occupe guères de la culture des Fleurs, que quand la Récolte des fruits paroît bien aſſurée.

Il faut l'avouer à l'honneur de la Société Royale de Londres, c'eſt ſon attention continuelle à l'utilité Publique, qui a procuré tous ces avantages à l'Angleterre; il eſt des Arts qu'elle a portés au plus haut point de perfection, comme l'Architecture Navale, & tout ce qui regarde la facilité & la ſûreté de la Navigation; il en eſt d'autres qu'elle a tirés de la Léthargie fatale où ils languiſſoient depuis ſi long-tems. C'eſt cette ſçavante Compagnie qui a remis l'Agriculture en honneur, ce ſont ſes ſoins, ſes travaux, & ſes expériences qui ont fait connoître aux Anglois de quelles richeſſes les Plan-

tations pouvoient être la ſource. La Société Royale eſt cauſe que non-ſeulement en Angleterre, mais en Ecoſſe, en Irlande, à la Virginie, à la Jamaïque, aux Barbades & dans tous les Pays ſoumis à la Domination Angloiſe, on plante des Bois & des Vergers, &c. & que chacun embellit ſon Héritage en l'enrichiſſant. On a eſſayé depuis peu de faire venir du Thé à la Caroline, & on prétend qu'il y a aſſez bien réuſſi. Rendons juſtice à tant d'illuſtres Sçavans qui ont acquis à cette Société une ſi haute réputation par toute l'Europe. Ce ſont eux qui ont le plus éclairé le Monde Civiliſé & Lettré, ſur tous les avantages que la Société peut retirer des différentes parties de la Phyſique expérimentale.

Il ne tiendra pas à vous, Monſieur, que nous ne ſuivions le ſage exemple de nos Voiſins. Vous n'avez encore donné aucun Mémoire à l'Académie, vous n'avez fait aucune Expérience qui n'ait eu pour but immédiat l'utilité Publique. La Perfection des Arts devroit être l'unique objet de la Géométrie. On ne s'eſt que trop occupé juſqu'ici de celle que l'on nomme Tranſcendante, & que l'on feroit mieux d'ap-

peller inutile. Toutes les découvertes que l'on y peut faire, ſont des Conquêtes qui ne nous enrichiſſent pas : les eſpaces infinis que l'on y parcourt, ne ſont qu'imaginaires ; les Eſprits d'un ordre ſupérieur ſont faits pour les connoître & non pour s'y fixer. Nous regardons les Hypothéſes comme des chiméres qui ne peuvent être enfantées que par des têtes mal organiſées ; ſoyons conſéquents, & ne craignons pas de mettre au rang des occupations vaines toutes celles qui n'ont pas des fondemens plus réels. C'eſt abuſer de la Géométrie que de ne l'employer qu'à calculer des Enigmes, car j'appelle ainſi toutes ces Queſtions arbitraires que l'on embarraſſe exprès pour avoir le plaiſir de les développer par le Calcul, & d'où il ne réſulte d'autre avantage que le mérite de la difficulté vaincue. Combien de Problêmes ne ſont en effet que des Enigmes plus compliquées que les Logogryphes du Mercure, mais auſſi inutiles à l'avancement de nos connoiſſances ! Les Sçavans devroient penſer aſſez-bien d'eux-mêmes, pour ſe regarder comme redevables à l'Etat du fruit de leurs Travaux. La Réputation la plus brillante

parmi quelques Particuliers qui n'eſtiment que ce qui eſt de leur genre, ne vaut pas la ſorte de conſidération qu'acquiérent infailliblement dans le Public ceux qui s'occupent uniquement de l'avantage de leurs Concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLII.

*A Monsieur le Marquis Du T**.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

NE ſoyez pas ſurpris ſi je reſte ſi long-tems à la Campagne, je ſuis ici dans un des lieux de l'Angleterre les plus riants, & avec les gens du monde les plus aimables, des gens qui n'ont point les préjugés de leur Nation, & contre leſquels ceux de la nôtre ne tiennent pas; qui joignent aux qualités d'où dépend la ſûreté de la Société, toutes celles qui en font l'agrément; qui vous plairoient à vous-même, & qui ſentiroient ce que vous valez; que votre commerce rendroit François, & avec leſquels vous deviendriez Anglois ſans vous en appercevoir. Si dans ce ſéjour agréable où le plaiſir & la liberté habitent, on ne ſuit pas en tout notre façon de penſer, du moins on y ſuit réguliérement notre façon de vivre: celle de Lon-

dres m'a été plus d'une fois à charge, quelques reſtrictions que j'y aye toujours miſes.

Les plaiſirs de la Table ſont différens ſelon les différentes Nations. Il en eſt qui les font conſiſter dans le choix de la Compagnie, & de quelques mêts délicats, dans l'heureux accord & la bonne humeur des Convives. Il en eſt d'autres qui font plus de cas de l'abondance des liqueurs, que du choix des mêts, & qui ſongent plus à étourdir l'ennui par les fumées du Vin, qu'à le diſſiper par les charmes de la Converſation. A Londres communément on ſe raſſemble moins pour s'entretenir enſemble avec cette liberté que la Table donne d'ordinaire, que pour boire triſtement à la ſanté les uns des autres.

Dans les tems où l'on buvoit plus en France qu'on ne boit aujourd'hui, cet uſage de ſe ſaluer ainſi le verre à la main y étoit auſſi plus commun. Il paroît tirer ſon origine de l'intempérance. Les Hommes ont ſi bien ſenti qu'il étoit déraiſonnable de trop boire, que pour colorer un excès ſi vicieux, ils ont imaginé cette eſpece de politeſſe. Ils ont trouvé par-là le ſecret de ſatisfaire leur gout, &

de forcer pour ainsi dire les autres à s'y conformer. En ce sens un peuple est d'autant plus poli qu'il est moins tempérant; les Anglois portent très-loin cette sorte de politesse. S'il est des François qui puissent leur en disputer le prix, on ne peut guères les trouver que parmi ceux qui doivent leur origine & leur nom aux anciens Habitans de cette Isle. L'Ivrognerie, puisqu'il faut la nommer, est ici très-commune en toute sorte d'états : Hobbes la regarde comme une enfreinte des Loix de la Nature, à cause qu'elle empêche l'usage de la raison ; il est étonnant que la Nation qui se pique le plus de bon sens, soit pourtant celle où l'on rougit le moins du vice qui y est le plus contraire.

Le dessert est très-peu d'usage en Angleterre ; on y estime plus un Sommelier intelligent, qu'un Officier qui auroit toute l'habileté & tout le gout de Procope. Aux Tables même où l'on sert du fruit, on ne fait que l'y montrer, & l'on enléve bientôt jusqu'à la nappe. Les Anglois que la politesse empêche de dire aux Dames que leur compagnie les gêne, les avertissent ainsi de se retirer quand ils en sont las. Des Ecoliers

ne montrent pas plus de joye lorſque leur Régent les quitte, que les Convives n'en témoignent lorſqu'elles prennent congé d'eux. La ſatisfaction qui ſe répand ſur leurs viſages, annonce le plaiſir qu'ils éprouvent à ſe ſentir délivrés de la contrainte où les tenoit la compagnie des Femmes : quelque peu attentifs que les Hommes ſoient pour elles, elles m'ont toujours paru en pareil cas ſe retirer avec autant de regret, qu'ils marquoient de contentement à les voir s'éloigner. Auſſi-tôt on couvre la Table de Pots, de Bouteilles & de Verres, ſouvent même de Tabac & de Pipes. Tout étant ainſi diſpoſé, la cérémonie des *Toſtes* commence. Comme je ne penſe pas qu'aucun de ceux qui ont traité des Mœurs & des cérémonies des Nations ayent parlé de cet uſage, il eſt juſte de vous le faire connoître.

Les Anglois appellent *Toſtes* ces Santés de Perſonnes abſentes, qu'ils ſe portent réciproquement, & que chacun eſt obligé de boire ſous peine de l'impoliteſſe la plus groſſiere. Je laiſſe à d'autres à examiner l'étymologie de ce mot, & l'ancienneté de cet uſage. Peut-être les Anglois le tiennent-ils des Goths que

l'on prétend avoir été de grands Buveurs; mais en ce cas ils ont la gloire de l'avoir beaucoup perfectionné. Le jeune homme porte la ſanté de ſa Maîtreſſe; l'honnête Négociant, celle de ſon Correſpondant; & le grave Eccléſiaſtique, celle de ſon Evêque. Pour l'Evêque il y a celle du Primat; le Primat peut, s'il le veut, porter à ſes Convives la proſpérité de la cauſe Proteſtante, ou telle autre *Toſte* que bon lui ſemble.

Le Maître de la Maiſon eſt celui qui commence ces Rondes, & il eſt obligé d'y faire obſerver l'ordre & l'exactitude, ſoit pour la maniere de les recevoir & de les rendre, ſoit pour empêcher qu'aucun ne manque à la Regle qui aſtreint tous les Convives à boire les uns autant que les autres. Tel eſt en abrégé le Rit des *Toſtes*. Dans le parti de la Cour on boit la ſanté du Roi & de toute la Famille Royale; dans le parti contraire on boit celle de Mylord Carteret, de M. Pulteney, & de tous ceux qui ſont oppoſés au Miniſtre. Les Jacobites boivent la ſanté du Prétendant.

Il eſt auſſi d'uſage de porter la ſanté des Beautés à la mode, de celles même que l'on ne connoît que de vue. Un

Petit-Maître ſe donne par-là l'air d'un homme à bonnes fortunes. Elles-mêmes lui en ſçavent gré lorſqu'elles viennent à l'apprendre. Cet hommage public que l'on rend à leurs charmes, eſt une preuve de leur célébrité. Un Anglois qui a paſſé trois ſemaines à Paris, ſe fait honneur de porter pour ſa *Toſte* la ſanté de Mademoiſelle Gauſſin. Auſſi pour faire l'éloge d'une jeune Beauté, on dit que *C'eſt une des premieres Toſtes d'Angleterre.* Celle au contraire dont le tems a ſéché les Lys & les Roſes, s'appelle *une Toſte de rebut.* Auprès des gens d'un certain ton, un homme paroîtroit ridicule s'il avoit le malheur de donner pour *Toſte* une beauté dont le regne ſeroit paſſé. Il faut connoître la carte de Londres pour ne pas tomber dans un pareil inconvénient.

C'eſt ainſi que les Romains à leurs repas buvoient à la ronde dans une coupe faite exprès, & qu'ils appelloient *la Coupe Magiſtrale*, la ſanté des Perſonnes qui leur étoient cheres; ſi c'étoit celle d'une Maîtreſſe, la Galanterie vouloit que l'on bût autant de coups qu'il y avoit de lettres en ſon nom.

Les Sçavants en ce Pays-ci, quoique

peu ſoumis aux autres uſages de la Nation, ſont très-ſcrupuleux Obſervateurs de la Céremonie des *Toſtes*. C'eſt chez eux qu'elle ſe pratique le plus fréquemment & avec le plus de ſolemnité. Chacun dans ſon genre porte non-ſeulement la ſanté de ceux de ſa Nation, mais celle des Etrangers les plus célebres. On m'a ſouvent porté celles de M. Bernoülli, de M. Euller, de M. De Maupertuis, de M. De Buffons, &c.

Dans les Colléges on *Toſte* auſſi quelquefois en Latin & en Grec ; à ce que j'ai entendu dire. Pour moi je n'ai jamais aſſiſté aux élégantes Orgies de Meſſieurs de Cambrige & d'Oxford. Je n'ai oſé pouſſer juſques-là mes recherches ſur les Mœurs des Docteurs de ces fameuſes Univerſités.

Ces Santés & ces Rondes ne finiſſent bien ſouvent que lorſqu'il n'eſt plus poſſible de les continuer. A la Campagne tant qu'elles durent ; on parle de Chevaux & de Chaſſe, ou bien l'on boit & fume ſans parler : je connois un Anglois qui toutes les fois qu'on veut le forcer à rompre le ſilence, a coutume de répondre que, *parler c'eſt gâter la converſation*. A la Ville on s'entretient

des affaires du Parlement, des Actions du Sud, & des Gallions d'Espagne.

Les Dames qui pendant ce tems-là sont dans un autre appartement, ne boivent gueres moins, mais sans courir les mêmes risques : elles prennent du Thé, dont elles font usage soir & matin, jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus respirer, ce qui contribue à augmenter le penchant au silence, dont cependant il est peut-être plus aisé de s'accommoder, que du caquet perpétuel de beaucoup de nos Françoises.

Si l'on dîne au Cabaret, qui est si fréquenté à Londres par les gens de tous les états, les *Tostes* sont encore plus variées ; assez souvent après avoir bû à la santé de ses amis, on boit à la ruine & à la damnation de ses ennemis. Il n'est aucune sorte d'extravagance dont on ne s'avise alors pour s'échauffer les uns les autres & s'exciter à boire.

Il y a quelques années que des Jeunes Gens de Condition choisirent, pour se livrer à cette sorte de Débauche, le 30. Janvier, jour auquel l'Eglise d'Angleterre impose un jeûne général en expiation du Meurtre du Roi Charles I. qu'elle honore comme un Martyr. Si-tôt qu'ils

furent chauds de vin, ils ſe mirent à chanter. Le Peuple ſcandaliſé, s'arrêta devant le Cabaret, & leur cria des injures. Un de ces jeunes étourdis mit la tête à la fenêtre; & but à la mémoire de l'Armée qui détrona ce Roi, & des Séditieux qui lui firent perdre la tête ſur un Echaffaut. Les Pierres à l'inſtant volérent de toutes parts; les vitres de la Maiſon furent briſées; la Populace furieuſe y vouloit mettre le feu. Ces jeunes inſenſés eurent bien de la peine à ſe ſauver eux-mêmes *.

Voilà de ces excès dont le vin rend capable, & dont on trouve par tout des exemples; & ainſi l'homme auſſi déraiſonnable qu'intempérant, convertit dans une ſource de troubles & de déſordres, ce que la Nature libérale ne lui avoit donné que pour ſon plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

* Un Eccléſiaſtique Anglois qui ne pouvoit ſouffrir que le Peuple bût à la mémoire du Roi Guillaume, a écrit une Brochure contre l'uſage de boire à la mémoire de qui que ce ſoit, comme étant une profanation de la ſainte Cêne.

Dans pluſieurs autres Ouvrages, l'uſage des Toſtes eſt condamné comme contraire au Chriſtianiſme.

LETTRE XLIII.

A Monſieur l'Abbé L C***.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOus m'apprenez bien vos occupations, mais vous ne me dites rien de vos ſuccès ; ne croyez pas cependant que nos Amis communs me laiſſent ignorer ce que votre modeſtie vous fait taire. Je ſçais avec quels applaudiſſemens vous paroiſſez tous les jours dans la Chaire. Continuez, Monſieur, vous avez pris la route qui méne à la gloire la plus ſolide, la plus flatteuſe même, s'il étoit permis à l'Orateur Sacré d'écouter la voix de l'amour-propre. Pour l'honnête Homme, comme pour le Chrétien, quelle fonction plus noble que de contribuer à l'avantage de la Religion & de la Société, que de faire la guerre aux Vices, qui déshonorent l'une, & qui troublent l'harmonie de l'autre; que de donner aux Vertus le juſte tribut de louanges qui

leur eſt dû; que de rappeller les Hommes à leurs devoirs, & par conſéquent à leurs véritables intérêts ; que de parler enfin dans cette Chaire de Vérité, le ſeul lieu où ſa voix ſe faſſe entendre aux Grands de la Terre !

Il me ſemble que les Anglois n'ont pas porté auſſi loin que nous cette Eloquence, dont les Peres Grecs & les Latins nous ont laiſſé de ſi beaux Modéles. Foſter, Wake, Sharper, le Docteur Sherlock, le Docteur Clarke ne me paroiſſent pas des Orateurs que l'on puiſſe comparer aux Boſſuets & aux Fléchiers, aux Cheminais & aux Bourdaloues. Les Sermons du Docteur Spratt, Evêque de Rocheſter, ſont écrits d'un ſtyle affecté. Le Docteur Tillotſon, Archevêque de Cantorbery ſous Charles II. eſt de tous les Prédicateurs Anglois le plus célebre & le plus digne d'eſtime. Cependant, ſes Sermons ſont plus recommandables par la pureté & l'élégance de ſon ſtyle, que par les grandes parties de l'Eloquence. On y trouve plus d'agrément que de force, plus de raiſon que de pathétique. Il ſe fait lire avec plaiſir, mais il ne touche pas.

L'Action eſt une des qualités les plus

essentielles à l'Orateur : soit qu'on l'ait reçue de la Nature ou qu'on la tienne de l'Art, si on a le bonheur de la posséder, on peut faire un grand effet sur ses Auditeurs en récitant un Discours médiocre. Cette partie manque absolument aux Anglois. *Un défaut à reprocher à nos Orateurs*, dit M. Addison *, *soit à ceux du Barreau, soit à ceux de la Chaire, c'est le manque d'action & de geste ; & c'est peut-être notre modestie qui en est cause ; nos Prédicateurs sont en Chaire comme des Souches, & ne remueroient pas un doigt pour faire valoir le plus beau Sermon du monde. A la Barre & dans tous les Lieux publics de contestation, nous retrouvons les mêmes Statues. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang froid, & garder notre tranquillité dans les Discours qui roulent sur ce qui nous est de plus cher.* Comment accorder ce que dit ici cet Ecrivain si sensé, avec la maniere dont les affaires se traitent dans la Chambre des Communes, & le sang froid dont il parle, avec la véhémence, & quelquefois la grossiéreté des injures que l'on y a souvent entendues ? Un de ceux qui la composent aujour-

* Spectateur : No. 47.

d'hui, en donne une idée bien différente, & on ne peut que louer la sageſſe de ſes Réflexions. *Lorſque dans la chaleur de la Controverſe*, dit il, *ſur des Queſtions intéreſſantes, le zèle des Diſputans les fait ſortir des bornes de la Décence & de la Politeſſe, il faut pardonner quelque choſe à la foibleſſe de notre nature. Perſonne ne doit donner à une expreſſion qui peut échapper une interprétation plus offenſante, qu'elle ne le comporte néceſſairement.*

Ce n'eſt une choſe ni louable, ni avantageuſe que de recourir aux calomnies & aux reproches..... Une candeur générale & des égards mutuels aſſureront mieux notre repos, & ſoutiendront mieux la dignité qui convient à cette Chambre, & que l'on ne peut violer ſans de dangereuſes conſéquences *. Vous voyez que ce Diſcours détruit entiérement l'idée que M. Addiſon veut donner des Anglois; mais les plus raiſonnables d'entr'eux ne le ſont pas toujours ſur leur Nation. Ce qu'on pourroit leur reprocher comme défaut, ils ont l'art de le convertir en ſujet d'éloges : s'ils ne ſont pas éloquens,

* Diſcours de M. Henry Pelham rapporté au douziéme volume des Actes de la Chambre des Communes.

c'eſt qu'ils aiment mieux être raiſonnables ; s'ils manquent de Graces, c'eſt qu'ils les dédaignent par gout pour la Simplicité.

La coutume de lire les Sermons en Angleterre eſt un obſtacle qui empêche toute Action, & refroidit par conſéquent le Pathétique du Diſcours. Celui qui récite de mémoire, touche toujours plus, parce qu'il s'affecte lui-même davantage. Cependant un Auteur *, qui n'avoit peut-être pas aſſez réfléchi ſur les avantages que le Miniſtére Evangélique peut retirer de l'Art de la Parole, a propoſé aux Evêques d'Angleterre de choiſir dans les Ouvrages imprimés une ſuite de Sermons pour toute l'année, & de ne plus permettre à l'avenir d'en lire d'autres en Chaire. Que ſeroit-il arrivé, ſi l'on eût ſuivi les mouvemens d'un zèle ſi peu éclairé ? Que les Lectures de ces Diſcours n'étant plus animées de l'eſprit qui les a compoſés, auroient été encore plus froides, & que par un pareil Réglement on eût pour jamais arrêté le peu de progrès que l'Eloquence de la Chaire a fait en Angleterre.

Nous avons été plus heureux que les

* Sir William Petty.

Anglois, nous ſommes peut-être aujourd'hui moins ſages. Je vous le dis à vous, Monſieur, qui êtes fait pour le ſentir, & qu'un Jugement ſain doit préſerver de la contagion de l'exemple. Nous nous ſommes écartés de nos Modéles, pour adopter le gout le plus oppoſé à la véritable Eloquence ; il nous arrive ce qui eſt arrivé aux Romains. Le Naturel ne nous touche plus ; le beau ſimple & majeſtueux nous ennuye. Semblables à ces gens dont le palais uſé ne peut être affecté que par des Liqueurs fortes, il nous faut pour nous piquer des traits d'eſprit & des ſaillies d'imagination, des Portraits ingénieux, des amas d'Entithèſes, un Style hériſſé d'Epigrammes ; en un mot, nous donnons toute notre attention aux détails, & nous négligeons le fonds. Le gout de nos Prédicateurs & de nos Architectes Modernes, eſt à peu près le même. Nos Bâtimens ſont ſurchargés d'ornemens, mais l'Architecture n'en vaut rien. L'eſprit abonde dans nos Sermons, mais l'Eloquence y eſt abſolument étrangere. Les véritables Orateurs ont toujours regardé cette recherche d'agremens comme une parure indigne de la Majeſté de l'Eloquence. Celle de nos

Modernes à force de briller, ne fait que nous éblouir ; celle des Cicérons & des Boſſuets nous éclaire.

Il en eſt de même de notre Poëſie, on fait encore de beaux Vers, on ne fait preſque plus de Piéces. Dans tous les genres, on ne veut plus que de l'Eſprit, & on ne s'apperçoit pas que celui qui eſt de trop, eſt vicieux. La Manie de notre Siécle eſt de croire, que l'eſprit eſt aujourd'hui plus commun que dans celui qui l'a précédé. Il n'eſt point de Femme qui n'en donne pour preuve, que l'on en met plus aujourd'hui dans les Ouvrages de toute eſpece, qu'il ne s'en trouve dans ceux du Siécle de Louis XIV. Je ne craindrai pourtant pas d'avancer un Paradoxe, qui eſt fait pour paroître étrange : cette abondance d'Eſprit qui regne dans nos Ecrits Modernes, eſt peut-être l'effet de notre ſtérilité. Pour en impoſer, nous montrons tout celui que nous avons : ſûrs de plaire, les Auteurs du Siécle précédent n'employoient que celui qui étoit néceſſaire. Ils connoiſſoient leurs richeſſes, & ils ſçavoient en faire un uſage convenable. Ceux qui affectent de montrer partout de l'Eſprit, ſont à l'égard de ces ſages Ecrivains, ce que ſont ces pe-

tits Merciers, qui n'ayant que peu, ſont obligés d'étaler tout ce qu'ils ont pour attirer les Chalans, comparés aux gros Marchands, qui, par la certitude où ils ſont d'avoir de quoi renvoyer le Monde ſatisfait, ſe contentent d'expoſer aux yeux ce qu'il faut pour annoncer ce qu'ils ſont. L'uſage ſobre que Racine & Deſpréaux ont fait de leur eſprit, n'eſt pas moins une preuve de leur ſupériorité que de leur ſageſſe. Ils avoient puiſé cette noble ſimplicité dans l'imitation des bons Auteurs du Siécle d'Auguſte. Tel eſt le caractere de Virgile, de Cicéron, de Tite-Live. Quelque grand génie qu'ayent eu ceux qui ſont venus depuis, ils ſe ſont ſentis de la dépravation du Gout. Tacite ne cherche qu'à s'exprimer extraordinairement. Ce n'eſt qu'à force de parure, que Séneque a l'air de grandeur; ce qu'il fait d'efforts pour l'affecter, avertit qu'elle ne lui eſt pas naturelle. Malheureuſement voilà les Auteurs que ceux de notre tems paroiſſent imiter. Nous courons après l'eſprit, notre Eloquence en eſt pointillée, & le Gout ſe perd à meſure que nous nous éloignons de ces tems heureux, où preſque tous les Arts en France ont été portés à leur plus haut point de perfection.

Avouez-le, Monſieur, nous nous ſommes déja tellement écartés, que pour peu que nous tardions à retourner ſur nos pas; nous courons riſque de nous égarer. Nous aurions grand beſoin d'un Quintilien pour nous remettre dans la route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIV.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E.

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOus deviez être bien sûr en m'envoyant votre *Ecole des Amis*, du plaisir que j'aurois à lire cette Piéce. J'en avois déja appris le succès, & je n'en avois pas été surpris. Le Public se plaît à vous rendre justice. Le Talent augmente de prix par l'usage qu'on en fait. Vos Ouvrages ne tendent pas moins à l'instruction, qu'à l'amusement des Hommes : les graces de la Fiction que vous prêtez à la Morale, ne font que la rendre plus utile en la rendant plus agréable. Si dans les Ouvrages des autres, la Raison badine & se prête à nos folies, pour nous en mieux faire sentir le Ridicule, dans les vôtres, c'est une Amie qui gagne notre confiance, & nous guérit de nos foiblesses en nous en faisant voir le danger.

Continuez ;

Continuez, Monſieur, à travailler dans un Genre, qui fait autant d'honneur à notre Théâtre qu'à vous : tout ce qui tend à la correction des Mœurs, eſt du reſſort de la Comédie : on fait également ſentir le Ridicule du Vice en intéreſſant le Cœur, comme en faiſant rire l'Eſprit. Dans la ſeule Comédie de Corneille, qui ſe joue aujourd'hui, les reproches que fait un Vieillard à ſon Fils ſur la honte attachée au Menſonge, n'expoſent pas moins toute la baſſeſſe de ce Vice, que les traits les plus plaiſans de cette Piéce. Les vôtres, Monſieur, ſont remplies de Beautés de ce genre; elles ſont faites pour réconcilier au Théâtre ceux que la Licence de nos anciennes Comédies en avoit éloignés. Mépriſez les diſcours de ces vils Ecrivains, dont le métier eſt de tout critiquer, parce que c'eſt celui dont ils vivent, & qu'ils n'ont ni aſſez de talent, ni aſſez d'honneur pour en exercer un autre. Leurs Cenſures, auſſi ameres qu'injuſtes, ne font pas moins de tort à leur Cœur qu'à leur Jugement. La Critique eſt un tribut, que le mérite eſt obligé de payer à la malignité humaine : Dans les Triomphes qu'on décernoit à Rome aux Vainqueurs, il lui étoit per-

mis d'élever ſa voix parmi les Chants de l'allegreſſe & de la reconnoiſſance publique ; mais il n'y avoit que les Hommes les plus vils qui uſaſſent de ce Privilége.

Ce genre de Comédie où vous excellez, n'eſt pas auſſi nouveau que le prétendent ces Cenſeurs ignorans, ou de mauvaiſe foi. L'Andrienne de Térence en eſt une preuve. Il y a long-tems que nos Voiſins nous en ont donné l'exemple, & en général ils réuſſiſſent mieux dans les Scenes d'intérêt, que dans celles de Plaiſanterie. Le Comique dans leurs Piéces eſt ſouvent outré ; le ſentiment y eſt toujours vrai. Celui qui a mis l'Andrienne en François, n'a pas tiré de ce ſujet tout le parti qu'il en pouvoit tirer. M. Steele, qui l'a accommodé aux Mœurs de ſa Nation, en a fait une des meilleures Comédies du Théâtre Anglois *. La Scene du Quatriéme Acte pour laquelle il a composé cette Piéce, comme il n'a pas fait difficulté de l'avouer dans ſa Préface, eſt extrêmement belle, & n'eſt qu'à lui. Elle eſt entiérement dans votre gout ; & puiſque je ne puis vous offrir rien du mien qui vous

* *The Conſcious Lovers.*

rende le plaisir que l'Ecole des Amis m'a procuré, je vous envoye la Traduction de cette Scene pour vous témoigner l'envie que j'aurois de m'acquitter envers vous. Il n'est pas nécessaire, pour vous en donner l'intelligence, de vous faire connoître les Caracteres, il suffit de vous dire les différens intérêts des Personnages que l'Auteur y introduit. M. *Bévil* & M. *Mirtle* sont deux Amis. Le premier a la passion la plus vive pour *Indiane*; (c'est l'Andrienne de Térence) mais son Pere veut lui faire épouser *Lucinde*, dont M. *Mirtle* est amoureux.

ACTE IV.

SCENE I.

Lieu de la Scene, l'Appartement de M. BEVIL le Jeune.

BEVIL le Jeune, une Lettre à la main, suivi de TOM son Valet.

TOM.

» En vérité, Monsieur, je ne sçais
» rien de cette affaire; je n'ai pas dit le
» moindre mot à M. Mirtle de la Lettre

» que vous avez écrite à Lucinde.

BEVIL.

» A propos de quoi cet Animal-là » montre-t-il tant de frayeur ? Je ne vous » accuſe de rien : je veux ſeulement ſça» voir ſi M. Mirtle vous a montré quel» ques ſoupçons, ou vous a fait quelques » queſtions qui vous ayent conduit à lui » dire par hazard que vous ayez porté » quelque Lettre ce matin de ma part.

TOM.

» Mais, Monſieur, s'il m'a fait quel» ques queſtions, pouvois-je l'en empê» cher ?

BEVIL.

» Ce n'eſt pas-là ce que je dis, Bœuf. » Ce n'eſt pas vous que je ſoupçonne, » c'eſt lui. Que vous a-t-il dit ?

TOM.

» Hé bien, Monſieur, lorſque je ſuis » arrivé chez lui pour me déguiſer en » Avocat, comme il vous a plû de l'exiger » de moi, il m'a demandé ſi j'avois été » ce matin chez M. Sealand..... Mon» ſieur, lui ai-je dit, j'y ai ſouvent été... » parce que ſi je ne lui avois pas dit cela, » il auroit pû penſer qu'il y avoit quelque » raiſon particuliere pour m'y faire aller » aujourd'hui.

BEVIL.

» Fort bien. La précaution de ce » drôle-là, est ce qui a causé sa jalousie : » *à part*. T'a-t-il fait d'autres questions ?

TOM.

» Oui, Monsieur, je me rappelle à » présent, que lorsque nous sommes revenus en Carrosse de chez M. Sealand, il » m'a dit : Tom, ce matin quand j'étois » chez votre Maître, il vous a ordonné » d'aller chercher la réponse à une Lettre » qu'il avoit envoyée ; lui en avez-vous » apporté une, m'a-t-il dit ? Ah, Monsieur, ai-je dit, vous voulez badiner » avec moi, vous voulez sçavoir si je » puis garder un secret ou non.

BEVIL.

» Et ainsi en lui montrant que vous le » pouviez, vous lui avez dit que vous en » aviez un à garder.

TOM.

» Monsieur....

BEVIL.

» A quelles basses Actions la jalousie » ne fait-elle pas descendre un Homme ? » Comment peut-on employer d'aussi » lâches artifices avec un Valet pour lui » faire trahir son Maître ? Hé bien ! &

» quand vous a-t-il donné cette Lettre
» pour moi ?

TOM.

» Monſieur, il l'a écrite devant moi
» avant que de quitter ſa Robe d'A-
» vocat.

BEVIL.

» Fort bien. Et qu'a-t-il dit quand
» vous lui avez porté ma Réponſe ?

TOM.

» Il m'a paru, Monſieur, d'aſſez mau-
» vaiſe humeur, & m'a dit que cela
» ſuffiſoit.

BEVIL.

» Je m'étois bien douté que ma Lettre
» l'étonneroit.... Va-t-en.

TOM.

» Ouais, tout ceci n'annonce rien
» de bon. J'ai bien peur que nous
» n'ayons tous donné à gauche. *Il s'en*
» *va.*

BEVIL.

» J'ai affecté d'être tranquille devant
» mon Valet ; mais cet effort m'a beau-
» coup couté. Quel emporté, de m'écri-
» re un Cartel, & de m'accuſer d'une con-
» duite équivoque lorſque je fais profeſ-
» ſion d'être ſon Ami ! Je puis vivre
» content ſans gloire, mais je ne puis

» supporter l'infâmie. Que dois-je faire?
» Premiérement, relisons la Lettre de
» Lucinde. *Il lit.*

Monsieur, je crois ne rien faire de contraire aux bienséances de mon Sexe, en reconnoissant que votre maniere d'éluder le Mariage que nos Parens se proposent, & de souhaiter que le refus puisse venir de moi, a quelque chose de plus obligeant en soi, que la recherche de celui que je crains de voir tomber dans mon lot, à moins que votre Ami ne travaille à notre salut & à notre bonheur commun. J'ai mes raisons pour vous prier de ne point communiquer cette Lettre à M. Mirtle, & je suis votre très-obligée & très-humble Servante,

LUCINDE SEALAND.

» Mais voyons le *Poscrit.*

J'ai fait mes réflexions, & je ne veux rien vous cacher. Le motif que j'ai de vous demander le secret sur cette Lettre, est la jalousie de M. Mirtle, qui, à la vérité, me donne de l'effroi; mais l'estime que j'ai pour lui, me fait espérer que ce n'est qu'un mauvais effet qui provient souvent d'une bonne cause, & que l'on peut guérir par une conduite prudente & sans reproche.

» Ainsi, cette jeune Personne m'a
» choisi pour son Ami & son Confident,
» & s'est mise en quelque façon sous ma
» protection. Je ne puis faire part à M.
» Mirtle de sa Lettre, à moins que je ne
» puisse le guérir de la jalousie. Peut-être
» les servirois-je mieux l'un & l'autre en
» n'observant pas le silence que Lucin-
» de me demande, qu'en lui obéissant
» scrupuleusement : mais je me sens ar-
» rêter par cette obligation de se battre,
» que la Coutume a imposée à tout
» Homme qui veut vivre avec réputa-
» tion & honneur dans le Monde. Com-
» ment faire pour éviter tout soupçon qui
» puisse m'être désavantageux ?... Si
» je m'explique sans me battre, il croira
» que c'est par crainte.... Il faut que je
» relise encore une fois sa Lettre...

Monsieur, vous en avez usé lâchement avec moi, en travaillant à m'enlever une Personne que vous m'avez dit vous être indifférente. J'ai changé mon Epée depuis que je ne vous ai vû ; & j'ai cru devoir vous donner cet avis, pour que vous soyez en état de vous défendre à la premiere rencontre, entre vous & celui que vous avez offensé.

CHARLES MIRTLE.

Tom entre.

TOM.

» Monſieur Mirtle vous demande, » Monſieur ; ſouhaitez-vous le voir ?

BEVIL.

» Animal ! Pourquoi le faire attendre? » Faites-le monter. *Tom ſort.* Me voilà » réſolu ſur la conduite que je dois tenir » avec lui. Il eſt amoureux, & un peu » méfiant ſur toutes ſortes d'affaires, » & on peut bien le lui pardonner en » conſidération... Mais le voici. *Tom* » *introduit M. Mirtle. Bévil continue.*

» Monſieur, je vous ſuis extrêmement » obligé de l'honneur que vous me fai- » tes.... Et vous, Monſieur, qui vous » tenez-là planté pour nous conſidérer, » ſortez. *Tom ſort.* Hé bien, Monſieur » Mirtle, qu'y a-t-il pour votre ſer- » vice ?

MIRTLE.

» Le tems, le lieu, notre longue con- » noiſſance, & pluſieurs autres circonſ- » tances qui me touchent en cette occa- » ſion, m'obligent ſans autre cérémonie » & ſans un plus long diſcours, de vous » prier non-ſeulement de reconnoître » que vous avez reçu ma Lettre, com- » me vous l'avez déja fait, mais auſſi de

» m'accorder la Requête qui y eſt con-
» tenue. Il me faut une autre Réponſe
» que ces demie-lignes : *J'ai reçu la vô-
tre ,.. Je ſerai à la Maiſon.*

BEVIL.

» Monſieur, j'avoue que j'ai reçu une
» Lettre de vous d'un ſtyle aſſez ex-
» traordinaire; mais comme je veux qu'en
» cette matiére tout vienne abſolument
» de vous, je n'entendrai que ce qu'il
» vous plaira me confirmer face à face,
» & j'ai deja oublié votre Billet.

MIRTLE.

» Cette Réponſe ſi meſurée , convient
» fort à la maniére dont vous avez déja
» abuſé de ma ſimplicité & de ma fran-
» chiſe. Je vois que votre modération
» tend à votre propre avantage , & non
au mien , à votre propre ſûreté, & non à
aucun égard pour un Ami.

BEVIL.

» Ma propre ſûreté , Monſieur
» Mirtle !

MIRTLE.

» Votre propre ſûreté , Monſieur
» Bévil.

BEVIL.

» Monſieur Mirtle , ne doutez pas un
» moment que je ne voye très - bien où

» vous en voulez venir . . . Mais, Monsieur, vous sçavez que j'ai souvent osé condamner les décisions qu'une coutume tyrannique a introduites contre toutes les Loix Divines & Humaines.

MIRTLE.

» Ceux qui ont la conscience si délicate, devroient du moins avoir autant d'horreur de faire des offenses comme de. . . .

BEVIL.

» Comme de quoi ?

MIRTLE.

» Comme de crainte d'y satisfaire.

BEVIL.

» Comme de crainte d'y satisfaire ! Mais cette appréhension est juste ou raisonnable suivant l'objet de cette crainte. Je vous ai dit souvent en confidence de cœur que j'avois en horreur cette hardiesse d'offenser l'Auteur de la vie, de commettre, dis-je, un pareil crime contre lui, & par le même Acte de s'exposer à paroître à son Tribunal.

MIRTLE.

» Monsieur Bevil, je vous dirai que ce flegme, cette gravité, & cette conscience si délicate, ne me priveront pas de ma Maîtresse. Vous avez, à la vé-

» rité, les meilleures raiſons du monde
» pour être attaché à la vie; l'eſpérance
» de poſſéder Lucinde, mais ſongez
» que je n'en ai pas moins d'en être las,
» s'il faut que je la perde; & mes pre-
» miers efforts pour la recouvrer, ſe-
» ront de lui faire connoître l'homme
» intrépide qui doit être ſon Gardien &
» ſon Protecteur.

BEVIL.

» Monſieur, montrez-moi ſeulement
» la moindre apparence de raiſon qui
» m'oblige à repouſſer une inſulte à la-
» quelle j'ai ſi peu donné lieu, & je te
» montrerai.... que de te châtier....
» mérite à peine le nom de courage.
» Homme léger & inconſidéré... Mon-
» ſieur Mirtle, le trouble où vous me
» voyez ne vient pas d'aucune crainte.
» Il ne tient qu'à moi de vous rendre,
» ſans que vous puiſſiez deviner com-
» ment, auſſi froid, que ſans que vous
» ſçachiez pourquoi, vous avez témoi-
» gné de chaleur.

MIRTLE.

» Une femme que l'on aime n'eſt-elle
» pas un aſſez grand ſujet de colere?
» Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt
» que d'aimer; vous avez pour vos heu-

» res perdues votre commode & facile » Etrangere, & votre Fortune; l'exté- » rieur imposant de votre conduite & » d'autres heureuses circonstances, vous » sont des moyens faciles pour obtenir » la possession d'une Femme d'honneur. » Vous ne sçavez pas ce que c'est que » d'être allarmé, que d'être déchiré par » les inquiétudes, que de craindre de » perdre quelque chose de plus cher que » la vie. Votre Mariage, heureux mor- » tel, va son train comme les affaires or- » dinaires. S'il vous prend envie de vous » amuser, vous avez votre captive Va- » gabonde; votre Indiane est toujours » prête à vous procurer de doux mo- » mens.

BEVIL.

» C'en est trop, & la patience d'un » homme ne peut aller plus loin; je suis » excusable si pour venger l'innocence, » ou parce que l'infirmité de la Nature » humaine n'en peut souffrir davantage, » j'accepte votre défi.... Monsieur, je » vous suivrai.

Tom arrive.

TOM.

« Avez-vous appellé, Monsieur? il » me l'a semblé. Je vous ai entendu par- » ler haut....

BEVIL.

» Oui, va chercher un Carroſſe.

TOM.

» Monſieur... Mon Maître... Mon-
» ſieur Mirtle... Meſſieurs, que préten-
» dez-vous faire? Je ne ſuis qu'un Valet,
» Mais...

BEVIL.

» Va chercher un Carroſſe.

Tom ſort; Bévil & Mirtle ſe proménent chacun de leur côté.

BEVIL *à part.*

» Quoique pouſſé à bout, aurai-je pû
» me remettre à l'arrivée d'une troiſiéme
» perſonne? Et de qui encore? D'un
» Valet; & manquerai-je d'égard au
» meilleur de tous les Peres, & à une
» Fille infortunée dont la vie eſt attachée
» à la mienne? *A M. Mirtle.* Graces au
» Ciel, j'ai eu le tems de me remettre,
» & dans la crainte de ce qu'un homme
» inconſidéré comme vous penſera de
» moi, je ne tarderai pas d'avantage à
» expliquer les fauſſes apparences qui
» font ſouffrir l'infirmité de votre tem-
» pérament, lorſque trop d'égard pour
» un faux point d'honneur a retardé cet
» éclairciſſement.

MIRTLE.

» Monsieur Bévil ne peut pas douter
» que je n'aime mieux avoir satisfaction
» de son innocence que de son épée.

BEVIL.

» Pourquoi donc l'avoir demandée
» comme vous avez fait?

MIRTLE.

» Considérez que vous-même ne vous
» êtes contenu que jusqu'à ce que j'aye
» parlé avec peu de circonspection de
» celle que vous aimez.

BEVIL.

» Il est vrai, mais souffrez que je vous
» dise que je vous ai épargné le plus grand
» des malheurs. Je vous connois si bien
» que je suis sûr que la mort même vous
» eût fait moins de peine, que d'avoir
» trouvé cette Lettre parmi les Papiers
» d'un homme à qui vous auriez ôté la
» vie... Lisez-la. *A part.* Quand je le
» verrai confus de sa faute, & honteux
» de sa jalousie, quand il sera rentré en
» lui-même, il méritera que je l'aide à
» obtenir Lucinde.

MIRTLE.

» Avec quelle supériorité a-t-il re-
» poussé l'offense contre moi comme l'a-
» gresseur! Je commence à craindre que

» je n'aye été trop précipité. *Il lit : ELUDER UN MARIAGE.* N'en voilà que trop » pour me tirer d'erreur. Mais je trouve » dans le *Poscrit: LE MOTIF QUE J'AI DE VOUS DEMANDER LE SECRET, EST LA JALOUSIE*... De quel front puis-je en» core regarder mon Bienfaicteur, mon » Avocat que j'ai traité comme un Traî» tre! O Bévil, de quels mots pourrai-je!

BEVIL.

» Il n'en est pas besoin, convaincre est » plus que conquérir.

MIRTLE.

» Mais pouvez-vous....

BEVIL.

» Le changement qui vient de se faire » en vous à mon égard, me paye toutes » les inquiétudes que vous m'avez cau» sées. Hélas! quelles machines sommes» nous! Ton visage étoit tout à l'heure » celui d'un autre homme. Le voilà re» devenu à l'instant celui de mon Com» pagnon, de mon Ami.

MIRTLE.

Comment ai-je été assez malheureux...

BEVIL.

» N'en parlons plus.

MIRTLE.

» Je ne puis m'empêcher d'y songer : » combien

» combien d'Amis ſont morts par les » mains de leurs Amis, faute de cette » modération! Je ne me laſſerai jamais » de le répéter. Combien ne ſuis-je pas » redevable à cette ſupériorité d'eſprit » avec laquelle vous m'avez ſubjugué? » Que ſeroit-il arrivé de l'un de nous, » & peut-être de tous deux, ſi vous » euſſiez été auſſi foible & auſſi déraiſon- » nable que moi?

BEVIL.

» Félicitons-nous l'un l'autre d'avoir » pu nous vaincre nous-mêmes; j'eſpere » que le ſouvenir que nous en conſerve- » rons nous rendra meilleurs amis que » jamais.

MIRTLE.

» Mon cher Bévil, la conduite d'ami » que vous avez tenue avec moi, m'a » convaincu qu'il n'y a de vrai courage » que celui qui eſt guidé par la raiſon, » & qui n'a rien de contraire à la vertu & » à la juſtice. Cependant combien de mal- » heureux ont été ſacrifiés à cette Idole, » l'opinion déraiſonnable des hommes! » Ils ſont même en cela ſi ridicules, » qu'ils tirent ſouvent leur épée l'un con- » tre l'autre avec une colere ſimulée & » une peur réelle?

„ Par la honte contraints, trahis par leur hon-
„ neur,
„ Pour conserver un nom, ils hazardent leur
„ Etre,
„ Et n'osant éclaircir ce qui fait leur erreur,
„ Souvent dans l'autre Monde ils vont la re-
„ connoître.

Cette Scéne est, si je ne me trompe, une excellente Leçon non-seulement pour des Amis, mais pour tous les hommes en général; on y attaque le plus fort & le plus déraisonnable de tous les Préjugés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLV.

A Monsieur le Duc DE *NIVERNOIS.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR LE DUC,

JE vois par la Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, que Tacite ne vous eſt pas moins familier qu'Horace, & que ſi M. Addiſon & M. Pope vous amuſent, vous aimez encore mieux converſer avec le Chancelier Clarendon & le Docteur Burnet. Vous connoiſſez preſque auſſi-bien les Anglois que ſi vous aviez vécu parmi eux.

Puiſque vous m'avez parlé de Politique, je vais me monter à votre ton, de peur de m'attirer quelques reproches ſi j'en prenois un autre, car je vois bien que c'eſt une leçon que vous m'avez faite. Ces noms odieux de Whigs & de Torys dont vous faites mention dans votre Lettre, & qui ont fait tant de bruit ſous la Reine Anne, ſont preſqu'aujourd'hui entiérement oubliés en Angle-

terre, mais les mêmes Factions y subsistent toujours sous des dénominations différentes. *Corruption* & *Opposition*, sont les deux termes qui servent à présent à distinguer celles qui sont pour ou contre le Ministere.

Le grand embrasement qu'a excité en Angleterre l'amour de la liberté, où peut-être l'esprit d'indépendance n'est pas entiérement éteint, il reste toujours un feu caché sous la cendre, & les étincelles qui en sortent de tems en tems, suffisent pour y exciter les mêmes incendies.

L'esprit de parti est si commun parmi les Anglois, qu'il permet à peine de connoître quel est effectivement celui de la Nation. Qui ne penseroit que les Actes du Parlement qui la représente, en sont le vœu général, cependant si l'on en croit le cri Public, ils ne sont que l'ouvrage d'une *supériorité corrompue*, & qui sacrifie la Patrie aux vues intéressées du Ministre.

On est toujours surpris de trouver ici tant de contrariété d'opinions dans les choses les plus essentielles, & qui touchent de plus près à l'intérêt du Peuple. Les uns regardent comme incompatibles

avec la liberté des meſures que d'autres ſoutiennent néceſſaires au maintien des Loix & du Gouvernement. C'eſt ainſi que l'Hiver dernier j'ai vû la Nation partagée ſur l'Acte du Parlement qui a accordé au Roi la continuation des ſeize mille hommes de Troupes de terre qu'il a actuellement ſur pied.

Je fus à la Chambre des Communes le jour qu'on y devoit examiner cette grande queſtion qui y a déja été tant de fois agitée. Perſonne n'ignoroit à Londres quelle en devoit être la déciſion : quels que ſoient & le pouvoir & la liberté de cette Aſſemblée reſpectable, il en eſt preſque toujours ainſi des affaires les plus importantes; elles ſont décidées en particulier avant que d'être miſes publiquement en délibération. Celui qui parle avec le plus de chaleur contre un Acte, ſçait bien qu'il ne l'empêchera pas de paſſer; mais il ne laiſſe pas de ſatisfaire ou ſon devoir ou ſa paſſion, & du moins ſe conſole de l'inutilité de ſes efforts par l'honneur qui lui en revient, ou le plaiſir qu'il éprouve à uſer de la liberté qu'il a de tout dire.

Le Membre de la Chambre qui opina le premier, qu'il falloit continuer les

Troupes ſur le même pied, me parut appuyer ſon avis ſur de très-bonnes raiſons. Il ſoutint que » l'eſprit de mécon-
» tentement & de ſédition n'avoit jamais
» été plus commun en Angleterre qu'il
» l'étoit à préſent, & qu'il y exciteroit
» infailliblement des révoltes s'il n'étoit
» contenu par une Armée toujours prête
» à prévenir le mal, ou à l'arrêter dans ſa
» naiſſance. Il ajouta : qu'eu égard aux
» efforts continuels que faiſoient ceux
» des différens Partis pour aliéner les Su-
» jets de leur Souverain, & inſpirer à la
» Nation de la haine pour le Gouverne-
» ment préſent, & du mépris pour le
» Parlement même, il étoit impoſſible
» d'y faire reſpecter les Loix & ceux qui
» en ſont le ſoutien, ſans le ſecours d'u-
» ne Armée : que ces années dernieres
» des Actes du Parlement qui n'avoient
» pour but que le bien général de la
» Nation avoient éprouvé de la part du
» Peuple l'oppoſition la plus forte, &
» que ſans les Troupes, des eſprits turbu-
» lens & factieux auroient profité de
» ces troubles pour plonger la Nation
» dans de plus grands déſordres ; que de-
» là il étoit aiſé de conclurre que la ſup-
» preſſion, ou ce qui eſt à peu près la

» même chose, l'affoibliſſement de l'Ar-
» mée, étoient les moyens les plus ſûrs
» de livrer l'Angleterre à la fureur des
» Guerres Civiles.

» On fait tous ſes efforts, continua-
» t-il, pour rendre ſuſpects les Deſſeins
» du Gouvernement, on prétend qu'une
» Armée en tems de Paix menace notre
» Liberté; mais au lieu de laiſſer aller nos
» eſprits à des terreurs Paniques, voyons
» ſi en effet elle y a donné la moindre
» atteinte. Tant que les Loix ſeront re-
» ligieuſement obſervées, que le Cler-
» gé jouira de ſes droits, que les Non-
» Conformiſtes ſeront protégés, & que
» la fortune de chaque Particulier ſera
» aſſurée, maître de ſes biens & libre
» dans ſa conſcience, un Anglois n'a
» rien à craindre d'une Armée qui n'a
» d'autre but, que de faire reſpecter les
» Loix, & de veiller à la tranquillité du
» Gouvernement.

A peine eut-il parlé, qu'un Homme qui étoit à côté de moi & qui m'avoit paru l'écouter impatiemment, dit aſſez haut pour que je puſſe l'entendre, & d'un ton bruſque & indigné : Il n'y a pas trois ans que ce même Député penſoit & parloit bien différemment. Il n'eſt

ſi tranquille à l'égard de la Liberté, & ne voit l'Armée d'un œil ſi favorable, que depuis que la Cour lui a faſciné la vûe par une Penſion. Tous ceux, ajouta cet Anglois chagrin, qui tiennent le même langage, ſont déterminés par les mêmes motifs. Les uns ſont payés pour parler, les autres pour ſe taire. Il eût pouſſé plus loin la Satire, ſi un des Chefs du Parti mécontent ne ſe fût levé pour répondre au premier. Celui-ci paſſe pour un homme véritablement éloquent, & j'ai regret de ne pouvoir vous rendre ſon Diſcours avec toute la force qu'il me parut avoir dans ſa bouche. Voici du moins le précis de ſes raiſons.

» Je ne puis, dit-il, regarder comme » Libre, un Peuple qui concourt à main» tenir une Armée ſans la moindre né» ceſſité. Si nous n'étions pas totalement » dégénérés de la Vertu de nos Ancêtres, » au lieu d'examiner ſi l'on doit faire un » retranchement dans les Troupes, ou » les continuer ſur le même pied, l'Ar» mée ſeroit ſupprimée tout d'une voix. » Et quel beſoin en avons-nous? Nous » ſommes en Paix avec toute l'Europe *. » Une Armée en tems de Paix, eſt une

* En 1737.

» choſe

» chose contraire à la constitution de ce
» Pays-ci. La Liberté & une Force ar-
» mée, sont de la nature des choses in-
» compatibles. Les Athéniens, ce Peu-
» ple si sage & si jaloux de la Liberté,
» la perdirent en accordant à Pisistrate
» quarante Gardes seulement pour la sû-
» reté de sa Personne. La continuation
» de la Commission de César dans les
» Gaules, le mit en état de détruire la
» République du Monde la plus puissante
» & la mieux établie? Sans recourir à
» des exemples étrangers, il n'y a pas
» un Siécle, que dans Londres même,
» une Armée mit sous le joug le Parle-
» ment qui l'avoit levée. Dans le cours
» de peu d'années ce Corps redoutable
» introduisit parmi nous dix espéces de
» Gouvernemens, tous également con-
» traires au génie de la Nation, & à l'o-
» pinion même du plus grand nombre de
» ceux qui obéissoient à Cromwell. Tel
» est le pouvoir d'un Chef sur une Ar-
» mée; quoique les sentimens de ceux
» dont elle est composée, puissent diffé-
» rer du sien, il peut les obliger à agir
» méchaniquement selon ses vûes. C'est
» ainsi que, sans le vouloir, des Grecs
» ont opprimé eux-mêmes la Liberté de

» la Grece. C'eſt ainſi que contre leur in-
» tention, des Romains ont détruit la
» République de Rome, & ſe ſont ſou-
» mis au joug d'un ſeul homme. Enfin,
» c'eſt ainſi que des Anglois armés pour
» le maintien des Loix & de la Liberté,
» ont exercé ſur leurs Compatriotes la
» plus odieuſe Tyrannie. Un Ennemi
» Etranger eſt pour nous moins à crain-
» dre que nos Compatriotes armés. Si
» l'Angleterre doit ſubir le joug d'une
» autre Nation, ce ne ſera, de même que
» Rome, que lorſqu'elle aura été miſe
» aux fers par ſes propres Habitans. Ainſi
» tout Anglois zélé a raiſon de s'allar-
» mer des nombreuſes Troupes que nous
» entretenons ſans la moindre néceſſité.
» Vainement dira-t-on que l'Armée
» étant payée par le Public, à propre-
» ment parler, elle dépend du Peuple; ce
» n'eſt qu'un Sophiſme frivole: l'Armée
» de 1641 qui a ſubjugué la Nation, n'é-
» toit-elle pas dans le même cas? Tou-
» tes les Armées qui, en quelque Pays
» que ce ſoit, ont rendu leurs Compa-
» triotes Eſclaves, n'ont-elles pas été en-
» tretenues des deniers Publics? Le Peu-
» ple de Rome payoit les Soldats qui
» aidérent Céſar à le mettre aux fers:

» une Armée d'ordinaire dépend moins » de celui qui la paye, que de celui qui » en nomme les Chefs ; elle ne connoît » que celui qui la commande : à la voix » du Général, des Soldats porteront la » flamme au milieu de leur Patrie, & le » poignard au ſein de leurs Peres.

» D'ailleurs, ſeroit-il raiſonnable d'at» tendre des Soldats d'aujourd'hui, plus » de Vertu que n'en ont eue les Romains » ou nos propres Ancêtres ? Nous ne » prétendrons pas, je penſe, que les » Hommes de la Génération préſente, » ſoient plus animés du bien Public que » ceux du tems de Céſar, ou du milieu » du dernier Siécle. Parcourons nos An» nales, y trouvera-t-on un Siécle où la » corruption ait été plus générale ? Vit» on jamais les Grands auſſi gouvernés » par l'intérêt qu'ils le ſont aujourd'hui ? » Vit-on jamais le Peuple auſſi livré à » toutes ſortes de Vices ? Ne pas crain» dre une Armée en des tems ſi critiques, » eſt la plus grande preuve de notre in» ſenſibilité ſur tout ce qui menace notre » Liberté. Entretenir une armée en de » pareilles conjonctures, c'eſt fournir » nous-mêmes les moyens de nous don» ner des Fers.

Pendant tout ce Difcours, je regardois de tems en tems l'honnête Anglois dont le Difçours précédent avoit fi fort ému la Bile : je m'imaginai que celui-ci auroit de quoi la calmer. Auffi, dès qu'il fut fini, je lui fis mon compliment fur la fatisfaction qu'avoit dû lui caufer un défenfeur fi ardent de fa Patrie. Il eft vrai, reprit-il, que nous venons d'entendre un homme qui parle bien ; mais quel dommage qu'il faille là borner fon éloge, & qu'on ne puiffe pas compter fur fa façon de penfer ! & foudain reprenant fon air fâché & fon ton brufque : oui, Monfieur, continua-t-il, fi ce même Orateur que nous venons d'admirer, entroit demain dans le Miniftere, il en feroit tout autant que ceux contre lefquels il vient de déclamer avec tant de violence *. Et malheureufement, tels font prefque tous ceux qui paroiffent le plus occupés du bien Public, ils ne font réellement arrachés qu'à leur intérêt particulier ; ainfi tandis que les uns appuyent toutes les mefures du Gouvernement, parce qu'ils font gagnés par des Charges,

* *At odit eos qui fubitâ & magnâ potentiâ infolenter utuntur, idem faciet cùm idem poterit* Seneque, au VI. Livre de fes Epîtres.

des Emplois, ou des Penſions, les autres ne ſont ſi continuellement oppoſés à la Cour, que parce qu'on ne leur a encore rien offert de capable d'émouvoir leur avarice ou leur ambition. L'un n'eſt ſi zélé pour le bien Public, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Pair du Royaume. L'autre ne déclame ſi fort contre le Conſeil Privé du Roi, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Sécrétaire d'Etat. *O Ville vénale*, s'écria Jugurtha en partant de Rome, *& qui périroit bientôt, s'il ſe trouvoit quelqu'un pour l'achetter!* Nous ne mériterions que trop qu'on nous fît un pareil reproche; ou plutôt ne nous a-t-il pas été déja fait, lorſqu'un Miniſtre dit en parlant de cette Chambre, *qu'il en auroit toutes les voix, s'il le vouloit, mais qu'il ſe contentoit d'y en acheter autant qu'il en avoit beſoin pour en être le maître.* La vénalité des Suffrages a ſeule cauſé la chûte de la République Romaine. Le Peuple inſenſé, vendit à des Citoyens ambitieux le pouvoir de l'opprimer. Je ne ſçais ce que nous ferons un jour; mais il eſt ſûr que nous ne ſommes plus ce que nous avons été. Il ne reſte plus rien parmi nous de cet ancien Eſprit, qui a été pendant ſi long-tems

le *Palladium* de nos Libertés. Si cet Homme paſſionné eût eu le droit de ſe faire écouter de l'Aſſemblée, il n'eut pas manqué d'y prononcer ſur le champ une Philippique.

Pour moi, je ne puis penſer que les choſes ſoient abſolument telles que le chagrin des Mécontens ſe plaît à les repréſenter, mais auſſi je ſuis bien ſûr qu'elles ſont tout autres que la plûpart des Anglois ne voudroient nous le perſuader. Si les uns exagérent les périls dont la Liberté peut être ménacée, les autres ne veillent pas aſſez à en conſerver le précieux dépôt dans toute ſa pureté.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVI.

*A Monsieur le Chevalier de B**.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

CE n'eſt pas l'Ennui qui me fait aller à la Chaſſe, il y ſuit ſouvent ceux qui n'ont d'autre reſſource pour l'éviter. J'aime l'exercice du Cheval, & je trouve que Platon & Pline ont eu grande raiſon de le recommander comme ſalutaire. La plûpart de nos gouts viennent de nos beſoins. J'avoue que ſans avoir la paſſion de la Chaſſe, le bruit du Cors me fait renoncer volontiers au ſilence de mon Cabinet. D'ailleurs ceux qui vous ont ſi bien inſtruit de la vie que je mene, ne ſe doutent pas que tout en courant, je m'occupe plus des Chaſſeurs que du Cerf qu'ils pourſuivent. Si, comme vous le dites, je ſuis fou avec les fous, c'eſt qu'on ne peut être admis parmi eux qu'à ce titre, & rien, ce me ſemble, ne

nous fait mieux ſentir le prix de la Sageſſe, que le ſpectacle de la folie des autres.

Je vis ici avec des gens dont la Chaſſe eſt le principal plaiſir, & dans une Nation où tout le monde l'aime. L'Homme d'Egliſe, l'Homme de Loi, ce que l'on appelle ici le *Juge de Paix*, le ſimple Payſan, Riche ou Pauvre, en un mot, tout Anglois de quelqu'état qu'il ſoit, quitte tout pour la chaſſe. J'ai vû plus d'une fois des Miniſtres à Barbe griſe y courir avec autant d'ardeur que des jeunes gens de vingt ans. L'Amour eſt une paſſion de la Jeuneſſe, l'Avarice eſt celle des Vieillards, la Chaſſe paroît être ici celle de tous les âges. Je vois aſſez ſouvent un Chevalier Baronet dont elle étoit autrefois le principal plaiſir, & qui aujourd'hui n'en connoît plus d'autre; c'eſt un Héros dans ſon eſpéce, & qui, tout couvert de gloire, affronte encore chaque jour le danger. Eſtropié par pluſieurs chûtes malheureuſes, il les raconte avec une ſatisfaction ſecrette; il montre à chaque inſtant les nobles Cicatrices qui lui en reſtent, il tire autant de vanité des fruits de ſa folie, que ſi ſes bleſſures étoient les preuves de ſa bravoure,

& qu'il les eût reçues au ſervice de ſa Patrie. Que d'Hommes en effet ne doivent & leur bonheur & leur mérite qu'à leur folie ! Mais qui croiroit que la Chaſſe pût faire le plus grand plaiſir d'un Philoſophe & d'un Philoſophe aveugle ! Tel eſt cependant le cas du célebre Sanderſon, Profeſſeur de Mathématique à Cambrige : le malheur qu'il a d'avoir perdu la vûe, ne l'empêche ni de donner des Leçons d'Optique, ni de courir après un Renard. Son Cheval eſt accoutumé à ſuivre celui de ſon Valet : ce n'eſt pas ſeulement l'exercice qu'il aime ; le bruit des Chiens & des Chaſſeurs le tranſporte, il en fait lui-même autant que tout le reſte de l'Equipage. Montagne parle d'un Aveugle-né, qui avoit le même gout pour la Chaſſe. *Voilà un Liévre pris,* dit-il ; *le voilà auſſi fier de ſa priſe, comme il oit dire aux autres qu'ils le ſont.* Nous ne devons notre bonheur qu'à notre imagination : qu'il eſt heureux d'en avoir une qui ſe ſatisfait à ſi peu de frais !

Je me rappelle une plaiſanterie que j'ai lue quelque part dans M. Addiſon. Pour tourner en ridicule les Ecoſſois qui armérent ſous le feu Roi d'Angleterre en faveur du Prétendant, il dit qu'un

jour un Renard vint à traverser leur Camp, & qu'aussi-tôt toute l'Armée courut après, Soldats & Officiers, sans qu'il fût possible aux principaux Chefs de les retenir.

Quoique tous les termes de Chasse de la Langue Angloise soient empruntés de la nôtre, on ne peut pourtant pas dire que ce soient les Normands qui en ayent inspiré le gout aux Anglois. Il leur est naturel : la sévérité des Loix sur la Chasse qui ont suivi de près la Conquête, en sont une preuve suffisante. La peine y est moins proportionnée à la gravité du délit, qu'au violent penchant qu'avoient les Particuliers à les enfreindre. Je trouve cependant trop sévere le Jugement d'un de leurs Auteurs, qui prétend que cette passion dans ses Compatriotes *prouve leur affinité avec les Sauvages de l'Amérique*. Tout violent qu'est l'exercice de la Chasse, les Femmes en Angleterre paroissent l'aimer autant que les Hommes. Chaque Nation a ses Mœurs & ses défauts, particuliers. On nous reproche, & ce n'est pas sans fondement, d'avoir porté en France la Mollesse jusqu'à l'excès. Parmi nous, à la Campagne même, une Femme de Condition passe la matinée dans

ſon lit, & l'après-dîner ſur un Sopha, ou autour d'une Table de Cavaniole. Les Femmes de qualité ménent ici une vie toute différente ; celles qui ſont raiſonnables, s'occupent des détails de la vie Oeconomique, les autres ſe livrent, & peut-être trop, au plaiſir de la Chaſſe. Pluſieurs Angloiſes ſe piquent de monter à Cheval, auſſi adroitement que les Hommes, & de franchir un foſſé avec la hardieſſe d'un Piqueur.

Une Femme voulant un jour faire la conquête d'un Homme de la Cour qui aimoit éperdûment la Chaſſe, riſqua de ſe caſſer le cou pour avoir le bonheur de lui plaire. Une Barriere bien fermée arrêtoit les Chaſſeurs les plus déterminés, elle la franchit. Son Courage fut admiré, & fit ſur le Cœur qu'elle vouloit gagner, un effet que ſes charmes n'auroient peut-être pas produit. Il fallut qu'Hercule filât pour plaire à Omphale, il faut que les Femmes chaſſent pour toucher le cœur de certains Anglois. Juvénal nous apprend que de ſon tems, les Romains avoient tant de paſſion pour les Combats de Gladiateurs, que les Dames elles-mêmes ſe piquoient d'y exceller, & qu'elles s'exerçoient à

l'Amphithéâtre à combattre les unes contre les autres, ou contre les Bêtes Sauvages. Il y a toute apparence qu'elles avoient le même motif pour faire paroître leur adresse & leur intrépidité. Le dessein de plaire est le premier mobile de presque toutes les actions des Femmes.

On a vû l'une des plus grandes Beautés de l'Angleterre la Duchesse de Q***, aller à l'Académie apprendre à monter à Cheval, comme feroit un jeune Page. Nous avons dans notre voisinage une Mylady qui est la plus grande Chasseuse du Renard de toute la Grande Bretagne; c'est elle-même qui méne ses Chiens, & il faut être un hardi Chasseur pour la suivre.

Nos Femmes qui aiment tant le Parfum de l'Ambre, ressemblent peu à celles de ce Pays-ci, qui se plaisent à respirer celui d'une Ecurie. Plusieurs y vont donner l'avoine à leurs Chevaux, & prendre, pour ainsi dire, leur Thé de compagnie. On prétend même que quelques-unes y achévent leur Toilette, mais je pense qu'on les en accuse à tort, car la Toilette des grandes Chasseuses est bientôt faite.

Homére rapporte, qu'Andromaque avoit un si grand soin des Chevaux d'Hector, qu'elle leur donnoit à manger & à boire plutôt qu'à lui. Sans accorder à ces animaux Domestiques une pareille préférence, plusieurs Anglois se font gloire de les aimer. On trouve assez communément à la Campagne des Femmes qui ne parlent que de Chiens & de Chasse, & qui connoissent aussi-bien un bon Coursier que les meilleurs Maquignons.

Sans prévention, ne conviendrez-vous pas que les Femmes ont encore meilleure grace à parler de Coëffure & de Rubans, de Comédie & d'Opéra, que de Selles & de Chevaux, de la Chasse du Daim & de celle du Renard? Anglois ou François, tout homme raisonnable n'aime point à voir les personnes d'un Sexe se parer des qualités qui ne conviennent qu'à l'autre Une Femme à la tête d'une Meute de Chiens, n'est pas moins ridicule qu'un homme à sa toilette. Celle qui n'a pas la timidité de son Sexe, la remplace plus souvent par un Vice que par une Vertu. Un Petit-Maître François qui traitera à fonds l'Art d'arranger un Ruban sur une Coëffure, se fera toujours mépriser : une Angloise

qui differtera fur la maniere de forcer un Renard, ne fera Femme que pour des Chaffeurs. Les deux Sexes font également intéreffés à ne pas reconnoître & les Hommes qui font Femmes, & les Femmes qui font Hommes; les uns & les autres font contre l'ordre: & en effet, ce ne font que des Etres informes, en qui le mélange des qualités contraires rend la Nature méconnoiffable.

Il n'eft pas étonnant qu'en Angleterre les gens riches foient fi fort adonné à un exercice qui fait un des plus grands amufemens de la Campagne; ils y paffent la moitié de leur vie. Londres eft le rendez-vous de toute la Nobleffe du Royaume; la richeffe & l'abondance y regnent, mais le plaifir n'y regne pas, foit que les affaires politiques dont on s'y occupe y foyent contraires, foit que la fumée du Charbon de Terre & les Brouillards de la Tamife y difpofent mal les efprits. La plûpart des Grands ne fe rendent à la Ville que pour affifter au Parlement, ils la quittent fitôt qu'il eft fini, & toujours plus tard qu'ils ne voudroient. A la Campagne que feroient-ils s'ils ne chaffoient pas? La compagnie de ceux qui viennent leur y faire la Cour n'eft

pas fort amuſante. Les Campagnards d'Angleterre ſont, pour ne rien dire de plus, un Peuple très-ruſtre & très-groſſier. Le Clergé de la Campagne n'y eſt pas d'une Société beaucoup plus agréable. Ces honnêtes Eccléſiaſtiques ne ſont à leur aiſe qu'entre eux, & d'ordinaire aiment moins ſe trouver à la Table du Maître de la Maiſon, que de fumer à celle de ſon Intendant. Que reſte-t-il de mieux à faire, avec des gens dont la compagnie embarraſſe que de les mener à la chaſſe pour s'en délivrer ?

Ceux qui ne ſont point Chaſſeurs ne ſont ſi ſurpris du gout violent que tant de gens ont pour cet exercice, que faute de connoître le principe de cette ſorte de paſſion. Il ne faut pas trop réfléchir ſur la nature de nos plaiſirs, il y en a pluſieurs dont la cauſe ne peut que nous humilier. Et pourquoi en trouve-t-on tant à courir après un miſérable animal, ſi ce n'eſt par le beſoin que l'on a de s'éviter ſoi-même ? On ne le cherche pas, on ſe fuit. Les forces de l'eſprit & celles du corps tournent également contre nous, quand nous les laiſſons dans l'inaction : l'un languit par le manque de mouvement, l'autre tombe dans la léthargie par

le défaut d'agitation. Le Jeu, où tant de gens paſſent leur vie, eſt une preuve que les hommes ne ſçauroient vivre dans une parfaite oiſiveté. C'eſt l'amuſement de ceux qui ſçavent s'occuper, c'eſt l'occupation de ceux qni n'ont rien à faire. Généralement parlant, il cauſe plus de chagrin que de plaiſir, il ne laiſſe après ſoi aucune ſatisfaction,, & cependant, avec quelle fureur les deux Sexes ne s'y livrent-ils pas, parmi les Perſonnes de qualité ſur-tout? Telle eſt notre nature, nous ne ſentons notre exiſtence que par la ſecouſſe des plaiſirs & des peines; la tranquillité nous fait tomber dans la langueur. L'Homme eſt comme le Vaiſſeau en pleine Mer, qui n'a pas moins à craindre l'inaction totale du calme que la plus furieuſe agitation des flots.

Je ne puis mieux terminer une Lettre où je vous ai tant parlé de Chaſſe, que par une avanture dont je fus témoin ces jours paſſés. Nous courions un Cerf, cinquante Payſans nous ſuivoient; j'apperçus à leur tête un homme, dont l'habit ſingulier me frappa. Il étoit vêtu de Cuir; à l'un de ſes côtés pendoit un Sac, à l'autre un Cornet: c'étoit un de ces Couriers de traverſe qui vont chercher

chercher les Lettres dans les petites Villes, pour les porter dans celles où la grande Poste passe. Ce Manant plus occupé de ses plaisirs que de son devoir, & ne s'embarrassant pas de quelle conséquence pouvoient être les Lettres dont il étoit chargé, suivit tranquillement la Chasse & se trouva à la mort. Ainsi au cas que celle-ci souffre quelque retard, n'en soyez pas surpris, c'est que le Courier aura rencontré la Chasse sur sa route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVII.

A Monſieur DE BUFFONS.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LEs Anglois ne ſe contentent pas du bonheur de réuſſir mieux que nous aux choſes utiles, ils nous diſputent encore le frivole avantage auquel nous pouvons prétendre, de mieux nous entendre qu'eux à celles de gout. Je reconnois leur ſupériorité dans les Jardins Fruitiers & Potagers; dans ceux d'agrémens, ce me ſemble, il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient nos Maîtres. Le Nautre eſt l'Homme de l'Europe qui a le mieux connu la maniere d'arranger ces lieux, uniquement deſtinés à l'embelliſſement d'une Maiſon, & aux plaiſirs de ceux qui l'habitent: les Thuilleries ſont dans leur genre, ce que S. Pierre de Rome eſt dans le ſien; elles ſont l'objet de l'admiration de tous ceux qui ſont capables d'en ſentir le mérite.

Il eſt bien vrai que l'air peigné & les Deſſeins recherchés de nos Parterres, ne font aucun plaiſir à quiconque eſt ami de la belle & ſimple Nature; mais les larges & immenſes Boullingrins de ce Pays-ci péchent par un autre excès, ils ſont trop nuds & trop uniformes : la Nature pour plaire, veut être variée; & comme quelqu'un l'a remarqué,

„ L'Ennui nâquit un jour de l'Uniformité.

Une vaſte Prairie frappe au premier coup d'œil d'une maniere agréable; mais ſi elle n'eſt pas terminée par quelque Coteau, ſi elle n'eſt pas coupée par un Ruiſſeau & par des Arbres, on ſe laſſe bien-tôt de ce que d'abord on avoit admiré.

J'ai regret de ne pas trouver dans nos Jardins ces Boſquets touffus d'Arbres toujours verds, qui défendent également & des excès du chaud, & de la rigueur du froid, & qui au milieu de l'Hiver, retracent du moins aux yeux les charmes du Printems. Depuis que le Luxe a introduit parmi nous la coutume d'avoir des Appartemens d'Eté & des Appartemens d'Hiver, je ſuis ſurpris, qu'à l'exemple des Anglois, on ne veuille

pas auſſi ſe procurer des Jardins de l'une & l'autre Saiſon. Ces Boſquets d'Arbres qui ne quittent pas leurs feuilles, ſont des Promenades agréables pour les beaux jours de l'Hiver.

D'un autre côté, rien ne me déplaît tant que ces Ifs éternels, qui font le principal ornement des Jardins de ce Pays-ci. C'eſt peu de ces formes pyramidales, rondes ou quarrées qu'on leur donne d'ordinaire, & qui étoient autrefois auſſi à la mode en France, qu'elles le ſont aujourd'hui en Angleterre. L'Art des Jardiniers Anglois à cet égard, eſt bien ſupérieur à celui des nôtres : ils donnent à toute ſorte d'Arbre les formes les plus monſtrueuſes & les plus ridicules. D'un Houx, ils feront un Eléphant avec ſa Tour ſur le dos, & repréſenteront un Renard en Bouis, avec les Chiens qui courent après lui. D'autrefois ils tailleront un If en Géant formidable; ils aiment à faire une Statue d'un Arbre, & ils n'ont pas tort de ſe piquer d'être les premiers Sculpteurs d'Angleterre.

Ce mauvais gout a autrefois regné par toute l'Europe; & aujourd'hui même encore, dans les Jardins de l'Alcanſar, ou Palais des Mores de Séville, on

voit plusieurs Statues formées de Myrthes fort élevés, qui représentent des Musiciens avec des Instrumens dans leurs mains.

Les gens qui cherchent en tout la véritable beauté, c'est-à-dire la Nature, construisent envain des Jardins qui devroient servir de modèles pour la simplicité & l'agrément. Rien ne peut changer le gout d'un Bourgeois aussi sot qu'opulent, & d'un noble Campagnard d'ordinaire encore plus grossier. Le simple leur déplaît : ils trouvent un Arbre, dont la tête n'est pas réguliérement sphérique, trop commun pour le placer dans leurs Jardins ; mais un If taillé au Compas & à la Regle, & couronné d'un Oiseau grossiérement ebauché, les charme, parce qu'il les étonne. Ils préférent ces petits Miracles de l'Art à toutes les merveilles de la Nature.

Un Auteur de cette Nation, pour se mocquer de ce gout puérile & ridicule de ses Compatriotes, dit qu'il connoît un Jardinier qui a porté cet Art à une telle perfection, qu'il peut représenter au naturel toute une Famille, Homme, Femme & Enfans, & que cet ingénieux Artiste a présentement une suite d'Arbres

& d'Arbriſſeaux toujours verds, à vendre, taillés & ſculptés avec une adreſſe & une vérité dont perſonne n'a approché avant lui. Il en donne le Catalogue que voici.

» ADAM ET EVE en If. Adam un peu » gâté par la chûte de l'Arbre de Science » dans une grande tempête. Eve & le » Serpent en très-bon état.

» LA TOUR DE BABEL pas encore » finie.

» SAINT GEORGE en Bouis, ſon bras » à peine aſſez long, mais qui ſera en » état de percer le Dragon le Mois d'A- » vril prochain.

» UN DRAGON de même, avec une » queue de Lierrre rampant pour le pré- » ſent. N. Ces deux piéces ne peuvent ſe » vendre ſéparément.

» EDOUARD LE PRINCE NOIR en » Cyprès.

» UNE SUITE DE BUSTES DES DUCS » DE NORMANDIE QUI ONT E'TE' » ROIS D'ANGLETERRE, en Bouis, » d'après les Originaux de même nature » qui ſe voyent en France dans les Jar- » dins de l'Abbaye de Saint Etienne de » Caen. Celui de Guillaume le Conqué- » rant eſt d'une grande beauté.

» UN OURS de Laurier-Tin en fleurs, » avec un Chaſſeur de Geniévre, main- » tenant en fruit.

» Une couple de GE'ANS ABATAR- » DIS, à bon marché.

» UNE REINE ELIZABETH en Phila- » ria, penchant tant ſoit peu aux pâles » couleurs, mais dans ſon entier accroiſ- » ſement.

» Une autre REINE ELIZABETH qui » étoit très-avancée, mais qui a ſouffert » quelque dommage pour avoir été trop » près d'un Arbriſſeau.

» UN BEN-J'ONSON * d'une grande » beauté en Laurier.

» Divers Illuſtres POETES MODER- » NES en Laurier femelle, un peu gâtés, » mais qu'on aura pour un ſol la pié- » ce.

» UN COCHON à racines vives, chan- » gé en PORC-EPIC, pour avoir été ou- » blié une ſemaine dans un tems de ſeche- » reſſe.

» UN COCHON en Lavande, avec la » Sauge qui croit dans ſon ventre.

» L'ARCHE DE NOE' en Houx arrê- « tée ſur la Montagne; les côtés ont

* Poëte Anglois Contemporain & Rival du fameux Shakeſpear.

» souffert quelque dommage pour avoir
» manqué d'eau.

Vous voyez, Monsieur, par cette espece de Satire, qu'ici encore plus qu'en France, au lieu d'imiter la Nature, & d'orner les Jardins de ce qu'elle a de plus agréable, on ne fait servir l'Art qu'à la défigurer. On fait plus de cas des Imaginations fantasques de l'un, que des beautés simples de l'autre. Dans tous les genres, le grand nombre préfére ce qui est extraordinaire à ce qui est beau. Cependant il en est des Productions de l'Art comme de celles de l'Esprit; elles ne peuvent être du gout de toutes les Nations & de tous les tems, qu'autant qu'elles ont un air simple & naturel. Ainsi, le Parc de Saint James, qui, au premier aspect, semble n'offrir rien de fort merveilleux, plaît néantmoins davantage à mesure qu'on le voit plus souvent, par cette espece de simplicité. Ainsi l'air champêtre & solitaire des Jardins du Luxembourg satisfait également les yeux de tout le Monde. Telle est la nature du beau dans tous les genres; ceux mêmes qui n'en connoissent pas les principes, en sentent les effets.

Les Anglois font grand cas de la beau-

té de leur Verd, & ils ont raiſon ; ils n'épargnent rien pour entretenir ces magnifiques Boullingrins qui rendent leurs Jardins ſi agréables, & dont ceux du Palais Royal peuvent vous donner l'idée, ſoit par rapport à la dépenſe, ſoit par rapport à l'effet. Mais pourquoi faut-il qu'on abuſe de tout ! Le Gaſon eſt beau en Angleterre ; on y met tout en Gaſon. Ainſi, pour avoir devant ſa Maiſon un Tapis verd d'une plus grande étendue, on éloigne tellement les Allées & les Boſquets, qu'on n'y peut aller trouver l'ombre en Eté, ſans s'expoſer à être brûlé par le Soleil. En France au contraire, ce qu'il y a de plus rare dans la plûpart des Jardins, c'eſt le Verd. Cette profuſion de Sable & de Bouis ſi artiſtement contournés, qui couvrent nos Parterres, ſont d'une maniére petite, & offrent à la vue la régularité la plus ennuyeuſe. On les prendroit volontiers pour des Deſſeins de Découpures ; de même qu'ici, un Quarré diviſé par compartimens, & planté d'Ifs taillés en toutes ſortes de formes, ne reſſemble pas mal à une Table du Jeu d'Echec, chargée de toutes ſes Piéces. Si en cela les Jardins d'Angleterre ont encore l'air Gothique, je crains

que nos Parterres ne ſoient la plûpart d'un gout colifichet, qu'avec juſtice on nous reproche dans bien des choſes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVIII.

A Monsieur l'Abbé L C***.*

D'Yorck, &c.

MONSIEUR,

C'EST, ce me ſemble, ſans fondement que quelques Auteurs vantent la tranquillité où vivent aujourd'hui les différentes Sectes qui ſe ſont établies en Angleterre depuis qu'elle a eu le malheur de ſe ſéparer de l'Egliſe Catholique. La ſage autorité du Parlement ne les contient qu'à peine. L'Evangile ne prêche que la Paix & la Charité ; ceux qui s'en diſent les Miniſtres, ne reſpirent que la diſcorde & la ſédition.

Ces deux Partis de Haute & de Baſſe Egliſe, ſeront toujours à craindre pour l'Angleterre : le premier eſt le dominant ; mais l'autre eſt encore aſſez puiſſant pour ſe relever dans des tems de trouble. Une légére altération dans le Gouvernement Politique pourroit opérer une Révolu-

tion totale dans le Gouvernement Ecclésiastique.

C'est sur-tout en Ecosse que les Presbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des Guerres civiles, & de faire de nouveau triompher par le glaive leur fameuse & redoutable Confédération. Ces prétendus Prédicateurs Evangéliques, sont encore animés du même esprit que leur célebre Knox, qui établit en Ecosse sa Réformation par le fer & par le feu. Orgueilleux dans leur humilité, insolens dans leur bassesse, ils ne respectent aucune autorité; leurs Sermons sont des Satires, & leurs Prieres des imprécations. Par tout où cette Doctrine ennemie de toute subordination, a pris racine, la Rébellion & les Guerres Civiles en ont été la suite. Les semences en furent jettées en Angleterre du tems de la Reine Elizabeth; les fruits empoisonnés qu'elles produisirent, ne purent mûrir que sous le Régne de Charles I. & déshonorerent également & la Nation Angloise & la Religion Protestante. Les Anglois révérent aujourd'hui comme Martyr un Prince qu'ils ont fait expirer sur l'échaffaut comme un Criminel.

Il y a quelques jours que dans une

Plaine aux environs d'Edimbourg, ces Fanatiques rassemblerent une populace innombrable, sonnerent leur Tocsin séditieux, & s'efforcerent de convertir leur Auditoire en une Armée de Rébelles. Des Magistrats vigilans & actifs éteignirent heureusement ce feu que le zéle de ces Incendiaires étoit prêt d'allumer.

En Angleterre les Non-Conformistes ne haissent si fort les Episcopaux qu'à cause des honneurs & des grands biens dont ces derniers jouissent. La protection due à ceux de l'Eglise dominante, paroît à ceux qui n'en sont pas, une conspiration contre la leur. Le Parti qui n'est que toléré, n'est pas lui-même tolérant. Il se plaint de la persécution de ses Ennemis, & il est le premier à les attaquer. Il reclame contr'eux l'autorité des Loix qu'il brave pour leur faire la guerre. Dans les différens Partis; les Sermons sont la plûpart du tems des actes d'hostilité qu'ils commettent les uns contre les autres. On y traite moins la Morale que la Controverse. Burnet dit en parlant des Puritains d'Ecosse : *La Morale n'étoit pas fort estimée, & on ne l'étudioit pas beaucoup parmi eux.* Qu'opérent toutes ces disputes, où l'on cher-

che moins à éclaircir l'esprit du flambeau de la lumiere Evangélique, qu'à inspirer au cœur des sentimens si contraires à la Charité Chrétienne? Jugez-en, Monsieur, par ce fait que j'ai trouvé dans un Ecrivain du Siécle passé.

Deux honnêtes Anglois, l'un Auditeur dévot & assidu d'un Prédicateur de la Religion dominante, l'autre zélé Partisan des Assemblées d'un Docteur Presbytérien, se rencontrerent un matin dans un Caffé, & se donnerent rendez-vous à un Cabaret pour discourir le lendemain sur quelques points de Doctrine traités le Dimanche précédent par ces deux Ministres. Avec plus de gout pour le lieu que pour la matiere qu'ils y devoient traiter, ils s'y rendirent en effet à l'heure marquée. On leur apporte une Bouteille de vin de France, & l'un d'eux met la Prédestination sur le tapis. Après plusieurs rasades la dispute s'échauffa, & les Textes de l'Ecriture & les Citations des Peres firent un tel bruit, que deux de ces Filles dissolues, qui ne sont que trop communes dans les Cabarets de Londres, attirées par le vacarme, s'aviserent d'entrer, & de les interrompre tout à coup. Elles les prirent, dit l'Au-

teur qui rapporte cette Hiſtoire, pour des Rabbins qui ne pouvoient s'accorder ſur quelque Paſſage de l'Ancien Teſtament.

La chaleur de la diſpute fut ſoudain appaiſée à l'aſpect de ces miſérables Créatures : nos Docteurs changerent de converſation avec elles, & le libertinage prit la place de la Controverſe. Tel eſt l'effet du vin, il diſpoſe à toutes ſortes de vices, & les objets alors n'ont pas beſoin d'être ſéduiſans pour être dangereux. Les Filles furent bien-tôt renvoyées, & ces dignes Controverſiſtes reprirent la Bouteille & la Prédeſtination. La querelle devint plus vive que jamais; l'aigreur s'empara de leurs eſprits à meſure que les fumées du Vin leur montoient à la tête. Ils s'enivrerent enfin, & diſputerent tant qu'ils tirérent leurs Epées pour décider la Controverſe; & ſi quelqu'un ne fût accouru au bruit, il y a toute apparence que la Prédeſtination leur eût fait faire à tous deux une fin tragique. Mais heureuſement on arriva à tems pour les ſéparer. Le Vin qui les avoit brouillés les raccommoda; ils ſe quittérent amis, & l'un dit à l'autre en lui ſerrant la main: *En vérité*,

mon Cher, je ſuis très-fâché que vous ne vouliez pas aller au Ciel par le même chemin que moi.

Sûrement, Monſieur, ſi au lieu d'entrer dans ces diſcuſſions Théologiques, ces Prédicateurs euſſent parlé ce jour-là contre le Libertinage & l'Ivrognerie, ces Meſſieurs n'en euſſent pas moins été bons Chrétiens, & n'auroient pas commis tout ce ſcandale. Mais je ne crains pas de vous le dire à vous, Monſieur, qui vous adonnez à la Chaire avec tous les talens qu'il faut pour y être utile à la Religion, & qui connoiſſez trop bien les devoirs d'un Orateur Chrétien, pour ne les pas remplir dignement; il n'eſt que trop vrai qu'en quelque Pays que ce ſoit, la plûpart des Prédicateurs ſongent plus à ſatisfaire leur zéle indiſcret, ou à ſe faire des Partiſans, qu'à former les Mœurs & à corriger les vices. La converſion des ames eſt ce qui les occupe le moins en Chaire, ou plutôt ils n'y ſont occupés que d'eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui y agitent des queſtions au-deſſus de la portée de leurs Auditeurs, & quelquefois de la leur même?

Je me rappelle d'avoir entendu en

France un Curé de Village, auſſi ſot qu'ignorant, prêcher devant ſes Paroiſſiens, dont la plûpart ne ſçavoient pas lire, contre ceux qui paſſent leur tems à chercher ſi le Soleil tourne autour de la Terre, ou ſi la Terre tourne elle-même ſur ſon axe. Quand les Troupeaux ſont confiés à des Paſteurs auſſi incapables de les conduire, eſt-il étonnant qu'il y ait tant de Brebis qui s'égarent ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIX.

*A Monſieur H***.*

D'York, &c.

MONSIEUR,

DEpuis que dans ces derniers Siécles on a commencé à connoître & à cultiver la véritable Philoſophie, quels avantages la Société n'en a-t-elle pas retirés? On ne voit plus les Sçavans ſoumis à ces Préjugés qui faiſoient honte à la Raiſon humaine. L'Aſtrologie Judiciaire eſt tombée dans le juſte mépris qu'elle mérite. Il faut pourtant avouer qu'il n'y a rien dont on abuſe tant que du nom de Philoſophe : on le donne à beaucoup de gens qui en ſont indignes; combien d'autres oſent l'uſurper, ſans avoir aucun titre pour y prétendre? Celui qui paſſe ſa vie à ne rien faire, & celui qui travaille beaucoup à faire des riens, ſe diſent également Philoſophes, & le ſont en effet autant l'un que l'autre; celui même dont les Mœurs ſont un objet de ſcanda-

le, profane ce nom en ſe l'attribuant.

La Philoſophie que communément dans le monde on loue ou blâme ſans la connoître, n'eſt ni une Diſcipline ſévere qui nous arrache aux plaiſirs, ni un Syſtême de libertinage qui nous livre à toutes ſortes de Vices ; au contraire, c'eſt la recherche de la Sageſſe, & la Sageſſe eſt-elle autre choſe que la connoiſſance du véritable bonheur ? Ce qui rend l'Homme heureux, eſt le ſeul bien où il doive tendre, & ſa raiſon éclairée lui apprend qu'il ne peut trouver ce bien que dans l'accompliſſement de ſes devoirs.

Il eſt une Philoſophie qui n'a pas moins que le Spectacle de l'Univers pour objet, & où peu de gens peuvent atteindre : il en eſt une autre plus avantageuſe encore à la Société, & qui eſt à la portée de tout le Monde ; c'eſt celle qui apprend à un Mari comment il doit vivre avec ſa Femme, à un Pere comment il doit élever ſes Enfans, à un Maître comment il doit ſe conduire avec ſes Domeſtiques ; en un mot, c'eſt celle qui fait le bon Parent, le bon Ami, le bon Sujet, & pour tout dire, le Citoyen vertueux. Si celle-ci eſt auſſi rare dans le monde qu'elle y devroit être commune, conve-

nons-en de bonne foi, c'eſt à la honte de l'Humanité.

Que je vous trouve louable, Monſieur, de vous occuper uniquement à corriger les erreurs des Hommes, & à leur enſeigner la véritable Sageſſe! C'eſt rappeller la Poëſie à ſa premiere origine, c'eſt lui rendre ſon ancien Luſtre que de la conſacrer à la Philoſophie: Les Poëtes ont été les premiers Précepteurs du Genre Humain. Je ne ſçais en vérité ce qui m'étonne le plus de vous, ou la beauté de vos talens, ou la Sageſſe de l'uſage que vous en faites: Votre *Poeme ſur le Bonheur*, eſt une preuve de l'une & de l'autre. Dans ce Pays-ci même, le Pays des Philoſophes, il eſt rare d'en trouver de votre âge: Vous êtes né avec ce génie heureux, qui porte tout à la fois les Fleurs du Printems & les Fruits de l'Automne.

Le Philoſophe qui dogmatiſe, entraîné par l'enchaînement des conſéquences, ne s'apperçoit pas toujours de la ſécheresſe de ſa Logique; le Poëte emporté par le feu de ſon génie, ne s'attache pas aſſez à l'exactitude du raiſonnement; cependant la Poëſie elle-même ne peut nous toucher, ſi elle eſt dépourvue de

justesse. Le Sentiment n'est qu'un raisonnement caché. D'un autre côté, ce n'est pas assez de prouver, il faut nous convaincre. Mais qu'il est peu d'Hommes qui joignent les agrémens de l'imagination à la justesse des idées !

Si dans leurs Discours, comme dans leurs Ecrits, les Anglois négligent trop les graces, ils affectent du moins partout le bon sens qui les caractérise. Le badinage tient souvent lieu de raison aux François, ils traitent tout de jeu ; ils substituent la plaisanterie au sçavoir. Ceux qui sont si peu retenus dans leurs Discours, ne songent pas assez, que s'il est beaucoup de choses qu'il est permis d'ignorer, il ne l'est jamais de parler de celles que l'on ignore. Ce défaut n'est pas aussi commun parmi les Anglois, mais ils en ont un autre qui n'est pas moins incommode dans la Société : ils ne conversent pas, ils dissertent. La Politique dont ils sont sans cesse occupés, leur rend familiere une Dialectique qui devient vicieuse dans la familiarité de l'entretien. D'ailleurs, ce ne sont pas ceux qui raisonnent le plus qui ont le plus souvent raison. Le penchant à argumenter, annonce plus de vanité que

de ſageſſe, plus d'entêtement pour ſon opinion, que d'amour pour la vérité: ce défaut dans beaucoup d'Anglois pourroit n'être que l'effet de leur éducation; celle que la plûpart ont reçue, les rend plus propres pour l'Univerſité que pour le Monde. Auſſi n'eſt-ce que chez eux que l'on trouve des Pédans, au ſein même de la Cour.

Il réſulte de grands avantages de la liberté qu'on a en ce Pays-ci, de dire & d'écrire tout ce qu'on penſe. Par cette communication libre des idées, on s'éclaire mutuellement les uns les autres. L'Eſprit en devient plus hardi. L'émulation lui donne des aîles, qui lui font prendre un heureux eſſor. C'eſt par-là que Vérulam * s'eſt élevé aux Régions les plus ſublimes de la Métaphyſique. De-là ſes yeux pénétrans ont du moins apperçu ce que les autres ont depuis découvert. Ceux qui lui ont ſuccédé, Newton & Locke, n'ont fait de ſi grands progrès dans la Philoſophie, que parce qu'ils ont ſuivi les routes qu'il leur a tracées. Mais cette Liberté a auſſi ſes inconvéniens; on en abuſe, car les Hommes abuſent de tout. Théophraſte di-

* Le Chancelier Bacon.

ſoit, que la connoiſſance humaine avec l'aide des ſens, pouvoit juger des choſes juſqu'à un certain point ; mais qu'étant arrivée aux cauſes premieres, il falloit qu'elle s'arrêtât, ſoit à cauſe de leur extrême difficulté, ſoit à cauſe de ſa propre inſuffiſance. Nos Philoſophes Modernes ont été trop confians. Pluſieurs Diſciples de Bacon ſe ſont égarés, les uns pour avoir quitté les ſentiers qu'il leur avoit frayés, les autres pour avoir oſé pénétrer les Abîmes qui avoient arrêté ce grand Philoſophe. Collins, Tindal, & le Comte de Shafteſbury lui-même, ont voulu franchir la borne des connoiſſances humaines, ils ſe ſont perdus.

C'eſt ainſi que de tout tems les plus grands Eſprits ont donné dans les plus grandes erreurs, ſous prétexte de ſecouer les Préjugés de leurs Siécles. N'allons pas avec le Vulgaire admirer ce Cinique, qui dans ſon Tonneau ſe donnoit pour Sage en bravant toutes les Loix de la Pudeur & de l'Honnêteté. Les Haillons dont il affectoit de ſe couvrir, n'étoient que la livrée de ſon orgueil, & ſa prétendue Sageſſe étoit plus ridicule que toutes les folies qu'il oſoit cenſurer. Lorſque lavant lui-même ſes Choux ; &

voyant paſſer Ariſtippe, il lui dit : *Si tu ſçavois vivre de Choux, tu ne ferois pas la Cour à un Tyran*, (Denis). Ariſtippe eut raiſon de lui répondre : *Si tu ſçavois vivre avec les Hommes, tu ne laverois pas des Choux.*

Juſqu'où le Raiſonnement humain ne s'agare-t-il pas ! Le doute eſt la ſeule voye qui conduit à la lumiere de la Vérité ; mais ſi on n'y marche pas avec précaution, on riſque de tomber dans la nuit du Pirrhoniſme. N'eſt-il pas étonnant que des Hommes ayent oſé aſpirer à la vénération publique, en s'efforçant de briſer le lien le plus ſacré de toutes les Sociétés, en prêchant aux autres qu'il n'y avoit ni Vertu, ni Vice, ni Vérité, ni Doute ? Quoique des gens qui affectent de douter de tout, ne ſoient pas faits pour rien démontrer, leurs Maximes ne laiſſent pas d'être de la conſéquence la plus pernicieuſe dans la Morale. Les Ecrivains ſcandaleux qui ont la témérité de les répandre, ſont répréhenſibles par les Loix dont ils attaquent les fondemens. Semblables à ceux qui empoiſonneroient la ſource d'une Riviere, ils corrompent le Principe de toutes nos affections. Les Hommes, ſelon eux, ne font qu'obéir

qu'obéir à la force ou au Préjugé. Il n'eſt plus de Patrie, plus de Familles, plus de devoirs ! Quels Dogmes monſtrueux ! N'envions pas à nos Voiſins une Liberté qui ne permet pas de réprimer de pareils excès. Il faut qu'un Peuple en ait aſſez pour connoître le fondement de ſes devoirs, & non aſſez pour le détruire. La plûpart des Eſprits ſont, par leur foibleſſe même, expoſés à la Séduction; ils goutent le Poiſon ſans le connoître. C'eſt à ceux qui ont la garde des Loix de l'empêcher de ſe répandre ; ils ne doivent pas moins dans un Etat veiller au maintien des bonnes Mœurs, qu'à la conſervation de la vie & des biens de ceux qui le compoſent. Parker, Evêque d'Angleterre, dans un Ouvrage qui a paru en 1678. contre les Athées Dogmatiſans, nommant entr'autres Vanini & Hobbes, veut que des gens qui par leurs Ecrits renverſent tous les devoirs de la vie, & apprennent à confondre le Vice avec la Vertu, ſoient pourſuivis comme des Peſtes Publiques.

Je ſçais que l'Homme qui penſe, eſt à l'égard de celui qui ne penſe pas, ce qu'eſt un Homme qui voit clair, comparé à un Aveugle. Qu'eſt-ce que penſer?

C'eſt voir. Locke dit, que la connoiſſance eſt auſſi agréable à l'entendement ! que la lumiere l'eſt aux yeux. Mais dans le Métaphyſique, comme dans le Phyſique, il eſt des précautions que les défauts de nos organes rendent néceſſaires, pour prévenir les inconveniens où notre curioſité pourroit nous expoſer. D'un côté, il eſt des vues foibles que trop d'attention fatigue : le trouble & la confuſion ſont tout ce qui réſulte des efforts que l'on fait pour les fixer. De l'autre, il eſt des objets qui aveuglent ceux qui s'obſtinent à les conſidérer imprudemment. Celui qui ne connoît pas la force ou la portée de ſa vue, eſt celui qu'elle trompe le plus ſouvent. La grande opinion que nous avons de notre ſçavoir, eſt une cauſe de notre ignorance, & la confiance en nos forces, une des ſources de notre foibleſſe.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE L.

A Monsieur le Chevalier DE *B***.

De Doncaster, &c.

MONSIEUR,

C'EST parce que je suis toujours à la Campagne où l'on ne sçait rien, que j'ai tant tardé à répondre à votre Lettre du 5. Novembre. Vous voilà donc rendu à Paris, à l'Opéra, aux Bals, & à tous les Plaisirs qui abondent dans cette grande Ville, & où vous faites ceux d'une Société qui n'est composée que de gens aimables & bien différens de certains Campagnards avec lesquels je vis depuis quelques jours. Cependant je ne partirai guères pour Londres que vers la fin de ce mois. La mort de la Reine a fait fermer tous les Spectacles, la principale ressource d'un Etranger dans une Ville comme la Capitale d'Angleterre. J'attends pour y aller que les commencemens du Deuil soient passés, & que le Parlement soit assemblé.

Comme je n'ai aucunes nouvelles à

vous mander, & que je ne ſuis pas de ceux qui s'amuſent à en faire, un article d'un des derniers Papiers Publics que je viens de lire, ſera le ſujet de ma Lettre; c'eſt une deſcription bizarre d'un Etre à la verité aſſez ſingulier, & que les Anglois appellent FOX-HUNTER *. L'Auteur lui-même va vous mettre tout de ſuite au fait.

» Le *Fox-Hunter*, dit-il, eſt une » ſorte d'animal très-commun dans la » Grande Bretagne, & ſur-tout dans les » Provinces du Nord : il faut avouer » qu'il a beaucoup de reſſemblance avec » l'homme, du moins à l'extérieur; il a » même l'uſage de la parole, quoique » d'ordinaire il crie plus qu'il ne parle : » mais il agit, il ſent, il penſe tout dif- » féremment de nous, ſi pourtant il eſt » vrai qu'il penſe, ce que je ne voudrois » pas garantir. Je l'ai examiné de près; » il eſt au fonds moins méchant que fa- » rouche : j'en ai même vû quelques-uns » d'apprivoiſés. Je le croirois volontiers » d'une eſpece mitoyenne entre l'hom- » me & la bête. Il parle comme l'un, » mais il vit comme l'autre. S'il eſt orga- » niſé de façon qu'il peut en effet pro-

* *Fox-Hunter*, ſignifie CHASSEUR DU RENARD.

» noncer les mêmes ſons que nous, il
» manque totalement de ce que nous ap-
» pellons Entendement, Jugement,
» Raiſon, qui ſont aſſurément les parties
» eſſentielles de l'homme.

» Le *Fox-Hunter* eſt un Animal ou un
» Homme, ſi on peut l'honorer de ce
» nom, parce qu'en effet il a quelques
» qualités humaines; le *Fox-Hunter*,
» dis-je, eſt un homme qui vit conti-
» nuellement parmi les Chiens & les
» Chevaux; nous le nommons ainſi à
» cauſe de la grande antipathie qu'il a
» pour le Renard, & qui eſt en lui auſſi
» naturelle qu'elle l'eſt dans les Chiens
» mêmes, ce qui fait qu'il ſe ligue avec
» eux pour le détruire. Il eſt ennemi des
» Villes, & ſur-tout des Capitales; un
» *Fox-Hunter* qui eſt de bonne race, n'a
» jamais mis le pied à Londres. En Hi-
» ver même il eſt à cheval à ſix heures
» du matin, la neige, les mauvais tems,
» rien ne l'arrête. Il ne peut reſter ſous
» un toit à moins que ce ne ſoit pour
» manger ou pour dormir.

» Ce qui fait croire que les *Fox-Hun-*
» *ters* ne ſont pas des Hommes, c'eſt
» qu'au milieu d'une Nation polie & re-
» nommée pour les Sciences, ils igno-

» rent tous ce que c'eſt qu'éducation, » ſçavoir, & politeſſe. Dès qu'ils ont » appris à lire, écrire & monter à che- » val, ils ſe regardent comme des Gen- » tilshommes accomplis. Les plus éclai- » rés d'entr'eux n'ont guere lû que les » Gazettes. Cependant avec ce grand » fond de connoiſſances ils ſe piquent » beaucoup de Politique, & jugent avec » ſévérité de tout ce qui ſe fait au Parle- » ment. Il ne paroît aucun Bil, quelque » ſage qu'il puiſſe être, qui n'éprouve de » leur part la plus forte oppoſition, dès » qu'il ne ſe trouve pas à leur gré. Ils » ſont dans les Campagnes ce qu'eſt la » Populace dans les Villes, toujours » prêts à s'armer pour le bien Public, » toutes les fois qu'il eſt queſtion de leur » avantage particulier. Ils ſont ennemis » de tous les Miniſtres, quels qu'ils » ſoient, & des François en tems de » Paix comme en tems de Guerre. Quoi- » que le Commerce faſſe fleurir notre » Nation, & la rende redoutable à tous » ſes Voiſins, quoiqu'ils participent eux- » mêmes au bénéfice qui en revient, ils » ſe plaignent continuellement de l'en- » couragement qu'on lui donne; & s'ils » en étoient les maîtres, ils mettroient le

» feu à tous les Vaiſſeaux de la Grande-
» Bretagne. Voilà quels ils ſont en gé-
» néral. Toute leur converſation roule
» ſur la Chaſſe, & ſur ces deux grands
» mots, *Liberté* & *Propriété*, que la plû-
» part d'entr'eux répétent peut-être ſans
» les entendre. Hors de-là ils ne peuvent
» pas dire quatre paroles. Ils ſeront tou-
» jours muets dans toute converſation où
» il ſera queſtion du ſçavoir vivre, de la
» douceur, de l'affabilité, de la com-
» plaiſance, de l'humanité, & des autres
» vertus de la Société.

» Le *Fox-Hunter* ne connoît de gloi-
» re que celle de courir auſſi vîte que l'a-
» nimal dont il eſt l'ennemi déclaré; de
» plaiſir que la Chaſſe, & de vertu que
» de boire beaucoup. La partie de la
» journée qu'il n'eſt pas à cheval, il la
» paſſe à table à fumer & à s'enivrer; &
» il eſt certain que c'eſt l'unique maniere
» dont il puiſſe être utile à la Républi-
» que. Par ſa grande conſommation de
» boiſſon, il contribue du moins à en ac-
» quitter les Charges.

» Il eſt naturellement un Animal très-
» lourd; peut-être que les alimens dont il
» ſe nourrit en ſont la cauſe. Il ne mange
» que du Bœuf ſalé, du Mouton froid,

» des Choux, des Carotes & du *Pouding**, qui eſt ſon mêt favori; le plus péſant même eſt celui qu'il aime le mieux. » Sa boiſſon eſt l'*Aile* **, & les Vins » groſſiers des Côtes de Portugal, & de » tems en tems un peu d'Eau-de-vie de » l'eſpece la plus forte. A tous ſes repas » il boit deux ſantés favorites, & c'eſt » peut-être la ſeule Regle qu'il obſerve: » la premiere eſt celle de tous les braves *Fox-Hunters* de la Grande-Bretagne, Proteſtans ou Catholiques, » ſans exception; le titre de Chaſſeur » rapproche tout; la ſeconde raſade eſt » à la confuſion du Miniſtre.

» Quoique les *Fox-Hunters* manquent abſolument d'eſprit, il s'en trouve néantmoins qui s'en piquent. On » peut juger du leur par ce trait. Un » d'entr'eux que je connois beaucoup, » répondit un jour à ſa Sœur qui l'invitoit de venir à Londres pour y entendre Farinelli: *Ma Sœur, je ne donnerois* » *pas un ſol pour entendre votre Farinelli*

* Les Anglois donnent ce nom à certaines Farces, dont les unes ſe cuiſent au pot, & les autres au four.

** Biere ſans Houblon, fort eſtimée des Anglois; la meilleure ſe fait dans la Province de Nottingham.

» *& tout votre Opéra Italien. J'ai ici vingt* » *voix avec lesquelles je fais chorus* *, *&* » *que je fais chanter tantôt dans les bois*, » *& tantôt dans les plaines, & c'est la* » *seule Musique dont je fasse cas.*

» On ne finiroit pas si l'on vouloit » décrire toutes les singularités du *Fox-* » *Hunter* : les traits qu'on en a rapportés » suffisent pour en faire le Portrait. »

* * * * * * * * *

Quand j'ai été frappé de quelque ridicule, je me plais à trouver un Auteur qui le reléve. Lors même qu'il manque d'art, je lui sçais encore gré de l'intention ; mais il faut avouer que je n'avois pas besoin de sortir de France pour avoir sujet de rire. Et en effet que diroit un Anglois de l'orgueil, de la grossiéreté & de l'ignorance de nos nobles Campagnards ! Ne trouveroit-on pas dans nos Gentilshommes des Etres d'une espece aussi singuliere que le *Fox-Hunter* ? Combien de François n'en différent qu'en ce qu'ils ont pour la Chasse du Liévre la même passion qu'a l'Anglois pour celle du Renard ? Ces Gentilshommes Verriers que

* Les Anglois ont coutume de crier pour animer les Chiens. Ils se servent peu de Cors de Chasse.

vous avez vus ces vacances, quoiqu'ils ménent une vie toute opposée, ne sont-ils pas néanmoins comparables à nos *Fox-Hunter* en bien des choses, & sur-tout pour les connoissances ? Plus on examine les hommes, plus on trouve qu'ils sont à peu près les mêmes par-tout. La lumiere des Sciences ne luit que pour un très-petit nombre ; tout le reste, en quelque Pays que ce soit, est destiné à vivre dans la nuit de l'ignorance.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LI.

A Monsieur le Président BOUHIER.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Docteur Bentley est un des Anglois qui mérite le plus l'honneur que vous lui avez fait d'entrer en lice avec lui en fait de Critique. La plûpart de ceux qui ont travaillé à commenter & restituer le Texte des Anciens Auteurs, se sont tellement appliqués aux détails du Langage, que l'expression de la Nature leur a échappé : ils n'en ont, pour ainsi dire, connu que l'écorce, & n'y ont point apperçus les beautés qu'elle renferme, & qui en font le principal mérite.

C'est par un Privilége particulier que vous avez réuni des Talens qui s'excluent presque mutuellement l'un l'autre. J'ai reconnu Virgile dans votre Traduction du IV. Chant de son Eneïde, c'est-à-

dire, dans le morceau de l'Antiquité où la Paſſion de l'Amour eſt peinte avec le plus de vérité & le plus de force.

La Tragédie de Tamerlan, qu'un Anglois vous a ſi fort vantée, ne mérite qu'une partie des Eloges qu'il vous en a faits. L'Auteur y donne à la vérité un Modéle du véritable Héroïſme, dans le Perſonnage de ce célebre Conquéran de l'Aſie; mais celui de Bajazet qu'il lui a oppoſé, n'eſt pas traité avec aſſez d'adreſſe : il a voulu nous repréſenter en lui un Prince ſuperbe & vindicatif, ſans foi, ſans humanité, qui ne reconnoît de Loi que ſes caprices, & de Religion que ſes intérêts; il n'en a fait qu'un forcéné, qui n'agit pas toujours ſuivant ſes Principes, & qui ſe rend auſſi mépriſable par ſa folie, qu'odieux par ſa cruauté. Peut-être M. Rowe n'a-t-il fait qu'adopter les Préjugés de beaucoup de nos Hiſtoriens au ſujet de cet Empereur Ottoman; Préjugés qui ſont pleinement démentis par les Ecrivains Orientaux. Peut-être auſſi n'a-t-il pas eu aſſez d'invention pour donner au Perſonnage qu'il introduit ſur la Scene, plus de vraiſemblance & de dignité. Ces Contraſtes de Vertus & de Vices, ſont l'écueil où l'on voit échouer

le plus ſouvent l'imagination des Auteurs Tragiques. S'ils réuſſiſſent à peindre des Héros, ce n'eſt qu'en leur oppoſant des Monſtres qui n'ont rien d'humain; s'ils font triompher les premiers, ce n'eſt qu'en faiſant tomber dans les Piéges les plus groſſiers, des Tyrans que l'on donne pour de grands Politiques.

C'eſt au contraire dans ces occaſions que Corneille fait le mieux ſentir toute la force & toute l'étendue de ſon génie. C'eſt ſur-tout par la maniere dont il a vaincu de pareilles difficultés, qu'il a mérité le nom de Grand. Plus ſon intrigue eſt compliquée, plus il ſe trouve de reſſource pour la dénouer heureuſement.

Dans Rodogune, il oppoſe à une Mere ambitieuſe & dénaturée, qui ſacrifie tout à la ſoif de regner, deux jeunes Princes, dont ni l'amour le plus violent, ni l'eſpoir du Trône, ou la crainte de la Mort ne peuvent ébranler la Vertu. Avec quel art ne termine-t-il pas cette Tragédie, l'objet de l'admiration de tous ceux qui s'y connoiſſent, lorſque Cléopatre ſe trouve amenée à la néceſſité de boire la premiere dans la Coupe empoiſonnée, qu'elle avoit préparée pour ſa Rivale! Ce n'eſt pas ſeulement par des

extrémités opposées, c'est par des Caracteres d'une Vertu inférieure, qu'il se plaît à relever celle qu'il donne pour modéle. Séleucus est vertueux, sans être aussi grand qu'Antiochus.

Phocas *, tout méchant qu'il est, est sensible à la voix de la Nature ; mais elle ne lui parle que pour faire son supplice : sur le Trône où ses crimes l'ont placé, il cherche en vain un Fils, qui ne veut pas le reconnoître.

„ O malheureux Phocas ! O trop heureux
„ Maurice !
„ Tu récouvres deux Fils pour mourir après
„ toi,
„ Et je n'en puis trouver pour regner après
„ moi !

Ce que Tamerlan a de plus remarquable, c'est la II. Scene du III. Acte. M. Rowe en a emprunté le sujet de l'Histoire de ces tems malheureux, où le Fanatisme revêtu du Manteau sacré de la Religion, entraîna nos Peres dans la fureur des Guerres Civiles, & donna de part & d'autre l'exemple des plus grands attentats.

Un Dervich gagné par Bajazet, demande une Audience secrette à Tamer-

* Dans Héraclius.

ſan ; il lui annonce les vengeances du Ciel, pour avoir trempé ſes mains dans le ſang des Vrais-Croyans, il le ménace de la malédiction du Prophéte, s'il ne remet Bajazet en liberté. Tamerlan à ces derniers propos reconnoiſſant ce Dervich pour un Emiſſaire de l'Empereur Turc ; démaſque ſon hypocriſie, & vient aiſément à bout de le confondre.

TAMERLAN.

» Sors d'ici, miſérable, je vois qui t'a
» donné ta Miſſion.

LE DERVICH.

» *A part.* Je n'ai plus qu'une reſſour-
» ce. Prophéte des Croyans aides-moi !
» *à Tamerlan.* J'ai quelque choſe de plus
» à te révéler. Puiſque c'eſt en vain que
» j'ai fait tonner à tes oreilles la voix
» ménaçante du Prophéte.... * Voici...

* *Le Dervich tire un Poignard, & veut frapper Tamerlan.*

TAMERLAN.

» Non, ſcélérat, le Ciel veille ſur
» ceux qui l'adorent, & confond les
» deſſeins du Meurtrier impie : Penſes,
» malheureux, penſes au ſupplice qui va
» ſuivre ton crime, & trembles quand je
» prononcerai ton Arrêt.

LE DERVICH.

» Quelle que ſoit ma mort, je ſouſ-
» frirai glorieuſement pour la Cauſe qui
» m'a fait entreprendre une action ſi cou-
» rageuſe.

TAMERLAN.

» L'impie !.... Ainſi l'Enthouſiaſme
» fait un Martyr d'un Scélérat .... *après*
» *une pauſe*. Oui, c'eſt le parti que je
» dois prendre. Mourir ! ſeroit pour lui
» une récompenſe. Apprens la différen-
» ce de ta foi & de la mienne. La tien-
» ne t'a porté à lever ton poignard ſur
» moi, la mienne m'ordonne de te par-
» donner ton crime & te permet de vivre.
» Renferme dans le ſecret ton coupable
» attentat. Tes jours ſont en ſûreté. Si tu
» continues à être toujours le même, c'eſt
» une aſſez grande punition que d'être
» un Scélérat; ſi tu te repens, je t'ai rendu
» à la Vertu, & je me trouve en cela
» récompenſé de ma clémence. Ote-toi
» de mes yeux .... *Le Dervich ſort*. Je
» ſuis épouvanté qu'il y ait de pareils
» Monſtres dans mon eſpéce. Juſqu'où ne
» va pas l'impiété ſacrilége de l'homme !
» Puiſſant Maître du Ciel ! pourquoi re-
» tiens-tu ton tonnerre, lorſque de har-
» dis Aſſaſſins ſe parent de ton Saint Nom

» & jurent qu'ils ſont les défenſeurs de
» ta Cauſe !

Cette Scene eſt traitée avec Art & écrite avec beaucoup de force; je me ſuis borné à ne vous en donner qu'un extrait, parce qu'il auroit fallu traduire tout le premier Acte, pour vous mettre à portée de juger des beautés de détail dont elle eſt remplie.

Tamerlan, comme le remarque judicieuſement l'Auteur, exerce une ſorte de punition ſur ce miſérable Dervich, en l'abandonnant à ſes remords, ou au regret de n'avoir pû conſommer ſon crime. C'eſt ainſi que Guſtave dans la Tragédie de M. Piron, laiſſe à Chriſtiern une vie qui ne peut plus être pour lui qu'un ſupplice. Mais lorſque la Clémence tombe ſur des Perſonnages qui la méritent, & pour leſquels le Poëte a ſçu nous intéreſſer, elle nous cauſe l'émotion la plus puiſſante & la plus agréable. Tel eſt dans Cinna le pardon d'Auguſte. Telle eſt dans le Pirrhus de M. de Crébillon, cette belle Scene où la généroſité héroïque de ce Prince, déſarme le Tyran entre les mains duquel il ſe livre lui-même. Il faut l'avouer à l'honneur de l'humanité, ces

traits ſont de tous, ceux qui ſont le plus d'effet au Théâtre. Les applaudiſſemens univerſels dont ils ſont toujours ſuivis, ſont bien une preuve que pour les hommes même corrompus, il n'y a rien de ſi aimable que la Vertu. Nous la voyons triompher avec plaiſir, & nous nous applaudiſſons en ſecret d'y être ſenſibles. Nous nous voyons, pour ainſi dire, avec complaiſance, parce que nous nous trouvons Vertueux en ce moment. Aux tranſports que nous cauſent ces actions héroïques, nous allons juſqu'à nous en croire capables. Nous ſçavons bon gré à l'Auteur qui nous donne une ſi haute idée & de la Nature humaine & de nous-mêmes. Je ſoupçonne que c'eſt une des raiſons qui font que tant de gens préferent Corneille à Racine. Ce même amour-propre qui régle toutes nos actions, dicte auſſi tous nos jugemens; & peut-être qu'en effet l'Auteur que nous eſtimons le plus, eſt celui qui nous donne le plus de ſujet de nous eſtimer nous-mêmes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LII.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LES Amusemens de la Ville où je suis de retour depuis quelque tems, ne prennent pas assez sur moi pour me faire oublier ceux de la Campagne. Indépendamment du gout que vous avez pour les Jardins, la matiére est par elle-même si riante & si variée, que je ne crains pas de vous ennuyer en m'étendant davantage sur ce qui regarde leur agrément ou leur utilité. Je ne vous ai pas encore dit tout ce que je trouve de défectueux dans ceux d'Angleterre, comme dans ceux de France. Plusieurs Anglois tâchent de donner aux leurs un air, qu'ils appellent en leur Langue, *Romantic*, c'est-à-dire à peu près Pittoresque, & le manquent faute de gout. Ces endroits où ils se proposent d'imiter les vénérables ruines de l'Antiquité, ne présentent aux

yeux que les miſérables reſtes d'une Maſure. Tels Objets ſont nobles & majeſtueux en grand, dont la repréſentation en petit devient puérile & ridicule. Ce qu'en de certains Jardins j'ai entendu nommer une Obéliſque, ne m'a ſouvent paru qu'une Quille. Ailleurs j'ai vu une imitation d'un Arc de Triomphe ſi pitoyable, qu'on ne peut s'empêcher de la prendre pour la Porte du Jardin, qu'on a miſe en dedans par ſingularité.

Un des Grands de ce Royaume a dépenſé des ſommes immenſes pour embellir les Jardins d'une de ſes Maiſons de Campagne à dix milles de Londres; mais quoiqu'il fût Homme de gout, & d'une très-grande connoiſſance dans l'Architecture, pour y avoir trop prodigué les richeſſes de cet Art, il a rendu ſon Parc plus étonnant peut-être qu'agréable; dans un eſpace de peu d'Arpens, il a conſtruit pluſieurs petits Temples ſur les Modéles de ceux de l'Ancienne Rome. Un ou deux y auroient produit l'enchantement qu'il s'étoit propoſé; le trop grand nombre en détruit l'effet. Il eſt dangereux en tout genre d'entaſſer les Ornemens: on veut exciter de l'admiration, on n'inſpire que de la ſurpriſe.

Combien plus agréablement je fus frappé un jour à S. Maur, Maison bâtie par François I. le Restaurateur du Gout & des Lettres en France, & dont l'exposition est aussi heureuse, que les Jardins en sont rians. Je me promenois dans un lieu écarté, & qui n'offre rien que de champêtre, lorsqu'au bout d'une Allée sombre j'apperçus ce Pavillon, qui par l'air respectable que le tems lui a donné, & l'Inscription qui en orne le Frontispice, ressemble en effet au Temple des Divinités, à qui il est consacré. Il est dédié, *Quieti & Musis* ; & il est vrai que tout Prêtre des Muses, pour me servir du langage d'Horace, s'y sent inspiré par leur présence ; le Mortel qui n'est pas assez heureux pour connoître leurs Mysteres, est du moins tenté d'y sacrifier au Repos.

En général, partout où l'aimable Nature s'offre dans toute sa simplicité, elle inspire aux gens qui ont du gout, une sorte de plaisir plus noble, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une sensation plus agréable & plus douce que les Chefs-d'œuvre même de l'Art. Il y a dans la Nature une majesté à laquelle l'Art ne sçauroit atteindre. Sur ce Théâ-

tre, où l'on court en foule admirer la richesse & l'éclat du Palais du Soleil, verra-t-on jamais rien qui approche du Spectacle magnifique que nous offre une belle Aurore, & que des Hommes qui ont des yeux n'ont jamais daigné considérer? Ces Rochers informes & sauvages, ces Arbres vénérables de la Forêt de Fontainebleau, présentent à nos regards un aspect plus majestueux & plus grand que toute la recherche & l'élégance des Jardins les mieux peignés. Un Poëte, un Peintre, un Homme de gout, voyent la Nature toute différente des autres Hommes. Milton ne l'a peinte ou si noble ou si riante, que parce qu'il l'avoit bien vûe: son Esprit n'a pas eu de peine à rendre les sensations qui avoient échauffé son imagination. On ne peut lire son *Paradis Perdu*, sans s'appercevoir que cent fois en sa vie il avoit pris plaisir à voir le Soleil tantôt dorer l'Horison & ranimer toute la Nature, tantôt éteindre ses feux, & la laisser ensevelie dans l'horreur des ténebres. Il est des Hommes qui se croyent Peintres, parce qu'ils copient des Tableaux; il en est qui se croyent Poëtes, parce qu'ils traduisent Virgile en Vers Anglois ou Fran-

çois : mais ſi l'on n'a le talent de peindre la Nature d'après elle-même, on n'eſt en effet ni Peintre, ni Poëte. Les Hommes de génie n'imitent des grands Maîtres de ces deux Arts, que leur maniere ſimple & élégante de la rendre. Ceux qui prennent des attitudes dans Raphaël, ou des Deſcriptions dans Virgile, ne ſont, à proprement parler, que de ſimples Copiſtes. Il n'eſt que trop vrai, que la plûpart des Poëtes ne ſont que Copies de Copies. Milton peint non-ſeulement la fraîcheur du matin, & la beauté de l'émail d'une Prairie, ou du verd d'une Colline, il exprime juſqu'aux ſentimens de joye & de plaiſir que ces Objets excitent dans notre ame; il nous donne la ſatisfaction de penſer, que puiſque nous approuvons les mêmes ſenſations que lui, nous avons le bonheur de voir la Nature des mêmes yeux.

Combien ſupérieure à tous les agrémens frivoles & puériles dont nous avons parlé, ſeroit la beauté d'un Jardin orné d'un gout ſage, & dont tout l'art ſeroit caché, où des Allées ſablées pour la commodité, ne paroîtroient l'être que pour relever la verdure, où l'on ver-

roit régner la Symmétrie ſans uniformité, & la variété ſans confuſion, où l'aimable Flore ſe pareroit de ſes tréſors & n'en aviliroit pas le prix en les prodiguant. Une Couronne de Jaſmins & de Roſes, une Guirlande de Myrthes & d'Oeillets donnent plus d'éclat à ſes charmes que ces Trophées de fleurs dont elle eſt d'ordinaire plus accablée qu'ornée. Appellez, s'il eſt poſſible, une Nymphe du voiſinage, pour venir au milieu de vos Jardins rendre un hommage de ſes eaux à la Déeſſe des Fleurs. Qu'à l'extrémité Pan y ait un Autel de Gaſon à l'ombre des Ormes & des Tilleuls. Faites que vos Boſquets ſoient aſſez ſombres & aſſez touffus pour y fixer les Zéphirs. L'aimable Philomele y viendra chanter ſes amours. Evitez d'y faire régner par tout un air trop arrangé, il ennuye à la longue; un air négligé & champêtre a toujours de quoi plaire. Ménagez-vous ſelon les lieux, des jours pour jouir des objets voiſins; & ſi vous voulez que vos Boſquets forment pour votre Maiſon un point de vue plus agréable, imitez la Nature, & plantez-les d'Arbres de différents verds & de différentes formes. C'eſt ainſi que dans les Payſages d'un

Claude

Claude Lorrain, un Pin est quelquefois placé auprès d un Chêne, & que l'un l'autre ils se font valoir mutuellement.

Au lieu d'observer dans un grand Jardin le Niveau le plus exacte, j'aimerois à voir des Bosquets dont les Arbres presque tout différents, & s'élevant les uns au-dessus des autres sur une espece de Colline, formassent à mes yeux un Amphitéâtre de Verdure. Ici je planterois des Cabinets d'Arbustes à fleurs odoriférantes. Là je rassemblerois ceux qui, fleurissant successivement, font de l'année un Printems continuel. Ailleurs je n'aurois égard pour l'arrangement qu'à la variété des Fleurs, & je me plairois à voir un Bosquet couronné de l'émail des plus riantes Prairies.

Mais de quoi vais-je vous parler à vous, Monsieur, qui avez fait de votre Château de Montbard un véritable Château de Fées & d'enchantemens! Vous y avez renouvellé les merveilles des Jardins de Sémiramis, & qui ne seroit surpris de voir des Tours de cent pieds de haut couronnées de Cyprès? Vous avez plus fait, vous avez semé ou planté tout ce que la Nature végétante a de plus beau. Je ne vois rien ici chez les An-

glois les plus curieux que vous ne possédiez. Avec quel gout vos Jardins ne sont-ils pas distribués ? Vous avez sçu tirer tout le parti possible de la situation & de la singularité des lieux. Quel agrément, quelle variété, quelle richesse dans tous vos Bosquets ! Pour inspirer à nos François le gout des Plantations, & leur faire sentir combien la variété des Arbres embellit les Jardins, je souhaiterois seulement que Montbard fût à quatre lieues de Paris, on se dégouteroit bientôt de cette ennuyeuse uniformité qui regne presque par-tout.

Il n'est que trop vrai que le Gout n'est donné qu'à peu de Personnes, & qu'il ne s'acquiert pas avec les Richesses qui n'inspirent que le faste & les dépenses mal entendues. Il est bien plus aisé d'entasser à prix d'argent des Statues de marbre bonnes ou mauvaises dans des Jardins, que de leur donner une forme agréable. La plûpart des Architectes à qui l'on s'en rapporte, ne sçavent que tracer des lignes ; tout ce qui est du ressort du raisonnement est au-dessus d'eux. Il n'y a guères que ceux qui sont nés avec un certain génie, ou qui ont beaucoup étudié les Regles de l'Art, dont toute

ſa perfection eſt d'imiter la Nature, qui ſoient amis du ſimple. Les petits eſprits ſe plaiſent à toutes ces recherches frivoles dont la difficulté ou la ſingularité font l'unique mérite.

Des gens qui paſſent toute leur vie à jouer ou à compter, ne ſe doutent pas qu'un Chêne eſt un plus bel Arbre qu'un If, & qu'un Côteau orné de Rochers & de Verdure, eſt un point de vûe plus agréable qu'une Allée d'Arbres, dont on ne voit pas la fin. Ils croiroient avilir leurs Jardins s'ils y plantoient un Frêne, parce que c'eſt un Arbre des Forêts; cependant en eſt-il un plus beau, je ne dis pas pour donner de l'ombre, mais pour varier un Boſquet? pourquoi a-t-on rélégué dans les Cours de Cabaret l'Acacia, dont le bois eſt ſi utile, dont la fleur ſatisfait autant les yeux que l'odorat, & qui du moins, par le verd de ſes feuilles qui paroît toujours naiſſant, eſt ſi agréable à la vûe? D'où vient qu'on ne trouve plus de Myrthes que dans les Jardins des Curés de Village? Il y a bien des choſes où nous n'avons pas gagné à nous éloigner du gout de nos Ancêtres.

Déja l'on commence à revenir de la trop grande prévention où l'on étoit en faveur des Maroniers. Comment a-t-on pû s'entêter si fort d'un Arbre qui fournit à la vérité une belle ombre, mais qui fait payer l'avantage de donner le premier sa feuille en la quittant de si bonne heure, d'un Arbre si mal propre, & dont le bois est totalement inutile? Le Chataignier dont la France étoit autrefois si peuplée, n'est-il pas préférable à cet Arbre étranger? Il est encore moins mal propre, donne presque autant d'ombre, porte un fruit très-utile, & quant au bois, il est propre à plusieurs usages. Il obéiroit comme les autres à l'Art du Jardinier qui sçauroit en prendre soin. Ceux qui en planteroient les Avenues de leurs Châteaux, assureroient du moins à leurs Descendans la charpente nécessaire pour les rebâtir. J'en ai vû des Allées magnifiques à Greenwich, où les Châtaignes ne peuvent mûrir. Aux environs de Paris où elles mûriroient trèsbien, on n'en trouve que dans les Bois. Sçait-on dans nos Provinces ce que c'est que le Platane qui donne une si belle ombre, & qui vient si facilement? Il est

cinquante autres ſortes d'Arbres qui ſont aſſez communs en ce Pays-ci, & qui en France ſont abſolument ignorés, excepté de vous & de quelques Curieux. Je connois un Anglois, homme de gout, qui s'eſt établi à Paris, & qui y a fait venir pluſieurs Arbres de ſon Pays & ſurtout, d'Arbres toujours verds; la plûpart des François qui voyent ſon Jardin, ſe plaignent de ce qu'il n'y a planté que des Ifs, tandis qu'il n'y en a pas un ſeul. Au Jardin du Roi, les Pariſiens les confondent avec les Pins, les Sapins, les Epicéas, les Cyprès & différentes autres ſortes d'Arbres qui ne quittent pas leurs feuilles. On n'exige pas d'eux qu'ils ſçachent les noms des quatorze mille Plantes connues dans la Botanique, mais je m'étonne que dans ce ſiécle éclairé on ſoit ſi peu inſtruit parmi nous ſur la nature des Arbres des Pays étrangers, qui pourroient enrichir le nôtre. N'eſt-ce pas auſſi pouſſer l'ignorance trop loin dans des choſes qui ſont ſouvent utiles, & qui du moins ſont faites pour le plaiſir des yeux. Dieu ayant créé ce vaſte Univers, examina tout, & trouva que tout étoit bien; c'eſt, ce me ſemble, ne

pas mériter ſes bienfaits que d'être ſi peu curieux d'en connoître toute la richeſſe & toute la variété.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LIII.

A Monsieur DE CREBILLON, *de l'Académie Françoise.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

LORSQU'APRES tant & de si grands succès sur la Scène nos Muses les couronnerent en vous ouvrant leur Sanctuaire, je me rappelle que le Public qui depuis long-tems désiroit de vous voir de l'Académie, ravi d'entendre le Pere d'Electre & de Rhadamiste y parler le seul langage digne de lui *, vous témoigna son suffrage par ces applaudissemens si flatteurs qu'il est accoutumé de vous donner au Théâtre ; je me rappelle combien il fut touché de vous entendre dire :

„ Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma Plume.

Sentiment qui ne fait pas moins l'éloge de votre cœur, que celui de votre esprit. Qu'il est heureux de pouvoir se ren-

* M. De Crébillon prononça son Remercîment en Vers.

dre cette justice à soi-même ! Les plus grands hommes n'ont pas tous été dans ce cas. Livrés à la plus basse jalousie, la plûpart des gens à talens se déshonorent par l'usage qu'ils en font.

Si la Critique est utile & pour les Lettres & pour les Mœurs, la Satire est souvent dangereuse à l'un & à l'autre égard : l'une peut seule entretenir le gout dans les Ouvrages d'esprit, l'autre ne fait que décourager les talens, & nourrir la malignité du cœur humain. Quoique le jugement soit commun parmi les Anglois, le gout ne leur est pas assez familier pour qu'ils puissent exceller dans la critique. En cette partie nous avons de meilleurs modéles qu'eux, & plusieurs de leurs Auteurs n'ont fait que traduire les nôtres. Dans la Satire ils ne nous sont si supérieurs que parce qu'ils s'y permettent tout. Il est vrai qu'ils ont de grands avantages pour réussir dans ce genre d'écrire. L'esprit de parti qui préside à leur éducation, la mélancholie de leur tempérament, la violence de leurs affections, tout les porte à la Satire. Ce qui nous fait rire, les aigrit : aussi blâmables peut-être les uns que les autres, nous chantons les événemens les plus tristes, ils déclament

déclament contre les choses les plus indifférentes. Quel fiel, quelle amertume ne distillent pas de la plume du Comte de Dorset! Le Comte de Rochester est encore plus violent, & respecte aussi peu la pudeur. Les Mœurs corrompues contre lesquelles l'un & l'autre se sont élevés, n'ont rien de plus dangereux que les ouvrages où ils en font la censure. Leurs Satires trop licentieuses, sont devenues le Manuel des Libertins.

Ce que l'on appelle en Angleterre la Liberté de la Presse, c'est celle que prennent la plûpart des Ecrivains d'attaquer le caractere & les Mœurs des Personnes les plus respectables. Ces Papiers & ces Brochures politiques, les Feuilles du *CRAFT'S-MAN* * & du *COMMON-SENSE*, sont autant de Satires contre le Gouvernement, & de Libelles contre les Particuliers. Ils sont plus dictés par la haine que l'on a pour les gens en place, que par l'amour du bien Public.

En 1730. Mylord H ** y & M. P ** y, se traiterent réciproquement dans des

* C'est de tous les Journaux qui ont paru contre la Cour le plus véhément, & celui qui fait le plus de bruit. On pourroit avec raison l'appeller le *Tocsin des Séditieux*.

Brochures de cette eſpece, d'une maniere ſi indécente & ſi peu convenable à des perſonnes de leur rang, qu'il fallut quitter la plume & prendre l'épée. Le Lord H** y envoya un Cartel à M. P**y. Ils ſe battirent dans le haut Parc *Saint-James*, le premier reçut deux ou trois bleſſures, le ſecond n'en eut qu'une légere à la main gauche. Il eſt triſte pour nous, dit un Auteur Anglois, d'être forcés d'avouer que nos Papiers publics ne ſont remplis que de perſonnalités & de Satires ſcandaleuſes. Le déſordre & la licence des Saturnales ne duroient à Rome que trois jours; il n'y a point de jour dans l'année où l'on ne crût que l'on célebre en Angleterre ces Fêtes Payennes.

Non-ſeulement dans la plûpart de ces Ecrits on ne ſe contente pas d'invectiver le Miniſtre, & de bleſſer le reſpect dû à la Majeſté Royale; on y expoſe l'autorité même du Parlement au mépris du Peuple. Les Ecrivains de parti ſont preſque toujours violens & emportés : & les Anglois ne connoiſſent la retenue en rien. Les Satires que l'on publie ici contre les Miniſtres, ſont écrites d'un ſtyle auſſi groſſier que véhément. On n'y

prononce que menaces, infamies & gibet. Celui qui est en place est toujours un Séjan, un Wolsey, ou un Buckingham. Parle-t-on du Parlement ? c'est souvent dans les termes les plus scandaleux. Celui du tems de Charles II. s'appelloit le Parlement *des Pensionnaires*, celui d'aujourd'hui s'appelle le Parlement *des Gens en place*.

Il seroit peut-être difficile de contenir cette licence, mais il est sûr qu'on ne veut pas la réprimer. La main de la Législature n'ose s'armer pour la punir, le Public prend sous sa protection les Auteurs dont la méchanceté l'amuse; les plus honnêtes gens condamnent la faute sans en vouloir permettre le châtiment. Si l'on arrête le Coupable, le cri général de la Nation est que la Liberté de la Presse est en danger. Les Anglois la regardent comme le Boulevard de toutes leurs autres libertés. Le droit qu'ils ont de dire ce qu'ils pensent du Gouvernement, leur paroît le premier & le plus essentiel de leurs Priviléges : à cet égard ils pensent comme les Grecs, qui donnoient dans les mêmes excès. Ils prétendent que l'*Envie Publique* est nécessaire au bien de l'Etat, & que cette

eſpéce d'Oſtraciſme met un frein aux vues ambitieuſes des Grands. C'eſt une Barriere qu'ils oppoſent aux Miniſtres entreprenans ; mais ici comme ailleurs il peut s'en trouver qui la franchiſſent, & qui laiſſent dire pourvû qu'on les laiſſe faire.

Il faut avouer auſſi que quels que ſoient ceux qui gouvernent, ils ſont également en butte à la témérité des Ecrivains de Parti ; & l'on voudroit en vain ſe déguiſer la ſource du mal ; dans les Pays où tous les Miniſtres ſont ouvertement enviés, il eſt sûr que l'envie en veut ſecrettement au Souverain.

Que les Membres des deux Chambres déclament avec violence contre de nouvelles Taxes qu'on leur demande, & qui ſeroient onéreuſes à la Nation, c'eſt leur devoir, & plus leur zéle eſt courageux, plus il eſt louable. Qu'un Ecrivain Anglois qui n'a en vue que l'intérêt de ſa Patrie, démêle les artifices d'un Miniſtre mal intentionné, il ne fait encore que l'office d'un Citoyen vigilant. Il a le droit d'éclairer la conduite de celui qui gouverne l'Etat. Il peut l'attaquer de front lorſqu'il ne veut le combattre qu'avec les armes de la vérité : il n'acquerra que de la

gloire à se porter pour le défenseur des Loix & de la cause commune. Mais que ceux à qui la passion tient lieu de zéle, & la malignité de mérite, couvrent leurs intérêts particuliers du prétexte spécieux de l'intérêt général, profitent de l'Anonyme pour rendre le Souverain odieux à ses Sujets, & leur inspirer l'esprit de sédition & de révolte, c'est un abus qu'il est pernicieux de tolérer dans toutes sortes d'Etats. C'est employer pour détruire le Gouvernement, une arme dont on ne devroit se servir que pour le défendre. » Par la liberté de la Presse » nous ne devons pas entendre une permis» sion de pouvoir avec impunité avilir nos » Gouverneurs & nos Magistrats légiti» mes, diminuer ou renverser par des E» crits scandaleux le respect & la vénéra» tion que l'on doit toujours garder pour » l'Autorité & les personnes qui en sont » dépositaires. On ne doit pas faire de la » Presse un instrument pour détruire la » réputation de ses Voisins, ou pour » leur porter le moindre préjudice, soit » en les insultant sur leurs malheurs, » leurs défauts & leurs fragilités person» nelles, soit en exposant les secrets de » leurs Familles à la risée publique, &c.

C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur du *Craft's-man*, qui cependant ſe permet à chaque Feuille ce qu'il avoue lui-même être puniſſable. S'il a quelquefois recours à l'Allégorie, ce n'eſt que pour rendre ſes Satires plus mordantes. Lorſqu'il ſubſtitue le mot de *ROBIN* à celui de *ROBERT*; lorſqu'il appelle *ROBINOCRATIE* le Miniſtere contre lequel il écrit. Que cherche-t-il autre choſe qu'à rendre mépriſables & le Miniſtre & le Souverain, dont il exerce l'autorité ? L'accueil que fait le Public à toutes les Satires de cette eſpece, eſt toujours de mauvais augure. Lorſque les Libelles & les Diſcours licentieux contre ceux qui gouvernent l'Etat ſont bien reçus, c'eſt un préſage des troubles qui le menacent.

Il eſt rare que ceux qui ſe cachent ayent de bonnes intentions. Autant le zéle du bien Public craint peu de paroître tel qu'il eſt, autant l'eſprit de Parti employe d'art à ſe déguiſer. Ainſi que l'Hypocriſie il s'occupe continuellement & à maſquer les vices qu'il a, & à ſe parer des vertus qu'il n'a pas. L'iniquité cherche les ténébres, & les hommes lâches ſe battent en traîtres. Il eſt vrai qu'il ne ſe trouve que trop d'hommes qui ne

ſongeant qu'à s'élever ſur les ruines de leur Patrie, méritent d'être expoſés à la cenſure Publique, & d'être auſſi flétris dans leur réputation, qu'ils ſont coupables dans leur conduite, & dépravés dans leurs Mœurs. Comme la vertu eſt ſouvent elle-même ſon unique récompenſe, il ſeroit à ſouhaiter que le vice trouvât auſſi toujours ſon propre châtiment dans la juſte infâmie qui devroit le ſuivre. En ce cas même un Auteur de Libelle n'eſt que le vil inſtrument de la vengeance publique: il ne différe de celui qui exécute ſur un Criminel la Sentence que la Juſtice a prononcée contre lui, qu'en ce qu'il en prend la fonction ſans permiſſion & ſans aveu. Mais il eſt malheureux que la vie la plus innocente & la plus intégre ne ſoit pas à l'abri d'un Libelle calomnieux, & des injuſtices populaires qui en ſont la ſuite.

Les plus ſages Gouvernemens ont ſi bien ſenti la néceſſité de contenir la licence des Eſprits ſatiriques, que les premieres Loix de Rome, celles des douze Tables, avoient prononcé des peines contr'eux avant qu'Auguſte les ſoumît à la Loi *De Majeſtate* *. La même prudence

* *Primus Auguſtus cognitionem de famoſis Li-*

a dicté en France cet Edit fameux qui les condamne à être fustigés. An Angleterre le *Scandalum Magnatum* n'est qu'un frein inutile à cette licence; c'est vainement que l'on prononce des peines qu'il est si aisé d'éluder : les loix abusives ne sont qu'un objet de plaisanterie pour qui peut les violer avec impunité.

Les Libelles, dit un Auteur Anglois, *sont d'une conséquence si dangereuse, que dans toutes les Sociétés civilisées on a fait des Loix pour les punir ; il seroit à souhaiter que ces Loix fussent exécutées à la rigueur, mais le malheur est que l'on ne peut constater la nature & les différentes espéces de Libelles.* En Angleterre on n'a rien à dire à l'Auteur des Satires les plus diffamantes, pourvû qu'il ne nomme pas la Personne qu'il déchire; du reste, il peut la désigner par les traits les plus caractéristiques, & même, de peur qu'on ne s'y trompe par la premiére & la derniere Lettre de son nom. Il se trouvera des Libraires aussi impudens que l'Auteur, qui se chargeront de l'impression de ces Satires scandaleuses, & brave-

bellis specie Legis ejus tractavit, commotus Cassii Severi libidine, quâ Viros Feminasque illustres procacibus scriptis tractaverat. CORN. TACIT.

ront l'autorité du Parlement, en annonçant à la tête de l'Ouvrage, que c'est par la permission de ce Corps Auguste qu'elles sont publiées *. *Les Juges & les Jurés sont les seules personnes d'Angleterre qui ne doivent pas entendre le sens de l'Auteur, toutes les fois qu'il est question de lui faire son Procès.* Quelque absurde que soit cette Proposition, le célebre Auteur des Lettres de CATON, n'a pas craint de la justifier, & ce n'est apparemment que parce qu'il s'y est cru lui-même intéressé. En partant de pareils principes, il est sûr qu'il n'y a aucun Ouvrage que l'on puisse traiter de Libelles.

La méchanceté de l'esprit humain a trouvé l'Art de rendre l'Impression une invention quelquefois aussi nuisible à la Société qu'elle lui est avantageuse à d'autres égards. Elle infecte tout un Royaume de Libelles. Ce sont autant de taches qui se répandent avec facilité ; & que rien ne sçauroit enlever. Le plus grand nombre des esprits croyent le mal avec avidité, & il en est peu qui ayent

* C'est un usage que suivent aujourd'hui la plûpart des Auteurs Anonymes, pour tourner en dérision les Actes du Parlement.

assez de raison ou d'honnêteté pour être aussi faciles à détromper. Il me paroît superflu de s'étendre sur les inconvéniens qui résultent ici de tous ces Libelles Politiques. Il est trop aisé de sentir qu'ils sont la source des haines de Parti, des Emotions Populaires & de tous les désordres qui troublent l'harmonie du Gouvernement & l'administration des Loix.

Cette négligence ou cette timidité du Parlement à réprimer une parille licence, est cause que les différens ordres de l'Etat sont exposés à tous les traits que peuvent dicter à des Ecrivains sans pudeur les motifs bas & intéressés, & quelquefois pervers qui leur font prendre la plume. L'impunité du Vice lui tient lieu de privilége. On imprime, & l'on vend ici publiquement les Libelles les plus scandaleux & les plus injustes, contre les Particuliers.

Dans un Etat bien policé, l'honneur des Citoyens ne doit pas moins être sous la garde des Loix, que leur fortune. Plus il est aisé d'y porter atteinte, plus on devroit être attentif à punir ceux qui commettent cette espéce de vol. On ne permet pas à un homme qu'on a voulu déshonorer par des Satires, de se faire

lui-même juſtice, & l'on a raiſon : ce ſeroit entreprendre ſur la Souveraineté, à qui ſeule le droit du glaive appartient. Mais c'eſt aux Magiſtrats qui ſont chargés de l'adminiſtrer, & qui ſeroient en droit de punir dans l'offenſé cette vengeance comme un crime, à la regarder pour eux comme un devoir. Si la douceur des Mœurs oblige quelquefois à corriger la ſévérité des Loix, on devroit du moins retrancher de la Société ces Perturbateurs du repos Public, comme on en retranche les inſenſés pour les empêcher de nuire ; & en effet, ils le ſont bien eux-mêmes, car il eſt vrai à la Lettre, qu'il n'y a que les fous qui ſoient méchans.

En toute ſorte d'Etats les Princes & les Miniſtres qui négligent de réprimer l'audace de ces Eſprits licentieux, portent eux-mêmes les peines de leur nonchalance. On ſe permet contre eux, ce qu'ils permettent contre les Particuliers. Il voyent paroître chaque jour des Satires qui peuvent leur déplaire pour avoir traité avec indifférence celles qu'ils devoient punir. On n'eſt que trop dédommagé de l'éclat fâcheux qu'on eſt obligé de faire, en flétriſſant les Auteurs de ces

Ouvrages pernicieux, par l'utilité qui résulte de l'exemple. La mauvaise odeur que répandoient autour du Capitole ces Scélérats que la sévérité de Sixte-Quint avoit fait mourir dans les supplices qu'ils avoient mérités, étoit peu de chose en comparaison de l'effet que devoit opérer ce spectacle sur des cœurs, qui la plûpart ne se livrent au crime, que parce qu'ils se flattent de l'impunité.

La malignité des Auteurs Satiriques a besoin d'un frein qui la réprime & l'empêche de se communiquer; elle devient par la licence un mal contagieux : c'est celui de tous qui infecte le plus aisément la jeunesse. Est-il étonnant que tant de gens s'adonnent à la Satire? c'est le seul genre où il ne soit pas besoin d'esprit pour réussir. Toutes ces Brochures scandaleuses, dont aujourd'hui la Littérature en France est infectée, ne doivent leurs succès qu'à la malignité des Lecteurs.

Nous contenir dans les bornes de la raison & de la bienséance, ce n'est pas gêner notre Liberté, c'est nous forcer à en faire un bon usage. Les Hommes qui se plaignent de n'être pas assez libres pour faire le mal, sont indignes de jouir

des bénéfices de la Société. Il feroit à fouhaiter pour l'avantage du Général, qu'il ne fût permis à aucun Particulier d'être méchant avec impunité. En vain offre-t-on des récompenfes pour la Vertu, fi l'on ne tient pas la main à la punition du Vice. Les Hommes la plûpart font foibles, & ne fe conduifent que par la crainte. Il n'y a que les ames fortes qui foient fenfibles à l'honneur, & celles-là n'ont pas befoin d'autres Regles pour les diriger. L'Etat le plus policé de tous feroit celui où il y auroit le plus de moyens de forcer les Citoyens à être vertueux.

Le Gouvernement Anglois n'eft pas à cet égard auffi parfait qu'à d'autres. Turpin, un fcélérat qui depuis quatre ans a commis plufieurs vols fur les Grands chemins, & qui vient enfin d'expier à la Potence la peine dûe à fes crimes, a du moins rendu un fervice à la Société par un avis utile pour la Police de cette Ville. Dans une efpéce de Harangue qu'il a prononcée felon l'ufage, & que felon l'ufage auffi l'on vient d'imprimer, il a déclaré au Public que le feul moyen d'exterminer les Voleurs en l'Angleterre, étoit de pendre ceux qui commencent

par dérober à Londres des Montres & des Tabatiéres.

L'Auteur d'une Réponse aux Epîtres Satiriques de M. D***, qui paroît depuis quelques jours, a fait un usage singulier de cette déclaration. *Je n'aurai point de regret*, dit-il, *de comparer des gens dont la Profession & les Mœurs se ressemblent assez. Il ne manque peut-être à ceux qui attaquent en traîtres l'honneur & la réputation de tout le monde, que d'avoir autant de courage que les Assassins, pour être aussi méchans qu'eux. Si l'on veut arrêter la licence des Auteurs de Libelles, il faut punir avec sévérité celle des Ecrivains Satiriques. La Classe des premiers est constamment la Pépiniere des autres. Le venin dont leurs Critiques sont remplies, est le même poison dont la plûpart de nos Libelles sont infectés. Dans ceux-ci la dose en est plus forte & préparée avec plus d'art, mais l'espece est toujours la même. Il n'est pas étonnant qu'ils enveniment davantage le trait, lorsqu'ils se cachent pour le décocher, lorsqu'ils profitent de l'obscurité où ils composent ces Ouvrages d'iniquité, pour y répandre tout le fiel que distillent & la malignité d'un esprit borné, & la noirceur d'un cœur corrompu. . . . .*

Je ſçais, dit-il ailleurs, *que quelques-uns de nos Auteurs ſe plaindroient de la ſévérité qui leur interdiroit la licence de la Satire. Il en eſt qui avouent de bonne foi que ſans la malignité dont ils aſſaiſonnent leurs Critiques, ils ne pourroient pas ſe faire lire. Penſent-ils couvrir leur infamie en diſant qu'ils n'ont que ce métier pour vivre? Turpin, dont je viens de rapporter le diſcours, avoit la même excuſe pour juſtifier ſes crimes. Son métier étoit de voler, & il n'en avoit point d'autre. C'eſt à ces Ecrivains à voir ſi on devoit lui faire grace. Quelque dépravés qu'ils ſoient, il leur eſt bien difficile de ne pas prononcer eux-mêmes leur condamnation* *.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

* *La Satire Démaſquée*, ou Réponſe aux Calomnies de M. D*** par HILDEBRAND JACOB, *Equier*. A Londres, chez *W.* LE*WIS, in Ruſſel-Street.*



LETTRE LIV.

*A Monſieur L. A. H**.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus rendrez un très-grand ſervice à l'Etat, ſi vous pouvez réuſſir dans le Projet que vous avez formé, de faire venir à Paris une Calandre d'Angleterre; il eſt certain que les Moires qui ſe font ici, ſont les plus belles de toute l'Europe. Je dirois que vous entreprenez quelque choſe d'aſſez difficile, ſi je ne ſçavois que rien ne l'eſt pour vous. Nos Voiſins ſont jaloux de leurs Manufactures, parce qu'ils en connoiſſent l'importance. A cet égard, que n'avons-nous toujours été auſſi ſages qu'eux! Pour vous, Monſieur; vous répondez dignement aux grandes vues du Miniſtre à qui le Roi a confié le ſoin des Arts *: ils

* M. le Controlleur Général, Sur-Intendant des Bâtimens.

avoient

avoient besoin d'un pareil Protecteur pour les faire revivre ; il connoît toute l'utilité que l'on peut retirer de vos talens. De leur côté, vos bons Amis les Anglois vous sçauront mauvais gré du tour que vous leur jouez ; ils se reprocheront de n'avoir eu rien de caché pour vous ; cependant ils auroient tort de se plaindre, vous n'avez fait que suivre leur exemple, & reprendre sur eux une foible partie de ce qu'ils nous doivent.

Nous n'avons que trop senti la perte que nous avons faite, lorsque les Protestans de France, forcés de quitter leur Patrie, ont affoibli notre Commerce en portant ailleurs toutes nos Manufactures, qui en étoient une branche considérable, & auxquelles ils s'étoient d'autant plus appliqués, que par les Loix du Royaume, ils ne pouvoient parvenir aux Charges de l'Etat. C'est à nos dépens que les Anglois se sont enrichis ; c'est de nous qu'ils ont appris à fabriquer les Chapeaux, les Bas de Soye, le Papier, & différentes especes d'Etoffes que nous tirons aujourd'hui de chez eux. Nous leur envoyions autrefois des Epées, des Couteaux, des Ciseaux, &c. aujourd'hui en toutes sortes d'Ouvrages d'Acier, ils ont

les Ouvriers les plus habiles de l'Europe. Vous travaillez utilement à réparer nos pertes.

Je ne ſçais ſi les Anglois tiennent auſſi de nous une autre eſpece de Manufacture, qui eſt très-avantageuſe à ceux qui s'y adonnent, & où il eſt ſûr qu'ils nous ſurpaſſent de beaucoup : c'eſt la Manufacture des Vins. Tout l'Art des Cabaretiers de Paris ſe borne à métamorphoſer le Vin d'Orléans en Vin de Bourgone, & à multiplier celui de Champagne : ils n'en ſçavent pas davantage. Ils vont, dit un de nos Auteurs Comiques, chercher l'un par-delà Eſtampes, ils font venir l'autre de Surene. Les Marchands de Vin de ce Pays-ci ſont bien plus habiles, ils compoſent différentes ſortes de Boiſſon, qu'ils vendent pour du Vin, & qu'ils ſçavent extraire de tout autre fruit que le Raiſin. Ce ſont les premiers Chymiſtes d'Angleterre. En un mot, on contrefait nos Vins à Londres, comme on y contrefait nos Etoffes ; ou plutôt on y fabrique des Vins de tous les Pays du Monde.

Un Membre de la Chambre des Communes a entrepris d'y démontrer, qu'il n'entroit pas en Angleterre la vingtiéme

partie des Vins qui ſe vendent pour être du crû de Bordeaux. On pourſuivit un jour en Juſtice un Marchand de Tabac, accuſé d'y mêler des matiéres étrangeres; il prouva que dans tout ce qu'il vendoit il n'entroit pas une feuille de Tabac; & ici, où vous ſçavez que l'on élude les Loix par de pareils ſubterfuges, il gagna ſon Procès.

Il en eſt de même de beaucoup de Vins qui ſe vendent à Londres. Celui que l'on y appelle du Vin de Champagne, n'eſt ſouvent qu'un mélange de Cidre, de Poiré, de Sucre, & de quelques autres ingrédiens. Pour ceux qui dans la boiſſon cherchent moins le gout que l'effet, on en compoſe une autre ſorte avec nos Eaux-de-Vie de France, ou celle que l'on tire des Cannes de Sucre & du Malt. L'Art de fabriquer le Vin ici, eſt tout autre que celui des Pays où il croît; quelquefois même on l'y braſſe comme on fait la Bierre. On a dans pluſieurs Livres Anglois différentes Méthodes pour compoſer ſans Raiſins des Liqueurs qui reſſemblent au Vin, & qui ayent le même effet. Quoi qu'il en ſoit, nous comptons nos Cabaretiers au rang des Marchands; l'état de ceux de Lon-

dres eſt mis au rang des Métiers, & c'eſt un de ceux dont l'apprentiſſage eſt le plus cher, non qu'il ſoit difficile, mais à cauſe des fortunes que l'on y fait.

Vous avez dû entendre ici ceux qui aiment le Vin de Champagne, ſe plaindre de ce qu'on n'y en boit plus de pur depuis l'Acte du Parlement, qui défend d'entrer en Angleterre aucun Vin de France en Bouteille. Le but de cet Acte étoit de favoriſer une Verrerie, établie depuis peu aux environs de Londres, & il n'a encouragé que la friponnerie des Marchands de Vin. Il a fait la fortune de quelques particuliers, ſans être d'un bénéfice ſenſible à la Nation. Le prix du Vaſe comparé à celui de la Liqueur étoit peu de choſe; & l'on a reconnu depuis que le dommage que les Anglois pouvoient en ſouffrir, n'étoit rien en comparaiſon de l'avantage de boire des Vins non-mixtionés, & par conſéquent plus ſains. On a ſoupçonné les Entrepreneurs de la Verrerie d'avoir acheté les ſuffrages de quelques-uns des Membres qui avoient le plus de crédit à la Chambre des Communes. Il en eſt de même dans tous les Corps; quand on en peut gagner les Chefs, on eſt ſûr de tout le reſte. Ceux

qui veillent ici aux grandes affaires de l'Etat, négligent peut-être trop les détails particuliers de la Police du Royaume.

Un Homme qui a du crédit dans le Parlement, peut sans peine obtenir un Acte pour rétablir les chemins d'une Province, c'est-à-dire une permission de mettre un impôt sur tous ceux qui y passent, & de laisser les chemins à peu près dans l'état où il les trouve. Combien de fois, ainsi que moi, n'avez-vous pas payé pour avoir la liberté de passer par des routes impraticables ! Si de pareilles choses arrivoient en des Pays où le Souverain qui décide de tout, ne peut pourtant pas tout voir, on en seroit moins surpris ; mais qu'ici même on gagne à prix d'argent ceux à qui le Peuple confie ses droits, comme ailleurs on gagne la Maîtresse, ou le Sécrétaire d'un Intendant, c'est ce qu'en France bien des gens auroient de la peine à comprendre. Cependant, que résulte-t-il de-là, sinon que les Hommes, à peu de choses près, sont les mêmes partout. Les Anglois, sans être autant livrés à la Cour que les François, n'écoutent pas moins leurs intérêts particuliers. Il faut de la force pour préférer le bien de sa Patrie au

ſien propre ; & la plûpart des Hommes ne ſont pas méchans, mais ils ſont foibles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LV.

A Monſieur DE LA CHAUSSE'E.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

TOutes les Lettres que j'ai reçues de Paris depuis trois mois, s'accordent avec la vôtre ſur le compte de Mademoiſelle Du Meſnil, dont vous me faites un ſi grand éloge : ceux qui m'en ont parlé, eſperent, ainſi que vous, voir un jour en elle une autre Le Couvreur. La nouvelle Hermione eſt une acquiſition d'autant plus précieuſe pour notre Théâtre, qu'elle eſt d'un genre totalement différent de l'Actrice Charmante, qui partage avec elle les applaudiſſemens du Public. Chacune excelle dans le ſien. Sur ce que vous m'en marquez, je vois dans le jeu de Mademoiſelle Du Meſnil tout le feu des Compoſitions de Corneille, comme je trouve dans celui de Mademoiſelle Gauſſin toutes les graces qui font le Caractere particulier de Racine.

Ainſi, dans toutes deux notre Melpomene trouve de quoi ſe conſoler de ſes pertes ; mais qui réparera celles que notre Thalie a faites dans Mademoiſelle Quinault!

Pour ce qui eſt des Théâtres de ce Pays-ci, il y a, Monſieur, pluſieurs Troupes de Comédiens à Londres, & cependant peut-être pas une ſeule de ſupportable. Ce Cibber, qui a eu une ſi grande réputation, ne joue plus la Comédie ; le Rolle des Piéces Angloiſes où il a excellé, eſt celui de Petit-Maître François : auſſi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs, & en prendre l'eſprit à une Table d'Auberge. Il faut lui pardonner ſon erreur ſur ſes Modèles, il n'étoit à portée d'en voir d'autres ; ſi même il n'a pas auſſi-bien imité ceux-ci que les Anglois ſe le ſont perſuadé, je n'en ſuis pas ſurpris : il m'a avoué de bonne foi qu'il n'entend pas aſſez notre Langue pour ſuivre la converſation. Mais comme il réuſſiſſoit à exprimer les Ridicules outrés ; c'en étoit aſſez pour qu'il parût bien copier ceux de notre Nation, aux yeux des Bourgeois de Londres, qui prennent pour François tout ce qui a l'air extravagant.

Depuis

Depuis peu la Troupe qui a le pas ſur les autres, a auſſi perdu cet Acteur Tragique, qui devoit la maniere inimitable, dont il rendoit les fureurs, à la mauvaiſe humeur & aux emportemens où il ſe livroit dans ſon Ménage. En un mot, les Théâtres de Londres n'ont plus perſonne qui chauſſe heureuſement le Brodequin ou le Cothurne.

Les Anglois qui aiment le Théâtre, & qui s'y connoiſſent, avouent qu'il y a toujours eu une différence remarquable entre leurs Comédiens & les nôtres. Ils en ont eu d'excellens, mais tous ceux du ſecond Ordre ont toujours été pitoyables, effet néceſſaire du peu de graces répandu parmi les Anglois. D'ailleurs ils ne ſemblent pas faits pour être médiocres en rien. Au contraire, dans nos Troupes de Comédiens, outre ceux du premier rang, il en eſt pluſieurs qui par un jeu ſage & meſuré ſont, encore capables de faire plaiſir. Les mêmes Spectateurs qui ont admiré Baron, ont plus d'une fois applaudi Beaubourg. Avec les ſeules graces de la figure & des manieres, un François ſe tire aſſez ſouvent d'affaires. Avec les parties les plus eſſentielles, un

Anglois a quelquefois bien de la peine à réuſſir.

On trouve aujourd'hui ſur les Théâtres de Londres plus de miſérables Farceurs, que d'Acteurs médiocres ; c'eſt, ce me ſemble, un effet du gout National. Les Anglois, s'il m'eſt permis d'uſer d'un terme de Peinture qui peut ſeul rendre mon idée, aiment les *Charges*, ils ſont plus frappés d'une face large & d'un gros nez deſſiné par Callot, que d'un Viſage noble & gracieux que le Crayon du Corrége aura tracé. C'eſt par cette raiſon que dans leur Comique les Caracteres ſont toujours plus outrés que dans le nôtre. L'Acteur, en ſuivant lui-même ſon gout, croit ne ſuivre que le génie de l'Auteur. Plus il trouve ſon Rolle *chargé*, plus il penſe que ſon Jeu doit l'être, Ainſi, c'eſt moins par des fineſſes de ton, que par les grimaces du Viſage, qu'il s'étudie à en rendre l'Eſprit; & il y réuſſit d'autant mieux, que c'eſt la partie la moins difficile. Dans les tems que les Farces tenoient lieu de Comédies, les grimaces tenoient lieu de Jeu. Comme il eſt plus aiſé d'élargir une Bouche ou d'allonger un Nez, que de repréſenter les Traits dans leur exacte proportion, il

faut auſſi moins de talent pour outrer un Caractere, que pour ſaiſir & rendre la Nature dans toute ſa vérité. Les Peintres les plus communs font aſſez ſouvent, même ici, des Portraits où l'on trouve de la reſſemblance, mais ce n'eſt qu'en exagérant les traits qui la caractériſent. Les Peintres habiles dans leur Art, les Rigauds, les Largiliéres, les La Tours n'outrent rien, & rendent la Nature telle qu'elle eſt, ou trouvent le moyen de l'embellir autant que les autres la défigurent.

Au reſte, de tous les Farceurs qui ſont ici, je n'en connois pas de comparables à ceux d'une nouvelle Troupe de Comédiens qui ouvrirent leur Théâtre la Semaine derniere dans le Marché au Foin, au même endroit où il y avoit autrefois une Comédie Françoiſe. Ceux-ci font rire juſques dans leurs affiches. Vous ne devineriez pas par ordre de qui ils ſe ſont établis ici; c'eſt par ordre du Roi Théodore, dont d'abord ils ſe ſont dit les Penſionnaires; dès le lendemain ils ont changé de Maîtres, & ſe ſont mis dans leur affiche ſous la protection de Thamas Kouli-Can. Demain ils ſe diront peut-être les Comédiens du Roi de Con-

go. L'on court ici tellement après le Singulier, que ſans changer de Piéces, il leur ſuffira de changer chaque jour d'Affiches, pour attirer chez eux tout le Peuple de Londres.

Voilà de ces bagatelles qui marquent le caractere de Singularité, dont les Anglois font parade, & qui réuſſit toujours parmi eux. Un d'entr'eux, à propos des Affiches bizarres de ces nouveaux Comédiens, me dit avec un air de vanité & de ſatisfaction intérieure : N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que des Comédiens en France n'oſeroient pas prendre de pareilles qualités ? Vous êtes Eſclaves en tout ; avouez qu'il n'y a que l'Angleterre où l'on ſoit libre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LVI.

A Monsieur l'Abbé GE'DOUIN, *de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

On ne peut être plus flatté que je le suis de l'amitié que vous daignez me témoigner ; mais il est plus aisé de sentir le prix de la confiance dont vous m'honorez, que de la mériter. La Dissertation que vous m'avez envoyée est remplie d'une Erudition peu commune, & vous avez touvé l'Art de la rendre aussi amusante par les détails, qu'elle est instructive par le fonds.

Votre amour pour les Muses n'est que reconnoissance ; vous avez puisé dans le commerce de celles de la Grece ce gout & cette politesse qui regnent dans tout ce que vous écrivez. Ce sont des Dons

qu'elles ne font qu'à ceux qu'elles chériſſent ; il eſt peu de Sçavans à qui elles permettent d'approcher du Sanctuaire des Graces ; l'entrée en a preſque toujours été fermée à ceux de ce Pays-ci. Les Auteurs Anglois de toute eſpece manquent toujours de gout. Le genre de tous qui demande le plus de dignité, la Tragédie tombe ici ſouvent dans un ignoble & dans un bas qui déshonore le Théâtre. Il eſt vrai qu'avec ce défaut, on trouve dans les Piéces des bons Auteurs un puiſſant intérêt, qui réſulte de la fidelité avec laquelle la Nature y eſt peinte. C'eſt une Partie où les Poëtes Tragiques Anglois excellent ; & s'ils mettoient autant de choix que de vérité dans leurs Peintures, il ſeroit difficile de leur diſputer le premier rang. OROONOKO eſt du nombre de ces Piéces remarquables par les Tableaux vrais & Pathétiques, qui font un ſi grand effet. Cette Tragédie cependant ne ſeroit pas ſoufferte ſur notre Théâtre, à cauſe du bas Comique dont elle eſt bigarrée. Pour vous donner une idée de la vérité & de l'intérêt qui y regnent, je vais vous en traduire deux Scenes, qui, je penſe, vous feront plaiſir.

La Scene est à SURINAM, Colonie des Indes Occidentales, qui a appartenu aux Anglois.

PERSONNAGES.

Le Lieutenant du Gouverneur.
Le Capitaine Espagnol.
BLANDFORD, } *deux Anglois de la*
STAN-MORE, } *Colonie,*
LUCY, } *deux Sœurs qui y sont*
WELDON, } *venues pour s'y marier.*
OROONOKO,
ABOAN, &c.

ACTE I.

SCENE I.

Des Esclaves noirs, Hommes, Femmes & Enfans passent sur le Théâtre deux à deux, Aboan & plusieurs autres de la suite d'Oroonoko, Oroonoko le dernier chargé de chaînes.

LUCY.

« Tous ces Malheureux sont-ils es-
» claves ?

BLANDFORD.

» Ils sont tous vendus, eux & leur
» Postérité.

LUCY.

» Quel trifte fort !

BLANDFORD.

» La plûpart n'en connoiffent pas de » meilleur. Mais il faut avoir un cœur » barbare pour n'être pas touché de voir » un Prince né pour commander, trahi, » vendu, & chargé d'indignes fers.

LE CAPITAINE.

» Gouverneur, le voici, remarquez-le » bien.

OROONOKO *au Capitaine.*

» C'eft ainfi, Monfieur, que vous m'a- » vez tenu parole.

LE CAPITAINE.

» Avec votre permiffion, je fuis trop » bon Chrétien pour la garder à un Infi- » déle.

OROONOKO.

» Vous êtes Chrétien ! foyez-le-donc » toujours. Si vous avez quelque Dieu » qui vous enfeigne à rompre votre pro- » meffe, je n'ai pas befoin de vous don- » ner d'autre malédiction. Qu'il vous » trompe, comme vous m'avez trompé. » Vous qui m'avez fuivi dans une fortune » différente, nous avons été Soldats & » Compagnons fous les mêmes Dra- » peaux. *Il embraffe ceux de fa fuite.*

» Amis, à présent nous voilà tous Es-
» claves. Recevez ce dernier Adieu.
» Consolons-nous en songeant, qu'en
» quelque Monde qu'il nous faille aller
» un jour, il ne sçauroit être pire que ce-
» lui-ci.

LE CAPITAINE.

» Vous voyez quel hardi Payen c'est
» que cet Indien-là ! Mais j'ai pris garde
» qu'aucun de sa suite ne fût dans son lot,
» de peur qu'il n'entreprît quelque chose
» contre la Colonie.

OROONOKO.

» Vis, misérable, vis continuellement
» dans la crainte, c'est la punition du
» Scélérat, & elle me vengera de mes
» chaînes. Crains jusqu'à moi, qui n'ai
» pas le moindre pouvoir de te faire du
» mal. La Nature t'abhorre & te re-
» tranche de la société & du commerce
» du Genre humain pour avoir trahi ta
» foi. Les Hommes ne vivent & ne
» prosperent que par la confiance mu-
» tuelle qu'ils ont dans la vérité les uns
» des autres, & que tu as si lâchement
» violée. J'ai fini. Je connois mon sort,
» & je m'y soumets.

LE LIEUTENANT.

» Votre malheur me touche, Mon-

» ſieur, & je voudrois qu'il dépendît de
» moi de le faire ceſſer.

BLANDFORD.

» Otez-lui ſes chaînes. Vous connoiſ-
» ſez votre condition, mais vous êtes
» tombé en des mains honorables. Vous
» êtes Eſclave du Seigneur Gouverneur,
» qui en uſera noblement avec vous. En
» ſon abſence, j'aurai ſoin de vous ren-
» dre tous les bons offices qui dépendront
» de moi.

Blandford lui parle à part.

OROONOKO.

» Je vous entens, mais je ne puis plus
» rien croire.

LE LIEUTENANT.

» Capitaine, je crains que le monde
» ne parle auſſi honorablement de cette
» action que vous le voudriez.

LE CAPITAINE.

» J'ai l'argent, & me ſoucie peu de ce
» que le monde en dira.

OROONOKO *à Blandford.*

» Je voudrois m'oublier moi-même.
» Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que je ſuis
» au-deſſus des Eſclaves communs. Le
» Chrétien qui m'a vendu, le ſçait; mais
» par égard pour lui-même, il ne me dé-
» couvrira pas. Sa trahiſon eſt trop noi-

» re pour qu'il oſe l'avouer telle qu'elle
» eſt.

Le Peuple s'empreſſe pour voir Oroonoko.

BLANDFORD.

» Que voulez-vous ? Vous vous tenez-
» là à regarder, comme ſi vous n'aviez
» jamais vû un Homme auparavant. Re-
» tirez-vous.

OROONOKO.

» Laiſſez-les. Je ſuis malheureux, mais
» je ne ſuis pas honteux de l'être. Non ;
» la rougeur coupable eſt faite pour
» l'Homme Blanc qui m'a trahi. L'hon-
» nête Noir dédaigne de changer de cou-
» leur. Je ſuis prêt. Où faut-il que j'ail-
» le ? Je ne ſuis pas encore bien accoutu-
» mé à mon ſort ; j'apprendrai à le con-
» noître mieux. L'habitude, je le ſçais,
» rend toutes choſes plus aiſées.

BLANDFORD.

» Nous ferons tout pour vous les
» adoucir.

OROONOKO.

» Otez-moi toute cette parure pour
» que je commence à me connoître.
» L'habit d'Eſclave me convient mieux à
» préſent. La mauvaiſe nourriture, les
» fouets & les chaînes peuvent dompter
» la chair, qui eſt plus foible, & cour-

» ber mon corps; mais il y a une autre
» partie de moi plus noble hors de votre
» puiſſance, & que vous ne ſçauriez for-
» cer à fléchir.

BLANDFORD.

» Vous ne trouverez ici aucun des
» mauvais traitemens que vous craignez.
» Nous ne ſommes pas tous des Monſ-
» tres. Vous paroiſſez ne pas vouloir
» vous découvrir. C'eſt pourquoi, de
» peur que vous n'ayez de la peine à en-
» tendre votre nom, j'oſe vous appeller
» Céſar.

OROONOKO.

» Je ſuis moi-même. Appellez-moi
» comme vous voudrez.

BLANDFORD.

» Céſar eſt un fort beau nom.

LE LIEUTENANT.

» Et qui convient fort à votre caracte-
» re.

OROONOKO.

» Céſar étoit donc Eſclave?

LE LIEUTENANT.

» Je crois qu'il l'étoit, & qu'il ſe fia
» auſſi trop à des Corſaires. C'étoit un
» grand Conquérant, mais malheureux
» dans ſes Amis.

OROONOKO.

» Ses Amis étoient donc Chrétiens?

BLANDFORD.

» Non.

OROONOKO.

» Cela est étrange!

LE LIEUTENANT.

» Et il fut assassiné par eux.

OROONOKO.

» En cela je voudrois être César. Ce-
» pendant je vivrai.

BLANDFORD.

» Vivez pour être plus heureux.

OROONOKO.

» Faites de moi tout ce que vous vou-
» drez.

BLANDFORD.

» Je vous suis pour vous tenir compa-
» gnie, & vous servir.

Il sort avec Oroonoko.

LUCY.

» Hé bien, quand le Capitaine au-
» roit apporté le Pays de ce Prince
» avec lui, & me proposeroit de m'en
» faire Reine, je ne voudrois pas de lui
» après une action si lâche.

WELDON.

» C'est un Homme qui prospérera

» dans le Monde, ma Sœur, il vous assu-
» rera un plus gros Douaire.

LUCY.

» Que le Ciel le confonde, rien ne
» peut prospérer avec lui.

STAN-MORE.

» Jettez les yeux sur les grandes
» Maisons, & vous trouverez que la
» plûpart sont fondées sur le même titre
» d'honnêteté. Les premiers qui les éta-
» blissent sont fort dans les Principes du
» Capitaine.

WELDON.

» A la bonne heure; le Capitaine sera
» damné pour le bien de sa famille.
» Allons, ma Sœur, nous sommes invi-
» tées à dîner.

LE LIEUTENANT.

» Stan-More, vous dînerez avec moi.

ACTE II.

SCENE II.

OROONOKO. BLANDFORD.

OROONOKO.

» Vous avouerez que j'ai raison de
» soupçonner toutes les Professions d'a-

» mitié que vous me faites.

BLANDFORD.

» Oui, je l'avoue.

OROONOKO.

» Le malheureux qui m'a vendu m'a
» tenu le même langage.... Cependant
» je ne sçais pourquoi... Peut-être est-
» ce parce que je suis tombé si bas, &
» que je n'ai plus rien à craindre.....
» Non, ce n'est pas cela. Je puis cesser
» d'être Esclave quand je le voudrai.
» C'est quelque chose de plus noble....
» Etant juste moi-même, je suis porté à
» penser que tous les autres le sont. Voilà
» ce qui m'invite à vous croire.

BLANDFORD.

» Vous pouvez prendre en moi une
» entiere confiance.

OROONOKO.

» Je vous crois en effet. Par ce que je
» connois de vous, vous êtes raisonna-
» ble. Il n'y a que les fous qui soient
» des frippons, & qui vivent d'intrigues.
» Les Hommes sages peuvent prospérer
» sans cela, & être honnêtes.

BLANDFORT *à part.*

» Ils ne prendront pas tous vos con-
seils.

OROONOKO.

» Vous connoiſſez mon Hiſtoire, & » vous dites que mes malheurs vous ren- » dent mon ami. C'eſt un nom qui vous » apprendra ce que vous vous devez à » vous-même & à moi.

BLANDFORD.

» Oui, je m'étudierai à mériter votre » amitié. Lorſque notre noble Gouver- » neur arrivera, vous n'aurez pas beſoin » auprès de lui de l'intérêt que je prens à » vous. Il eſt trop généreux pour ne pas » ſentir l'infâme trahiſon que l'on vous a » faite. Mais ſoyez aſſuré que j'uſerai de » tout mon pouvoir pour trouver les » moyens de vous renvoyer dans votre » Pays.

OROONOKO.

» Je vous remercie, Monſieur, mais » je ne puis retenir mes larmes . . . . mes » pauvres Amis ſont dans les fers, leurs » chaînes ſont péſantes. Ils n'auront pas » trouvé un ſi bon Maître. Puis-je vous » demander, Monſieur, ce qu'ils ſont » devenus? Peut-être ne le devrois-je » pas; vous pardonnerez à un Etranger.

BLANDFORD.

» Soyez tranquille, je m'en informe- » rai, & je ferai de mon mieux pour

qu'on

» qu'on les traite avec douceur.

OROONOKO.

» Je vous remercie encore une fois ;
» vous m'offrez toutes les consolations
» qui peuvent ranimer mes espérances,
» & me faire attendre un jour plus heu-
» reux. Vous faites pour moi tout ce
» que peut faire un ami officieux. Mais
» je suis dévoré d'un chagrin auquel il
» n'est point de remede.

BLANDFORD.

» Que sçavez-vous ? Il ne faut déses-
» pérer de rien.

OROONOKO.

» Pouvez-vous ressusciter les morts,
» poursuivre & atteindre les aîles du
» tems, & ramener les heures, les jours
» & les années où je me suis vu heureux.

BLANDFORD.

» Il est vrai que cela ne se peut
» faire.

OROONOKO.

» Non, on ne peut rien faire pour
» moi. (*s'agenouillant & baisant la terre*)
» O toi Divinité que j'adore ! Soleil tou-
» jours glorieux ! si elle est encore sur la
» terre, envoyes-moi un rayon de ta
» Puissance qui voit tout, pour m'éclai-
» rer jusqu'à elle ; ou si la Déesse ta Sœur

» a enlevé cette beauté au Ciel pour en
» faire une Etoile, dis-moi où elle bril-
» le, pour que je puisse passer des nuits
» à la contempler.

BLANDFORD.

» Peut-être que je suis impoli, & que
» je vous importune.

OROONOKO.

» Non, c'est moi qui abuse de votre
» complaisance. Mais je vous prie de me
» pardonner. Mon cœur ne peut conte-
» nir le chagrin qui l'oppresse, & je
» cherche à me soulager en vous en fai-
» sant part. Ne pouvez-vous penser à ce
» qui m'est plus cher que la liberté, que
» mon Pays, que mes amis, que ma
» propre vie, voilà ce que j'ai perdu. La
» Femme la plus aimable, la plus ten-
» dre.

BLANDFORD.

» Que je vous plains!

OROONOKO.

» Oui, plaignez-moi. La pitié a quel-
» que chose de tendre & qui tient de l'a-
» mour. Tout sentiment de cette espece
» est bien reçu dans mon ame. Oui je
» suis à plaindre, & je veux que vous
» me plaigniez

BLANDFORD.

» Je n'ose vous demander plus qu'il » ne vous plaît de me dire ; mais si vous » jugez à propos de m'apprendre votre » histoire, je vous promets de partager » vos malheurs, si je ne puis y apporter » du remède.

OROONOKO.

» Oui, tu as le cœur d'un honnête » homme, un cœur tendre & compatis- » sant. J'avois besoin d'un Ami tel que » toi, qui daigne m'écouter & me laisse » parler tout le jour de mon Imoïnda. » Je te dirai tout du commencement jus- » qu'à la fin, & je te prie prêtes-moi at- » tention.

BLANDFORD.

» Je m'intéresse sensiblement à ce qui » vous touche.

OROONOKO.

» Il y avoit un Etranger à la Cour de » mon Pere, très-estimé & très-consi- » déré, c'étoit un Blanc, le premier que » j'aye vu de votre couleur. Il changea » ses Dieux pour les nôtres, & se rendit » bien-tôt si considérable & par ses ver- » tus & par la réputation qu'il acquit » dans nos Troupes, qu'il les a toujours » commandées depuis dans toutes les

» Guerres que mon Pere a eues. Je fus » élevé ſous lui. Un jour fatal les Armées » ſe joignant, comme il marchoit devant » moi, il reçut dans le ſein un dart em- » poiſonné qui m'étoit adreſſé. Il mourut » dans mes bras. Je vous fatigue déja.

BLANDFORD.

» Continuez, je vous prie.

OROONOKO.

» Il laiſſa une Fille unique qu'il avoit » emmenée enfant d'Angola. Lorſque je » revins à la Cour, heureux conqué- » rant, l'humanité m'obligea de faire » compliment à cette triſte Fille ſur la » perte d'un Pere qui avoit péri pour me » ſauver. Mais lorſque je la vis & que je » l'entendis parler, je m'offris moi-mê- » me en ſacrifice. Elle baiſſa les yeux, & » rougit. Je m'étonnai, & j'adorai. Le » pouvoir ſacré qui me ſubjugua, inſpira » ma langue & toucha ſon cœur. L'a- » mour ſe rendit maître de tous nos ſenti- » mens & de tous nos diſcours.

BLANDFORD.

» Alors vous étiez heureux.

OROONOKO.

» Le plus heureux de tous les Mor- » tels. Je l'épouſai, & quoique la cou- » tume de mon Pays me permît plu-

» ſieurs Femmes, je jurai de n'en con-
» noître jamais d'autre qu'elle. Elle de-
» vint enceinte, & je n'en devins que
» plus heureux. O ma chere Imoïnda!
» Mais mon bonheur étoit trop grand
» pour être durable. Sa fatale Beauté
» parvint aux oreilles de mon Pere : il la
» fit venir à ſa Cour, Cour déteſtable!
» où aucune Femme ne paroît que pour
» ſatisfaire ſes paſſions effrénées. Comme
» il brûloit de la poſſéder, elle fut obli-
» gée de s'avouer ma Femme. Le Roi
» furieux n'oſa commettre un inceſte;
» mais déſeſpéré de ne pouvoir jouir de
» ce qu'il déſiroit, il l'empoiſonna, ou
» l'envoya (car je n'ai pu apprendre ce
» qu'elle eſt devenue) ſi loin que je n'ai
» plus d'eſpérance de la revoir jamais.

BLANDFORD.

» Quel Pere barbare! le récit de vos
» avantures m'étonne autant qu'il m'at-
» tendrit.

OROONOKO.

» J'ai fini. Je ne vous en importunerai
» pas davantage. Quelques ſoupirs ſeu-
» lement de tems en tems m'échapperont
» malgré moi. Ce ſera tout.

Stan-More arrive.

STAN-MORE.

» Blandford, le Lieutenant du Gou-
» verneur eſt allé à votre Plantation. Il
» vous prie d'amener avec vous l'Eſcla-
ve Royal. Il dit que la vue de ſa belle
» Maîtreſſe a de quoi ſatisfaire un Prince.
» Il veut ſçavoir ce qu'il en penſera.

OROONOKO.

» Eſt-il amoureux ?

BLANDFORD.

» Il le dit, il flatte une belle Eſclave
» que j'ai, & l'appelle ſa Maîtreſſe.

OROONOKO.

» A-t-il donc beſoin de la flatter pour
» l'appeller ſa Maîtreſſe ? Je plains l'hom-
» me orgueilleux qui croit qu'il eſt au-
» deſſous de lui d'être amoureux. Quoi-
» qu'elle ne ſoit qu'une Eſclave, elle
» peut le mériter.

BLANDFORD.

» Vous en jugerez quand vous la ver-
» rez, Monſieur.

OROONOKO.

» Je vous ſuis. *Ils s'en vont.*

Je n'ai pas moins d'empreſſement, Monſieur, d'apprendre l'effet que ces deux Scenes auront fait ſur vous, que le Lieutenant n'en a de ſçavoir comment

Oroonoko trouvera cette belle Esclave que vous vous doutez bien être Imoïnda elle-même.

Le noble Rolle que joue ici Blandford d'Ami & de Protecteur des malheureux, est également soutenu, & agissant dans toute la Piece. L'Auteur y a peint des traits les plus touchans & les plus forts, la premiere de toutes les vertus; & disons-le à l'honneur des Anglois, celle qui caractérise le plus leur Nation, l'humanité. Quel dommage que sur leur Théâtre de si beaux modéles de vertu soient souvent constatés par les portraits les plus scandaleux du vice, & que des Piéces où se trouvent les Maximes les plus sages, & les exemples les plus instructifs, soient cependant dangereuses pour les Mœurs, par les Scenes licentieuses qui y sont entremêlées!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LVII.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'Agriculture est une voie lente, mais sûre de s'enrichir; les biens que la Terre produit sont la récompense de celui qui la cultive. Les Anglois en cela plus sensés que nous, regardent cette maniére d'augmenter leurs Revenus comme la premiere de toutes: plusieurs gens riches parmi eux s'adonnent aux soins de la Campagne, & ils deviennent fort puissans. Ils suivent l'exemple des Anciens Patriarches, & comme eux ils augmentent l'Héritage qu'ils laissent à leurs Enfans. J'ai connu dans la Province de Darby, un Gentilhomme qui a acquis de grands biens par une occupation aussi louable. Il ne s'est pas contenté de faire mieux labourer ses Champs que ses Voisins, il les a fait fouiller, & le fond de sa Terre est devenu pour lui un Trésor: il y a trouvé une Mine de Charbon qui lui

ſui rapporte encore plus que ſes nombreux Troupeaux & la récolte abondante de ſes Bleds. Nous achetons des Anglois le Charbon de Terre dont nous avons beſoin pour nos Forges, nous en trouverions dans nos Provinces, ſi nous prenions la peine de le chercher. Combien d'hommes multiplieroient leurs richeſſes, s'ils profitoient du ſage exemple que nous donnent les Anglois?

Vous faites, vous Monſieur, par gout pour tout ce qui peut être utile aux hommes, ce que d'autres ne font que pour leur avantage particulier; c'eſt ainſi qu'à MontBard, où les Architectes de cette Tour, qui, depuis tant de Siécles brave l'injure des tems, n'avoient vû que des Pierres, vous avez trouvé une Carriére de Marbre qui enrichira les Habitans de cette Ville, & épargnera beaucoup d'argent à ceux de Dijon, qui étoient obligés d'en faire venir de fort loin.

J'apprens avec plaiſir, que votre Pépiniere de MontBard eſt deſtinée à l'utilité de ce Peuple, qui ne la regardoit que comme un objet de curioſité. Les Etats de la Province de Bourgogne en l'acquérant, ont ſagement fait, de vous

en laiſſer la direction. Ainſi, ſans autre intérêt que le plaiſir que vous prenez à cette partie de l'Agriculture, vous continuerez à ſatisfaire la paſſion que vous avez pour les Plantations; le Laboureur qui n'a pas le loiſir, ou qui ne connoît pas l'Art de cultiver de jeunes Plans, les recevra par ordre des Elus des mains des Jardiniers, tout prêts à lui donner du fruit. Une Politique auſſi ſage que bienfaiſante, pouvoit ſeule dicter un pareil établiſſement. L'appas qu'il offre au Particulier qui ne cherche que ſon intérêt, fait celui de la Société auquel il ne penſe pas. Quelle ſatisfaction n'aurez-vous pas vous-même un jour de voir toute la Province peuplée d'Arbres que vous aurez ſemés! En cela vous imitez le grand Cyrus, qui planta d'Arbres fruitiers toute l'Aſie mineure.

Votre gout & celui des Anglois pour les Plantations, me rappellent les Mœurs de ces Peuples qui en faiſoient autrefois la principale partie de leur Diſcipline Religieuſe. Je veux parler des Guébres ou des Péris, car ſous un nom différent c'eſt la même Nation, dont il s'eſt encore conſervé quelques reſtes dans les Montagnes de Perſe. De toutes les Re-

ligions ſucceſſivement imaginées par ceux qui ont pris l'erreur pour la vérité, peut-être n'y en a-t-il point eû de moins déraiſonnable que la leur; ils adoroient le Soleil, & ceux qui ont eû le malheur de ne pas connoître le vrai Dieu, paroiſſent plus excuſables que les autres, d'avoir pris pour l'Etre ſuprême celui, qui, donnant la lumiere, paroît donner la vie à toute choſe, & qui ſemble par-là être le Pere & le Bienfaiĉteur de toute la Nature. A l'égard de leur Morale, ſi elle n'étoit pas conforme en tout aux Préceptes de la Philoſophie auſtere, elle s'accordoit du moins avec la plus ſaine Politique. Selon leurs Principes, les Actes qui plaiſoient le plus à l'Être qui étoit l'Ame de l'Univers, c'étoit de donner la vie à de nouveaux Etres, ſoit en augmentant le nombre des Citoyens, ſoit en plantant des Arbres. Ceux qui faiſoient profeſſion de vivre le plus Religieuſement, paſſoient leur tems à défricher les Terres, & à raccommoder les Grands Chemins. Jugez, Monſieur, combien de pareilles pratiques de Dévotion devoient être utiles à un Etat. Tantôt une Société d'Hommes fervens entreprenoient de changer un Champ in-

grat dans un Jardin fertile, tantôt des Villes entiéres témoignoient leur piété en plantant de nouvelles Forêts. Je vois par les effets de ce zéle Religieux, les Côteaux chargés de Vignes, les Champs donner d'abondantes Moissons, les Chemins bordés d'Arbres fruitiers, & le Miel & le Lait couler, pour ainsi dire, dans les Prairies. L'Etat s'enrichit à mesure que le Pays s'embellit, le Paysan est dans l'abondance, le Commerce fleurit, la Nation devient de jour en jour plus puissante; voyez que d'avantages, purement humains à la vérité, résultoient des Principes de cette Religion! La Perse étoit alors le Jardin de l'Orient, & si les fruits de ce vaste Pays sont si renommés, s'il a eu l'avantage d'être la Pépiniere originaire de ceux qui sont le plus estimés en Europe *. C'est peut-être autant parce qu'il a été cultivé par ces Sages Idolâtres, que parce que la qualité du Climat leur est favorable. Le Mahométisme qui a exterminé par le Glaive cette Nation douce & bienfaisante, est au contraire une des Religions les plus nuisibles à la Société. Les Turcs ont dévasté les Provin-

* *Malum Persicum*, la Pêche. *Malum Armeniacum*, l'Abricot, &c.

ces qu'ils ont conquiſes ; les Serrails de cès Inſidéles, ces Palais de leurs plaiſirs, ſont les Tombeaux du Genre humain. D'ailleurs je vous demande ſi de féconder des Terres & d'enrichir un Pays, ne ſont pas des choſes meilleures en ſoi que toutes les Ablutions Muſulmanes.

N'en doutons point, Monſieur, c'eſt faire une Oeuvre agréable au Créateur que de travailler à l'avantage de ſes Créatures, en multipliant ces richeſſes dont la Terre ne ſe pare que pour nous les offrir. Dieu ne conſtruiſit pas des Palais pour nos premiers Peres, il les plaça dans un Jardin délicieux : ſi en punition de leur déſobéiſſance il a condamné leurs Deſcendans à manger leur pain à la ſueur de leur front, il a adouci en Pere la Sentence qu'il avoit portée en Juge. L'Homme plante, mais Dieu arroſe. Celui qui a ſemé avec peine recueille ſouvent avec joie. La terre rend à l'Homme le ſalaire de ſon travail & le prix de ſon induſtrie.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVIII.

A Monſieur le Préſident BOUHIER.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUELQUES éloges que les Anglois donnent à Crammer & aux autres Docteurs qui ont introduit la Réformation en Angleterre, ils ne ſont aux yeux d'un homme raiſonnable que de véritables Enthouſiaſtes : s'ils n'euſſent été ſecondés par ceux qu'animoit la cupidité d'envahir les biens des Moines ou l'eſprit d'irréligion, ils ne fuſſent jamais venus à bout de leurs deſſeins. Ce n'eſt pas le deſir de la réforme qui a opéré ce grand changement dans la Nation, c'eſt le déſir du changement qui y a établi la Réforme.

Ces nouveaux Docteurs n'avoient pas encore entiérement ſéduit le Peuple, lorſque les Grands s'unirent pour revêtir de l'autorité des Loix une Doctrine qui les enrichiſſoit des dépouilles de l'Egliſe. L'intérêt temporel faſcine les

yeux de la plûpart des hommes, & ne leur permet pas de diſtinguer leur véritable interêt ſpirituel. Voilà ce qui fit que les Pairs d'Angleterre embraſſérent avec joie la Religion du Souverain. Cependant il s'en eſt peu fallu que dans le Siécle dernier, la Prétendue Réformation n'y ait éte détruite. Si Jacques II. eût été mieux conſeillé, s'il eût tenté les voies de la douceur au lieu de riſquer celles de la violence ; en un mot, s'il eût eu autant de prudence que de zéle, l'Angleterre ſeroit peut-être aujourd'hui Catholique.

Je n'examinerai point ici les raiſons qui ont porté les Anglois à embraſſer la Réformation ; je ſuis trop convaincu qu'ils ont pris les ténébres pour la lumiere, & quitté le chemin de la vérité pour entrer dans les voies de l'erreur. Je ne prétens pas porter une main profane à l'encenſoir, & je laiſſe à nos Théologiens à les combattre ; mais la Morale eſt du reſſort de tout Etre raiſonnable; découvrons donc, s'il ſe peut, ce qu'a produit à cet égard cette Réformation tant vantée. Les Mœurs du Clergé & du Peuple, ſont-elles véritablement plus pures en Angleterre qu'elles ne l'étoient

dans les tems qui l'ont précédée, ou qu'elles ne le ſont aujourd'hui parmi nous ?

On ſe tromperoit ſi l'on croyoit le Clergé Anglican plus réformé que le nôtre. les Eccléſiaſtiques prétendent ici que les reproches continuels qu'on leur fait, ne ſont fondés que ſur la haine qu'on leur porte, & qu'on ne les hait que parce qu'ils font leur devoir. Mais je demanderois volontiers à leurs Evêques s'il eſt de leur devoir de ſacrifier tout à leur ambition ; & au Clergé du ſecond ordre, ſi la crapule où vivent la plûpart, n'a rien en ſoi de condamnable & de deshonorant pour des Eccléſiaſtiques. Il y a de l'indiſcrétion à ſe plaindre du mépris que l'on s'attire ; & doit-on trouver étrange que le Peuple ne reſpecte pas aſſez un Etat que ceux qui le profeſſent ne reſpectent pas eux-mêmes ?

Les Anglois ſont ſcandaliſés de voir en Italie des Cardinaux à l'Opéra, & de trouver à Paris quelques Abbés aux Réprésentations de Polieucte ou d'Athalie, du Miſantrope ou des Femmes Sçavantes ; on ne peut nier que ceux du Clergé qui aſſiſtent à ces Spectacles Mondains, ne ſe rélâchent en cela de la Diſ-

cipline de l'Eglise. Mais que peut-on penser de celle du Clergé Anglican, lorsque l'on voit à Londres les Caffés & les Cabarets de toute espéce remplis d'Ecclésiastiques ! Tel est l'effet du préjugé, ce Ministre qui ne voudroit pas assister à un Opéra Italien, qui dans le fonds n'est qu'un Concert de Musique, ne craint pas de passer la journée à fumer & à boire, dans des lieux où se tiennent les discours les plus dissolus, & où le Vice qui le dégrade, le rend l'objet du scandale des honnêtes gens, & le jouet des Libertins.

Le Mariage des Prêtres est le seul changement remarquable que la Réformation ait produit dans le Clergé d'Angleterre. Je ne prendrai pas pour Régle les Décisions de l'Eglise Catholique, que les Anglois ne veulent pas reconnoître, mais celles d'une saine Politique à laquelle ils devroient se soumettre, & de l'expérience qui ne nous trompe guères dans les choses de ce monde : le Mariage des Ecclésiastiques diminue le respect qu'on auroit pour eux. Les travers d'une Femme font souvent ici tomber un Ministre dans un mépris qui rejaillit sur son Caractere. Le Libertinage

de la Fille d'un Evêque, le rendent l'objet des plaiſanteries les plus indécentes.

On remarque ici qu'une partie des Filles que le malheur plonge dans le déréglement, ſont des Filles d'Eccléſiaſtiques. La raiſon en eſt ſenſible. Ce Docteur de Collége à qui un Evêché apporte trente mille livres de rente, les emploie moins en Oeuvres charitables, qu'à s'entretenir lui & ſes Enfans dans les plaiſirs & la molleſſe. Comme il a vécu dans la diſſipation, il meurt dans la pauvreté. Par où peuvent ſe tirer des Filles ainſi élévées, de la miſére où elles tombent à la mort de leur Pere? par le chemin du Vice; c'eſt de tous le plus frayé, parce que c'eſt le plus facile. Souvent même la meilleure éducation ne tient point contre le beſoin. Le Sexe eſt foible & la Vertu demande du courage. Il en faut beaucoup pour lutter contre la néceſſité.

On a fait ici ce qu'on a pû pour remédier à ce ſcandale. En 1678. Charles II. établit une Compagnie de Charité pour le ſoulagement des Veuves & des Enfans d'Eccléſiaſtiques, qui n'ont pas de quoi vivre. Mais ici comme ailleurs, la plûpart des Fondations en faveur des

Pauvres, ne ſervent qu'à enrichir ceux qui en ont l'adminiſtration.

Les Hommes raiſonnables ſatisfaits des ridicules que la Nature a attachés à chaque individu, ſe mettent le moins qu'ils peuvent dans la néceſſité de répondre de ceux des autres. C'eſt peut-être cette raiſon qui de tout tems a empêché la plûpart des Philoſophes & des Hommes célèbres de ſe marier. Un Grand Homme auprès du Peuple, perd du reſpect qui lui eſt dû à meſure qu'il a plus de choſes communes avec les autres hommes. Je crois en effet qu'une Madame Newton & une Madame de Fontenelle, dans l'eſprit de bien des gens, feroient tort aux Hommes Illuſtres dont elles porteroient le nom.

Le Mariage met ſouvent des entraves aux qualités des Grands Hommes; ceux qui ſont libres de ce joug, travaillent davantage à faire paſſer leur mémoire à la poſtérité. Il n'y a pas à craindre que cette Remarque faſſe perdre des Sujets à l'Etat, ceux qu'elle regarde ſont rares : la Nature n'en produit pas pluſieurs dans le même Siécle.

Nous devons ce qui a été fait de plus recommandable pour la Société à des

Hommes qui n'avoient point d'Enfans. Ceux qui par leur état ne peuvent fixer sur une seule personne le penchant secret qui nous porte à aimer, sont communément plus humains & plus charitables que les autres. C'est une nouvelle raison qui décide en faveur du Célibat des Ecclésiastiques. Ils doivent être d'autant plus animés de l'esprit de charité que demande leur Ministere, qu'ils n'en sont détournés par aucune affection mondaine. Le célèbre Bacon lui-même, le regarde comme le seul état qui leur convienne. *Il est rare*, dit-il, *qu'on s'occupe à arroser des Plantes, lorsque l'on a besoin de l'eau pour soi-même.*

A l'égard du Peuple, on ne peut nier qu'en Angleterre, il ne soit aujourd'hui plus corrompu dans ses Mœurs, qu'il ne l'étoit avant la Réformation. La Liberté y a introduit la licence, & la licence y fait regner toutes sortes de Vices. Et comment le Peuple auroit-il honte de ceux dont le Clergé ne rougit pas !

On peut dire que les premiers Réformateurs ont plus suivi la Lettre que l'esprit de l'Evangile. Ils n'ont pas assez médité cette grande Maxime, qu'*il faut adorer Dieu en esprit & en vérité*. Ils

ont préféré l'eſprit ſervil du Judaiſme à l'eſprit de Charité qui eſt le fondement du Chriſtianiſme. Ils ont preſcrit l'obſervation du Dimanche comme les Juifs celle du Sabbat; ils ont fait des crimes, des choſes en elles-mêmes les plus innocentes. Un Gentilhomme ne peut un jour de Dimanche tirer une Perdrix dans ſon Parc, ſans ſcandaliſer toute ſa Paroiſſe. Ainſi voulant ſoumettre les eſprits à des Régles trop ſéveres, ils les réduiſent à la néceſſité de les violer ſans ceſſe.

La Diſcipline de notre Egliſe, plus éclairée & plus ſage, ſçait compatir à propos à la foibleſſe humaine. Après avoir rempli les devoirs qu'elle nous impoſe, elle nous permet des amuſemens qui n'ont rien de criminel. Elle nous apprend à connoître l'Eſprit qui vivifie, au lieu de nous attacher ſervilement à la Lettre qui tue.

Quel effet a donc véritablement produit la Réformation en Angleterre? Celui d'y détruire preſqu'entiérement la Religion. Elle a ouvert la porte à pluſieurs Sectes, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Ceux qui ſecouent le joug de l'obéiſſance, ne peuvent ſe promettre d'y ſoumettre les autres. Cha-

cun a voulu ufer du droit que les Réformateurs s'étoient arrogés; leur Doctrine a été réformée à fon tour. L'Autorité des Peres & des Conciles ne les avoit pas arrêtés, la leur n'a point été refpectée. ils ont foumis l'Ecriture au jugement du Peuple, & chaque Particulier l'a interprêtée à fa maniere.

Il eft dangereux de trop écouter la raifon humaine. Sa confiance lui fait faire un mauvais emploi de fes forces: elle eft plus propre à détruire qu'à édifier. Les Anglois n'ont pas moins donné carriére à leur génie en fait de Religion qu'en toute autre matiére, & dans un Pays où chacun peut fe faire une Religion à fa fantaifie, il n'y en a bien-tôt plus aucune. Lipfe remarque qu'il y avoit à Rome fix cens différentes Religions. Si le même fcandale ne regne pas encore en Angleterre, en combien de Sectes n'eft pas divifée celle que l'on y profeffe?

La Tolérance, qui, en Hollande, produit la Paix & l'Union entre ceux de différentes Sectes, a ici un effet tout contraire. Le Caractere des Anglois qui eft plus turbulent, y pourroit influer; mais il faut remonter à la nature de leur

Gouvernement pour en trouver la véritable cauſe. Les Non-Conformiſtes ne ſe ſont plus d'une fois réunis contre le Parti dominant, que parce qu'ils voyent à regret les Evêques partager avec les Grands du Royaume une partie de la Légiſlature, & en poſſeſſion de tous les honneurs & de toutes les richeſſes qui ſont reſtées à l'Egliſe. Tout ce qu'on peut dire en faveur des premiers, c'eſt que ceux-mêmes que la ſimplicité Evangélique en éloigne, ne peuvent les ſouffrir entre les mains des autres.

Ces différens Sectaires ſemblent ne ſe ménager réciproquement, que pour réunir leurs efforts contre l'Egliſe dominante : pour diminuer ſon autorité, ils tâchent de la rendre mépriſable. Leur zèle incendiaire plutôt que Religieux, ſoufle continuellement le feu qui a déja embraſé tout l'Etat.

Quand il ſeroit vrai, politiquement parlant, que la Tolérance n'eſt pas dangereuſe où il y a pluſieurs Partis, elle l'eſt du moins dans un Etat où il n'y en a que deux. Les Hommes ſont toujours des Hommes ; celui qui a la Puiſſance en abuſe. Le Parti qui ſe plaint de la

Perſécution, l'exerceroit s'il étoit le plus fort.

La liberté de la Preſſe, ſi avantageuſe pour la recherche de la Vérité, devient, par l'abus qu'on en fait, extrêmement pernicieuſe pour la Religion. L'Imprimerie qui a ſi fort contribué à l'établiſſement de la Réformation, peut devenir encore plus funeſte à l'Angleterre. On imprime ici publiquement les Livres les plus dangereux. Il ſeroit de la Sageſſe du Parlement de mettre un frein à la Licence des Ecrivains, qui ne tend pas moins à la dépravation des Mœurs, qu'au renverſement de la Religion.

Mille Auteurs, ſous pretexte d'apprendre à *Penſer librement*, profitent de la liberté qu'ils ont de tout examiner, pour attaquer ouvertement ce que la Religion Chrétienne a de plus Sacré, & les Articles mêmes qui ſont reçus de toutes les Communions. On traite ici tous les jours comme des matiéres de Spéculation, ou, comme des points de Controverſe, la Doctrine de la Trinité, la Divinité de Jeſus-Chriſt, & l'Immortalité de l'Ame. Il vient de paroître un Livre, où l'on nie la vérité de toute Révélation. Entre

les rigueurs de l'Inquisition, & les excès d'une pareille Licence, il est des voyes que la Religion permet, & que le bon ordre exige pour arrêter le cours de ces Livres scandaleux. Les Anglois, moins sages que les Payens, permettent de renverser & la Religion qu'ils professent, & les Principes mêmes de la Morale, d'où dépendent les Vertus & les Vices, le bon ordre de l'Etat & la tranquillité des Particuliers.

C'est cette extrême Licence qui est cause qu'il n'y a presque plus de Religion en Angleterre parmi les gens du monde. Le Déisme y paroît celle de ceux qui en ont une. A l'égard du Peuple, il en a peut-être encore autant qu'en aucun Pays ; mais la conservera-t-il toujours, & le poison ne peut il pas le gagner insensiblement à mesure que la corruption devient plus générale ? Que ne doit-on pas craindre de la contagion de l'exemple ?

Le Parlement, au lieu de songer à guérir ce mal, ne cherche qu'à le pallier. Pour fasciner les yeux du Peuple, & ne lui pas laisser voir le changement qui se fait dans la Nation à mesure que

la Religion diminue & s'anéantit, on éleve de nouveaux Temples au Dieu des Chrétiens * ; mais ce n'eſt plus la Piété ſainte qui en poſe les fondemens, c'eſt la profane Politique. A en juger par la quantité d'Egliſes qui ſont dans Londres, on croiroit que c'eſt la Ville du Monde où il y a le plus de Religion ; à voir combien peu elles ſont fréquentées, & quel eſt l'aviliſſement du Clergé ; à voir avec quelle irrévérence cette même Religion eſt traitée dans les Ecrits qui paroiſſent ici tous les jours, on doit craindre qu'elle ne ſubſiſte pas encore long-tems en Angleterre, ſi l'on ne réprime une Licence ſi dangereuſe.

Peut-être ſeroit-ce ici le lieu de ſe plaindre du peu de ſincérité des Théologiens & des Prédicateurs de ce Pays-ci. On ne peut s'empêcher de les ſupçonner ou de mauvaiſe foi ſur ce qui regarde leur Nation, ou d'ignorance ſur ce qui regarde les autres.

Parmi les torrens d'injures qu'ils vomiſſent ſans ceſſe contre nous, ils nous reprochent ſurtout l'Athéiſme & le

* Sous la Reine Anne, le Parlement donna un Acte pour bâtir cinquante nouvelles Paroiſſes à Londres.

Déiſme, comme les ſuites de notre attachement à la Religion de nos Peres. A les en croire, c'eſt dans les Pays Catholiques, c'eſt ſurtout en France, en Eſpagne & en Italie que ſe trouve le plus grand nombre d'Athées. Le ſage Docteur TILLOTSON lui-même, n'a pas craint de nous faire un reproche ſi peu ſenſé. Il avance avec autant de confiance que peu de fondement, dans un de ſes Sermons, que la Religion Catholique conduit directement à l'Athéiſme; & peut-être en cela cet illuſtre Archevêque de Cantorbery eſt-il plus ſuſpect de mauvaiſe foi que d'erreur. Du moins ce n'eſt-là ni le langage d'un Ecrivain judicieux, ni celui d'un habile Controverſiſte. Traiter tous ceux qu'il appelle *Papiſtes*, d'Athées, ce n'eſt pas raiſonner, c'eſt dire des injures. Si on lui répondoit qu'il y a aujourd'hui plus d'Athées en Angleterre que dans tout le reſte de l'Europe, & que c'eſt peut-être une ſuite de la Réformation, ce ſeroit un Paradoxe, dont il ne ſeroit pas ſi difficile de lui fournir la preuve. Si elle n'a pas conduit directement, elle a du moins donné lieu à la Licence qui y

regne aujourd'hui, & qui favoriſe l'Irréligion; & l'Irréligion eſt la ſource de la dépravation des Mœurs. En tout cas, on peut oppoſer au témoignage du célebre Tillotſon, celui d'un autre Prélat d'Angleterre, qui n'eſt pas moins illuſtre. *Toutes les Obſervations*, dit le Docteur Burnet, *que j'ai faites en ma vie par rapport à la Réformation, me font penſer qu'elle a beaucoup moins à craindre des dangers du dehors que des diviſions du dedans, qui ont preſque entiérement éteint le Chriſtianiſme parmi nous.*

Ainſi, les Réformateurs Anglois ont fait comme ces Médecins ignorans, qui détruiſent les bonnes humeurs en même-tems que les mauvaiſes, & tuent les Malades au lieu de les guérir. Sous prétexte d'extirper la Superſtition de leur Pays, ils y ont, contre leurs propres intentions, détruit la Religion même. En voulant éviter un écueil, la Raiſon humaine fait ſouvent naufrage à un autre plus dangereux. Les Hommes ne ſont que ténebres & qu'erreur, & s'égareront toujours ſans le Flambeau de la Foi. Il n'eſt que trop vrai, Monſieur, pour le malheur de l'Angleterre, que la préten-

due Réformation y a plutôt réformé le nombre des Chrétiens, que les Mœurs du Christianisme.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LIX.

A Monſieur DE CREBILLON.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SHAKESPEAR, ce Poëte ſi célebre parmi les Anglois, n'a fait que ſuivre ſon génie dans ſes Ouvrages, & à proprement parler, il ne doit rien à l'imitation des Anciens; ils ne lui ont pourtant pas été abſolument inconnus, comme on le dit communément. On voit par ſa Tragédie de *JULES-CESAR* & par celle de *CORIOLAN*, qu'il étoit aſſez au fait de l'Hiſtoire & des Mœurs des Romains, & je doute que la reſſemblance qui ſe trouve entre celle *d'HAMLET* & l'Electre du Théâtre Grec, ne ſoit que l'effet du hazard, ou plutôt il eſt aiſé de reconnoître dans *HAMLET* le Perſonnage d'Oreſte que Shakeſpear a accommodé à ſa maniere. Vous en jugerez vous-même par l'Extrait que je vais vous en

faire, & peut-être ne ſerez-vous pas fâché de voir comment ce grand Poëte a manié un Sujet que vous avez traité ſi heureuſement ſur notre Théâtre.

Les Principaux Acteurs de cette Piece ſont, *CLAUDE* Roi de Dannemarck. *HAMLET*, Neveu de Claude & Fils du dernier Roi. *GERTRUDE*, Reine de Dannemarck & Mere d'Hamlet. *POLONIUS*, Grand Chambellan. *OPHELIE*, Fille de Polonius. *LAERTES*, Fils de Polonius. *HORATIO*, Ami d'Hamlet. *l'OMBRE* du Pere d'Hamlet, &c. La Scene eſt à *ELSINOOR*. M. Pope qui a donné une ſi belle Edition des Oeuvres de Shakeſpear, in-4°. dit que l'Hiſtoire d'Hamlet *n'eſt pas de l'invention de ce Poëte, mais qu'il n'a pu découvrir d'où il l'a priſe.* *

Dans la Tragédie Angloiſe de même que dans votre *ELECTRE*, il eſt queſtion de venger la mort d'un Roi qu'un Frere,

* Il y a apparence qu'il en a tiré le fonds de quelque ancien Auteur Lombard, non-ſeulement parce qu'on y trouve pluſieurs noms Italiens; mais parce qu'en effet il a emprunté des Italiens pluſieurs autres Piéces. La Tragédie de *Cimbéline*, eſt priſe en partie du Décaméron de Bocace. L'Intrigue de *Romeo & Juliet* d'une Nouvelle du Bandelle. L'Hiſtoire d'*Othello* ou du *Maure de Veniſe*, ſe trouve dans les Nouvelles de Cinthio.

également ambitieux & amoureux, a fait périr pour s'emparer de ſa Couronne & de ſa Femme. Hamlet, Roi de Dannemarck, a été empoiſonné par ſon Frere Claude, qui a épouſé ſa Veuve : Cette Princeſſe, de même que la coupable Clitemneſtre, eſt complice des crimes de ſon nouvel Epoux.

Bernardo & Franciſco, deux Soldats qui montent la garde dans la place du Palais, ouvrent la Scene ; on vient les relever de ſentinelle. Après qu'ils ſe ſont demandé le *Qui vive* & l'heure qu'il eſt, un d'eux raconte à Horatio, leur Officier, qu'il a vû la nuit derniere un Eſprit. Minuit ſonne, & le Spectre paroît auſſi-tôt : il a toute la reſſemblance du Roi défunt, Pere d'Hamlet. Les Spectateurs ont aſſez de peine à ſe défendre de la Terreur que les Scenes de cette eſpece inſpirent dans Shakeſpear. Il donne à ſes expreſſions une force qui étonne toûjours. Il anime les Phantômes qu'il fait paroître. C'eſt à la mauvaiſe éducation qu'il a reçûe à la Campagne où il eſt né, que nous devons une partie des beautés de ſes Ouvrages. Il avoit l'imagination vive & forte, il poſſédoit au plus haut point le talent de peindre

peindre : C'eſt par-là qu'il communique au Spectateur toutes les impreſſions des idées qui l'ont affecté lui-même dans ſa jeuneſſe. Les Objets du monde les plus ridicules, trois Sorciéres & leur Chauderon jouent un très-grand Rôle dans ſa Tragédie de *Macbeth*. Ce Poëte étoit parfaitement inſtruit de tout ce qui regarde les Sortiléges, & a pris plaiſir à expoſer ſur le Theâtre, avec une ſorte de dignité, tout le ridicule des Myſteres du Sabat.

Sans taxer ici le goût de ceux qui s'amuſent de ces ſortes de Spectacles, je ne puis m'empêcher de remarquer que ces Repréſentations d'Eſprits, d'Apparitions, de Prodiges, &c. qui ſont ſi fréquentes dans les Piéces de Shakeſpear, & qui ont été ſi ſouvent répétées par les Poëtes qui l'ont ſuivi, ne peuvent être que dangereuſes parce qu'elles frappent les imaginations foibles, & qu'elles les entretiennent dans l'habitude d'y croire. Si elles ſont plus d'effet en Angleterre, c'eſt peut-être parce que le peuple y eſt plus diſpoſé. Aujourd'hui les honnêtes-gens en Angleterre ne croyent peut-être pas aſſez, le Peuple y donne encore dans le défaut oppoſé. En cela

les Anglois ſont comme les Chinois, dont la moitié ſont ſuperſtitieux, & les autres incrédules.

Quoi qu'il en ſoit, Horatio avertit le jeune Hamlet de l'Apparition de l'Ombre de ſon Pere. Ils ſe rendent le lendemain à Minuit dans la Place du Palais. Le Spectre s'y trouve auſſi-tôt qu'eux : le Prince lui parle du ton le plus pathétique. Il faudroit le talent de l'Auteur pour en exprimer toute la force en notre Langue, je ne me charge que de vous en rendre l'eſprit.

Anges & Miniſtres de Dieu, déffendez-nous ! Soit que tu ſois un Etre bienfaiſant ou le Phantôme d'un Malheureux condamné à des ſupplices éternels, ſoit que tu deſcendes du Ciel ou que tu ſortes de l'Enfer, quelque bonheur ou quelque malheur que tu nous annonces, tu as pris une forme ſi intéreſſante pour moi, que je veux te parler. Je t'appelle Hamlet, mon Roi, mon Pere, ô réponds moi ! &c.

L'Ombre s'éloigne, & fait ſigne au Prince de la ſuivre, le jeune Hamlet obéit. Quand ils ſont ſeuls l'Ombre lui adreſſe ainſi la parole :

Je ſuis l'ame de ton Pere, condamnée pour un certain tems à errer ſur la Terre

pendant la nuit, & le jour à être renfermée dans les flammes jusqu'à ce que j'aye expié les crimes que j'ai commis pendant ma vie. Ah ! s'il m'étoit permis de te révéler les secrets de ma Prison, je pourrois te dire des choses dont le moindre mot te glaceroit le sang & rempliroit ton ame de terreur, &c.

Par ce qui lui est révélé dans cet entretien, le jeune Prince apprend de quelle façon son Pere a été empoisonné par son propre Frere, & la part qu'a la Reine à cet horrible attentat. L'Ombre d'Hamlet lui fait jurer de venger sa mort. Le Prince après que le Spectre est disparu exige de ceux qui ont été témoins de ce qui s'est passé, un Serment de n'en rien dire. On entend même l'Ombre, qu'on ne voit plus, leur crier d'un ton terrible, de jurer. Ce qui fait un très-grand effet au Théâtre. C'est dans les Scenes de cette espece que Shakespear prouve bien qu'il étoit un grand Poëte ; plus elles sont contre la nature, plus il y employe d'art & de force pour s'y soûtenir.

Au II. Acte Hamlet avant que de rien entreprendte, se propose de faire exécuter par des Comédiens qu'on lui

présente, une Piéce qu'il a composée exprès sur le Meurtre de son Pere & le crime de sa Mere ; il se défie du Spectre, il craint que ce ne soit une Ame damnée sortie de l'Enfer uniquement pour lui faire commettre une mauvaise action. Il espere par l'effet que la Représentation fera sur le Roi, découvrir s'il est en effet coupable du crime dont le Spectre l'a accusé.

Cette piéce se joue au III. Acte, devant le Roi, la Reine & toute la Cour. Le Roi troublé par ses remords ne peut souffrir un Spectacle qui lui retrace toute l'horreur de son forfait. Il sort, la Piéce n'est point achevée ; ainsi Hamlet reste convaincu du Crime du Roi.

La plus grande beauté de cet Acte, & peut-être de toute la Tragédie, est ce Monologue d'Hamlet si célébre ; où il examine si un homme malheureux doit se tuer ou non. M. de Voltaire en a donné une Traduction en Vers où il a rendu toute la force de l'Original, ainsi vous trouverez bon que je vous y renvoye. *

* *Mêlanges de Littérature & de Philosophie*, Chap. XXI.

Il y a auſſi des beautés dans la Scene où le Roi ſe ſent preſſé de ſes remords.

Que mon Crime eſt abominable ! Il ſouleve le Ciel contre moi. Par le Meurtre d'un Frere, je me ſuis attiré la plus terrible & la plus ancienne de toutes les Malédictions . . . . . Tous mes remords ſont inutiles. Le tems qui affoiblit tout, ne peut en diminuer l'horreur. De quelle forme de Priere puis-je me ſervir ? O Ciel pardonnez-moi le Meurtre dont je me ſuis ſouillé ! Non, il n'eſt pas poſſible qu'il exauce mes vœux, puiſque je ſuis encore attaché aux objets qui me l'ont fait commettre, à ma Couronne & à ma Reine. Hé comment fléchir la vengeance Céleſte, tandis qu'on retient le fruit des forfaits qui allument ſon courroux ? Parmi les Hommes corrompus l'or peut faire pancher la Balance de la Juſtice, ſouvent même on voit le prix odieux du Crime acheter le ſilence de la Loi. Mais il n'en eſt pas ainſi là-haut, &c.

Au milieu de toute cette agitation, ce Roi malheureux ne laiſſe pas de demander pardon, au moins du mieux qu'il lui eſt poſſible. Il ſe met à genoux pour ſe recommander aux Anges. Hamlet arrive dans le deſſein de l'aſſaſſiner, mais le

trouvant en prieres il n'en veut rien faire ; de peur de l'envoyer en Paradis. *Le Scélérat*, dit-il, *a tué mon Pere, & moi son Fils unique, j'enverrois son Meurtrier au Ciel! .... Ce seroit une récompense & non pas une punition. Il a surpris mon Pere après une débauche de Table, la Conscience chargée de plusieurs offenses, & moi je le ferois périr dans un tems où son ame peut être purifiée & propre pour le passage de l'Eternité! Non, attendons un tems plus horrible, soit lorsqu'un excès de débauche le livrera au sommeil, soit dans les plaisirs incestueux de son lit, soit lorsqu'il jouera ou qu'il jurera ; en un mot, après quelque action qui soit absolument contraire au Salut. Alors je le ferai tomber de façon que ses talons se tournent vers le Ciel, & que son ame puisse être aussi damnée & aussi noire que l'Enfer où elle ira.*

Je me rappelle que dans une comparaison de la Tragédie d'Electre, de Sophocle & de celle d'Hamlet, M. l'Abbé Prevôt a loué le Poëte Anglois de ce que plus sage que le Poëte Grec, il fait deffendre au jeune Hamlet, par l'Ombre qui lui apparoît au I. Acte, d'attenter aux jours de sa Mere.

Tu ne peux la punir ſans te ſouiller d'un Crime ;
Il n'appartient qu'au Ciel de frapper la Victime.

C'eſt à peu près ce que le Spectre dit à Hamlet. Mais je ſuis ſurpris que ce judicieux Ecrivain n'ait point parlé de la faute que fait Shakeſpear dans cette Scene du III. Acte, & qui peut-être eſt plus grave pour un Poëte Chrétien, que celle de Sophocle ne l'étoit pour un Auteur qui vivoit dans les ténébres du Paganiſme. Hamlet ne veut tuer le meurtrier de ſon Pere que pour le damner. Je ne ſçais même s'il n'y a pas dans ce ſentiment de vengeance ſi rafiné, autant de puérilité que d'indécence. Une faute de cette eſpece n'a pas dû échapper au Critique François : s'il l'a apperçue, pourquoi la paſſer ſous ſilence ? Les Auteurs Anglois ont leurs défauts comme leurs beautés : il eſt vrai qu'on ne peut être trop ſur ſes gardes dans la Critique, & qu'il vaut mieux être trop indulgent que trop ſévere. Mais pourquoi ne pas éviter tout excès ! En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite, il doit être permis de con-

damner en lui ce qu'il y a de vrayement condamnable.

Pour vous, Monſieur, qui dans votre Electre n'avez pas voulu démentir un fait connu de toute l'Antiquité, vous avez ſçu l'employer avec tant d'art, que cet endroit eſt une des grandes beautés de votre Piéce. Shakeſpear n'a fait qu'éviter la difficulté que Sophocle n'avoit pu vaincre ; vous, plus adroit que l'un & l'autre, vous en avez triomphé. Oreſte, ſuivant le ſyſtême Payen, pouſſé par la fatalité, & aveuglé par les furies vengereſſes, poignarde ſa Mere ſans le vouloir, au moment que cette Princeſſe entreprend de retenir ſon bras prêt à frapper Egiſte. Malgré quelques Scenes que peut-être avez-vous un peu trop négligées ; & quelles ſont les Piéces parfaites à tous égards ! votre Electre eſt une des plus belles Tragédies qui ayent paru ſur aucun Théâtre.

Je reviens à Shakeſpear. La triſteſſe d'Hamlet, & la ſingularité affectée de ſes Diſcours, le font paſſer pour fou aux yeux du Roi & de ſa Mere. Il a à la fin du III. Acte une Scene avec la Reine, où il lui reproche le crime qu'elle a commis en des termes dont la violence l'épou-

vante. Comme il l'oblige à s'asseoir pour entendre ses reproches, la Reine effrayée de l'état où elle le voit, appelle à son aide Polonius, le grand Chambellan, qui s'étoit caché derriere la Tapisserie pour la secourir en cas de besoin. Hamlet le tue. L'ombre reparoît dans cette Scene, & n'y fait pas grand effet.

Cette mort donne lieu à une sorte de Comédie qui occupe la plus grande partie du IV. Acte. Ophélie, fille de ce Seigneur, devient folle en apprenant sa mort. Elle est aimée d'Hamlet, mais si peu & d'une façon si singuliere, que ce n'est pas la peine d'en parler. La malheureuse Ophélie à qui la tête a tourné, vient en différentes Scenes pour faire, dire & chanter mille extravagances. Elle finit par se noyer. Laërtes son Frere n'apprend pas plutôt la mort de Polonius, qu'il se révolte contre le Roi qu'il en croit coupable. Claude détourne le coup dont il se voit menacé en lui apprenant que c'est Hamlet qui a assassiné le Grand Chambellan. Le Roi conseille à Laërtes de s'en venger, ce que celui-ci lui promet, & qu'il exécute comme vous le verrez.

Le V. Acte commence par un Dialo-

gue entre deux Foſſoyeurs. L'un dit qu'Adam eſt le premier qui ait été de leur profeſſion ; l'autre veut ſçavoir ſi Adam étoit Gentilhomme. Le premier demande quel eſt celui qui bâtit plus ſolidement qu'aucun Architecte ; le ſecond répond que c'eſt celui qui fait une Potence ou qui creuſe une Foſſe ; après quelques autres propos de même eſpece, que je crois pouvoir me diſpenſer de rapporter, on paſſe à cette Scene ſi vantée par les Anglois, entre Hamlet & l'un des Foſſoyeurs. Elle commence par de miſérables plaiſanteries de la part du Foſſoyeur, & finit du côté d'Hamlet par des lieux communs de Morale ſur la vanité des Hommes, & ſur l'égalité que la mort rétablit entr'eux ; le tout à l'occaſion d'une Tête de mort que le Foſſoyeur dit être celle d'un nommé Yorick, un Fou du Roi, qu'Hamlet dans ſon enfance a beaucoup connu. Shakeſpear étoit un grand génie ; mais ce n'eſt pas dans cette Scene que j'en chercherois des preuves.

C'eſt dans cette foſſe que doit être inhumé le corps de l'infortunée Ophélie. Les Prêtres & toute la ſuite du Convoi arrivent, & avec eux le Roi, la Reine &

Hamlet. A peine le Corps d'Ophélie est-il mis en terre, que ſon Frere ſaute dans la Foſſe ; Hamlet y ſaute après lui. On voit ce jeune Prince que l'on vient d'entendre un moment auparavant moraliſer avec aſſez d'emphaſe, ſe colleter l'inſtant après avec Laërtes ſur la Biére même qui renferme le Corps de ſa Maîtreſſe:

J'aimois Ophélie, dit Hamlet; *tout ce que quarante mille Freres peuvent éprouver de tendreſſe, n'égaleroit pas mon amour. Que veux-tu faire pour elle? Veux-tu pleurer? Veux-tu te battre? Veux-tu te déchirer toi-même? Veux-tu jeûner? Veux-tu manger un Crocodile? Je ferai tout ce que tu feras, &c.*

Je paſſe le reſte de cet Acte comme inutile, pour venir à la cataſtrophe. Le moyen de faire périr Hamlet, que le Roi & le Fils de Polonius ont imaginé, c'eſt de lui propoſer un défi, où Laërtes, ſous prétexte de montrer ſon adreſſe, doit venger ſur le Prince la mort de Polonius ſon Pere. Le Roi feint d'avoir parié ſix Chevaux de Barbarie contre ſix Epées de France, qu'Hamlet auroit l'avantage dans un pareil combat. Le jeune Prince l'accepte. Toute la Cour s'aſſem-

ble dans le lieu où ils doivent se disputer l'honneur des Armes. On y dresse une Table que l'on couvre de Vins de différentes espéces. Le Roi boit à la santé d'Hamlet. Il y a une Coupe empoisonnée destinée pour ce Prince, dont la Reine boit par mégarde en voulant faire raison au Roi. Les Combattans s'excriment de leur mieux au bruit des Tambours & des Trompettes. Laërtes a une épée empoisonnée dont il blesse Hamlet, le Prince qui l'ignore, vient à bout de la lui arracher, mais il se trouve contraint de lui abandonner la sienne. Par cet échange forcé des Epées, Hamlet armé du fer empoisonné, en blesse à son tour le Fils de Polonius. Celui-ci sçachant qu'il va périr, lui révéle son attentat. *Hamlet, je t'ai tué. Aucune Médecine dans le monde ne peut te sauver. Tu n'as pas une demi-heure à vivre. Le Fer qui est dans ta main est empoisonné. L'artifice criminel dont je me suis servi, est retombé sur moi. . . . Ta Mere a bû le poison qui t'étoit préparé. . . . . La parole me manque. . . . C'est le Roi plus que moi que tu dois accuser de ta perte, &c.* Hamlet de cette même Epée poignarde le Meurtrier de son Pere. Ils meurent tous les

uns après les autres, le Théâtre ſe trouve jonché de corps morts; & c'eſt à peu près ainſi que finiſſent pluſieurs autres Tragédies du même Auteur.

Je ne vous dirai pas combien de tems s'écoule pendant cette Piéce. Shakeſpear lui-même n'auroit pu en rendre un compte bien exact. Je ne vous ai pas parlé d'un grand nombre de Scenes allongées ou étrangeres au ſujet. Ce Poëte a fait peu d'Ouvrages dont il n'y ait les trois quarts à retrancher.

Voilà, Monſieur, quelles ſont des Tragédies qui ſe jouent encore tous les jours ſur le Théâtre de Londres; il eſt vrai qu'à cet égard les Anglois nous ont précédés, & que Shakeſpear a travaillé dans un tems où nous n'avions pas même de Théâtre; mais celui de nos Voiſins n'a fait depuis que de foibles progrès. Si les Piéces de leurs Auteurs modernes ſont plus régulieres, elles n'ont pas à beaucoup près les mêmes beautés que celles de Shakeſpear. Il a ſçu peindre toutes les paſſions, excepté celle de l'amour. S'il révolte par les petiteſſes qui lui ſont familieres, il étonne encore davantage par la ſublimité de ſon génie. Avec tous ſes défauts, c'eſt le plus

grand Poëte que les Anglois ayent eu dans la Tragédie. Mais eſt-il bien vrai qu'en cette Partie nous devions aujourd'hui même les regarder comme nos Maîtres ? Eſt-il bien vrai qu'en quelque genre que ce ſoit nous ne puiſſions les égaler ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LX.

A Monsieur DE BUFFONS.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'ANGLETERRE est le Pays où l'on déclame le plus contre le Luxe, & cela dans les lieux même que le Luxe, c'est-à-dire, le gout des choses superflues a établis; je veux parler de ces Caffés où tant de gens oisifs passent leur vie, & où l'on parle toujours beaucoup plus qu'on ne pense. Cependant la plûpart de ceux qui le condamnent par leurs discours, prouvent du moins par leur conduite qu'ils en aiment les effets.

Le Luxe aigrit la bile des mécontens; & les Auteurs de toute espéce & de tout rang, depuis les plus illustres jusqu'aux plus mercénaires, depuis M. Pope jusqu'aux Ecrivains du *CRAFT'S-MAN* *, tous se plaignent avec amertu-

* Mylord B*** que le Docteur Swift appelle *le plus grand Génie de l'Europe*, & M. P** le plus puissant adversaire qu'ait M. Walpole à

me de celui qui regne aujourd'hui à Londres.

Les uns embarrassés à se procurer le nécessaire, peut-être faute d'industrie, ou par la crainte du travail, voyent à regret des gens plus heureux jouir de tous les avantages qui sont la suite des richesses. Ils condamnent par envie ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Les autres, dont l'orgueil veut tout assujettir à leur façon de penser, traitent de superflu tout ce qui l'est pour eux, & tous couvrent leur chagrin du prétexte spécieux de l'amour de la Patrie.

Sans être accoutumé au Luxe de Paris, on peut être étonné de ces déclamations; on cherche inutilement sur quoi elles peuvent être fondées; on ne s'apperçoit pas que les Anglois se piquent de briller soit dans leurs habits, soit dans leurs Equipages; on trouve leurs meubles aussi simples que des Loix somptuaires pourroient le prescrire. Les Dorures, les Glaces, les Bronzes, sont des ornemens qu'on ne trouve ici qu'en fort

la Chambre des Communes, ont souvent travaillé à ce Journal politique; des Auteurs qui n'étoient pas faits pour leur succéder s'en sont mêlés depuis, & l'ont fait tomber dans le mépris.

peu

peu de Maiſons. Si les Tables des Anglois ne ſont pas remarquables par la frugalité, elles le ſont du moins par la ſimplicité. En un mot, ce qu'en France nous appellons Luxe, ne paroît pas être le vice ou la vertu de ce Pays-ci.

Il eſt vrai que tout eſt relatif; & que ſi le faſte de Paris ne regne pas à Londres, on y donne dans d'autres eſpeces de ſuperflu. Il eſt même impoſſible que cela ſoit autrement. Les Hommes par une émulation naturelle, dépenſent plus à proportion qu'ils habitent des endroits plus peuplés. Seuls ils ſe négligent, ils s'abandonnent à une vie plus ſouvent groſſiere que ſimple, parce qu'ils n'ont devant les yeux aucun objet qui aiguillonne leur amour propre. Il faut trop de vertu pour renoncer aux avantages que les richeſſes donnent ſur les autres. On ne les poſſéde point indifféremment. Les uns les accumulent par une folle cupidité, les autres les prodiguent par une vanité ridicule. A voir les Hommes toujours donner dans les excès, il ſemble qu'ils n'ayent que le choix des Vices.

Eſt-ce aux Anglois, à ce Peuple ſi Philoſophe & ſi peu ſoumis aux Préju-

gés à déclamer contre le Luxe? En plus d'un endroit il paroît le Pere du travail & de l'induſtrie. Chez eux on peut le regarder comme le ſoutien de leur Commerce. Vous, Monſieur, qui connoiſſez les fondemens de nos Vertus & de nos Vices, vous ſçavez que les hommes affranchis des beſoins, ne travaillent que pour ſatisfaire les différentes cupidités de leur amour propre. Bornez-les au néceſſaire, vous découragez l'induſtrie, vous faites tomber les Arts, vous changez les Mœurs; en un mot vous réduiſez preſque les hommes à la condition des Sauvages. Alors ce n'eſt pas la peine de s'unir en ſociété, & de bâtir des Villes. Nous n'avons qu'à aller vivre dans les Forêts. Le Luxe a ſes inconvéniens, ſans doute; les Richeſſes tournent la tête à la plûpart des hommes. L'un veut habiter des Palais ſomptueux, l'autre veut briller par ſes Equipages, mais les différens Ouvriers que leur vanité emploie, profitent de leur folie. Les vices des uns tournent à l'avantage des autres. Quelques Particuliers imprudens qui ſe ruinent, en enrichiſſent beaucoup d'autres plus ſages & plus utiles à l'Etat, puiſqu'ils travaillent.

Le chagrin des Déclamateurs Anglois ne leur permet pas de faire attention à la liaiſon intime qu'il y a entre le Commerce qui leur eſt ſi avantageux, & le Luxe qu'ils condamnent avec tant de ſévérité. Que vont chercher leurs nombreux vaiſſeaux aux deux extrémités de la Terre, que les objets du Luxe! Vouloir que les Anglois ſe contentent de les communiquer aux autres Nations, ſans jouir eux-mêmes des fruits de leur commerce, c'eſt exiger tout à la fois une choſe injuſte & impoſſible. Je ſçai que l'on pourroit m'alléguer l'exemple de quelques-uns de nos Voiſins, mais on auroit tort d'en rien conclure; ce qui eſt praticable pour une Nation, ne l'eſt pas pour une autre. La nature du Gouvernement opére ces differences. D'ailleurs ce n'eſt pas toujours par tempérance que les hommes ſe retiennent, & l'on auroit tort de louer en eux comme ſageſſe ce qui ſouvent n'eſt que l'effet de leur attachement au plus ſordide intérêt.

Le Luxe inconteſtablement eſt dangereux pour un petit Etat privé des avantages du Commerce, & qui n'a de reſſource que ſon œconomie. Genêve ne pourroit ſubſiſter ſans les Loix ſomp-

tuaires qui y ſont en vigueur. Mais il peut rendre plus riche une Nation auſſi puiſſante & auſſi peuplée que la nôtre, parce qu'il la rendra plus induſtrieuſe & plus commerçante. Elle a été long-tems à ne produire que des Soldats : depuis qu'avec les autres Nations de l'Europe elle a partagé les richeſſes du Nouveau-Monde, elle a cultivé les Sciences & les Arts, elle a produit de grands Hommes dans tous les genres.

Non-ſeulement le Luxe favoriſe le commerce, il contribue encore, ainſi que les Anglois l'éprouvent eux-mêmes, à faire fleurir les Arts & les Manufactures, ſources des richeſſes plus abondantes que les Mines d'or. Les Peuples qui les poſſedent ne ſont pas les plus puiſſans, ils ſont obligés de le livrer eux-mêmes à ceux des Pays où la Terre n'enferme que des Mines de fer. Les Peuples de l'Europe, que ce Métal, pour qui l'on fait tout, & par qui l'on fait tout, enrichit le plus, ſont ceux qui ſçavent le mieux lui donner les différentes formes auxquelles la vanité des Hommes l'a deſtiné. Un Marc d'or fait ſouvent plus que doubler de valeur en paſſant par les mains de Germain. Quel prix

n'acquiérent pas aux Gobelins & à Beauvais les Laines que nous achetons de l'Angleterre & de l'Eſpagne !

Dans un Pays où les Terres ſont cultivées, plus il y aura de Manufactures, plus il aura d'avantage dans le commerce avec ſes Voiſins. Tous les Hommes aiment le ſuperflu, parce que tous les Hommes ſont vains. Combien la France ne retire-t-elle pas de ſes Etoffes de Soye, de ſes Galons, de ſes Modes, & de toutes les nouveautés que le Luxe y produit tous les ans ? Il ſemble que nous ne les adoptions que pour faire donner nos Voiſins dans le piége. *C'eſt*, dit un Auteur qui a écrit depuis peu ſur le Commerce d'Angleterre, *un trait de Politique dans les François, que de tenir les Anglois dans leur dépendance pour les Modes. Quelque peu d'attention que certaines gens faſſent à cet abus, il nous en coute tous les ans pluſieurs millions, & il diminue ſenſiblement notre Commerce avec les Nations Etrangeres* *. Autant nous ſerions blâmables de trop eſtimer notre ſupériorité dans un genre ſi frivole, autant aurions-nous tort de la né-

* JOSHUA GEE. Traité du Commerce & de la Navigation de la Grande-Bretagne.

gliger. Quelques efforts que faſſent les Anglois pour en prévenir l'effet, tant que nous encouragerons les Arts, ils nous payeront le même tribut. La Folie des Particuliers eſt toujours plus forte que la Politique des Chefs.

On déclame en Angleterre contre le Luxe, & l'on prêche la Sédition! Quelle inconſéquence dans un Peuple ſi raiſonnable! Un Etat eſt plus ruiné dans un jour par les horreurs des Guerres Civiles, qu'il ne peut l'être en tout un Siécle par les excès du Luxe. C'eſt un mal que les richeſſes & l'abondance entraînent à leur ſuite, & dont l'abſence en ſeroit peut-être encore un plus grand.

Les Auteurs de ces plaintes continuelles, devroient ſonger que toutes les choſes qui ne ſont pas abſolument néceſſaires, peuvent être regardées comme Luxe, ſurtout lorſqu'elles ſont conſommées dans un Etat qui ne les produit pas. Sur ce pié-la, ils devroient interdire le Vin à leurs Compatriotes, c'eſt une conſéquence de leurs principes. En tout cas, il eſt ſûr que les Anglois, ſeroient moins ſujets à cette ſorte de luxe, s'ils étoient plus adonnés à celui que ces Déclamateurs leur reprochent avec tant

de véhémence. Mais tel croit qu'il eſt contraire au bien de ſon Pays d'y porter des habits brodés, qui ne ſe doute pas que la conſommation de l'Eau des Barbades qui s'y fait, eſt d'une conſéquence peut-être auſſi dangereuſe. Le Vice qui nous plaît, ne nous paroît qu'un gout permis ; le gout qui n'eſt pas le nôtre, nous le nommons Vice.

La différence des conditions, des tempéramens & des affections des Hommes, fait qu'il eſt impoſſible de décider ce qui eſt véritablement Luxe ou Frugalité dans les Particuliers, & de preſcrire les limites exactes de l'un & de l'autre. La Raiſon veut qu'il ſoit permis aux uns de dépenſer plus qu'aux autres : tout ce que l'on peut dire ſur ce ſujet, c'eſt que cette liberté ne doit pas s'étendre au point de faire paſſer à l'Etranger le fonds du Tréſor public de la Nation. Il ſe peut que trop de gout pour le ſuperflu & les néceſſités imaginaires l'entraînent dans tous les inconvéniens qui ſuivent un Luxe ſans bornes ; mais ce ſeroit une frugalité mal entendue, que celle qui arrêteroit tout commerce qui ſe peut faire par un échange de *Marchandiſes*. Si les Anglois ne prennent pas des nôtres, peu-

vent-ils raiſonnablement eſpérer que nous en recevrons des leurs ? N'eſt-il pas des Pays où ils ne peuvent abſolument trafiquer qu'en échangeant ce que leur Iſle & leurs Colonies leur fourniſſent, contre les Productions du climat de leurs Voiſins ?

Il n'eſt point toujours vrai que la ſobriété produiſe l'abondance. Je ſuppoſe que dans un grand Etat le Gouvernement parvînt tout-à-coup à forcer chaque Citoyen de dépenſer moitié moins, pour ſa Table, pour ſes habits, &c. cette épargne pourroit demeurer en pure perte à la Société. On ne la pourroit porter à l'Etranger, qui n'auroit aucun beſoin de cette augmentation. Le Commerce ne ſe fait que par des échanges. Il y faut donner & recevoir.

Il faut avouer que ſur le chapitre du Luxe, il ſe trouve une eſpece de contradiction entre la Morale & la Politique. (Et combien eſt-il difficile de les accorder ſur tant d'autres articles !) Autant l'une, en de certains cas, paroît intéreſſée à l'encourager, autant l'autre l'eſt en effet toujours à le proſcrire. On ne peut nier qu'il ne contribue à la corruption des Mœurs. Mais dans un Etat

où les richesses abondent, si ce n'est pas un mal nécessaire, c'en est du moins un presque inévitable. Les Loix somptuaires en changent plutôt l'espece, qu'elles n'en corrigent les excès. Que doivent faire à cet égard ceux qui sont à la tête d'un Gouvernement ? Imiter la Sagesse de l'Auteur de la Nature, qui sçait tirer le bien général du mal particulier ?

Ce n'est point justifier les Vices des Particuliers, que de les faire contribuer autant qu'il est possible à l'avantage Public. Les Avares font plus de tort à la Société en tenant leur or renfermé dans leurs coffres, que les Dissipateurs qui sacrifient tout à leurs caprices ; cependant ceux-ci ne sont pas moins répréhensibles : car l'un & l'autre défaut, en ne les considérant que dans leur Principe & point dans leurs effets, sont également vicieux. Si les Enfans de ceux qui ont fait des fortunes considérables, se ruinent aussi ridiculement que leurs Peres se sont enrichis honteusement, ce n'est un malheur que pour eux, ou plutôt c'est une espece de restitution qu'ils font à la Société. Lorsque la Morale fait des efforts inutiles pour rendre les Hommes plus sages, la Politique doit du moins s'ap-

pliquer à tirer parti de leur folie.

Nous avons, nous autres François, une très-grande obligation au Luxe : un de nos Auteurs * a très-bien remarqué, que parmi nous il a banni des Villes & de l'Armée l'Ivrognerie, autrefois si commune, & qu'elle semble s'être retirée dans les Campagnes, où il n'est pas encore arrivé.

Ici tout justifie ses Observations : Comme le Luxe n'a pas fait les mêmes progrès à Londres qu'à Paris, l'ivrognerie y regne encore en toutes sortes d'états : dans les Villes de Province d'Angleterre, elle est presque générale. N'est-ce pas à la honte des deux Universités qu'on y apprend autant à fumer & à boire, qu'à entendre le Grec & le Latin ? On ne sçait encore laquelle des deux forme de meilleurs humanistes, ou de plus grands buveurs.

Cependant, tous les Auteurs Anglois parlent contre le Luxe, la bonne chere & la Cuisine Françoise, & presque aucun contre le Cabaret, les Vins de France & la débauche. Celui qui a un bon Cuisinier, est en but aux traits de la Satire ; mais on ne fait pas le moindre re-

* M. Mellon. Essai sur le Commerce,

proche à celui qui fait profeſſion de s'enivrer tous les jours de ſa vie. Le premier néantmoins n'eſt peut-être reſponſable que d'un Ridicule ; celui-ci eſt coupable d'un Vice réel. Du moins pourquoi ne pas traiter l'un comme l'autre ? Pourquoi des acceptions de Vices ? On doit condamner également tout ce qui eſt également contraire à l'honnêteté des Mœurs. Si en Eſpagne on ne boit pas, c'eſt que le deshonneur, qui accompagne l'ivreſſe en ce Pays-là, eſt un motif ſuffiſant pour réfréner l'amour du Vin. En Angleterre on ſe livre publiquement à une Paſſion, dont ceux qui ſont faits pour donner l'exemple, ne rougiſſent pas eux-mêmes.

M. Addiſon dit dans une des Feuilles de ſon Spectateur, qu'il voudroit que le Parlement donnât un Acte pour empêcher l'entrée des Rubans de France en Angleterre ; peut-être qu'en interdiſant abſolument celle de nos Vins de Bordeaux, on rendroit un ſervice plus eſſentiel à la Nation. Nos Modes & toutes nos Bagatelles font ſortir beaucoup moins d'argent de ce Royaume, & ne lui portent pas autant de préjudice que nos Vins & nos Eaux-de-Vie.

Un Homme de condition, ce me semble, a meilleure grace à fréquenter le Spectacle que le Cabaret. On remarque ici, que ceux à qui l'on reproche le plus le Luxe, sont les plus sobres. Nos Officiers François, que l'on voit au premier signal quitter avec tant d'ardeur l'oisiveté & les délices de Paris pour s'exposer aux fatigues & affronter les périls de la guerre, ont jusqu'ici assez bien prouvé que le Luxe n'amollit pas. Mais personne ne peut douter que le Vin n'abrutisse, en ce Pays-ci surtout où souvent un Anglois est usé à trente ans, & tout-à-fait abruti à quarante.

La plûpart des François sacrifient tout au plaisir, excepté leur honneur : il semble que les conjonctures changent leur caractere : Voluptueux & paresseux dans la paix, on les retrouve actifs & infatigables à la guerre. Cette Jeunesse qui à Paris révolte si souvent par ses Ridicules, sous la Tente n'est occupée que de ses devoirs. Peut-être est-il vrai qu'un Peuple guerrier aime l'oisiveté, & qu'il préfére le danger au travail. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a vu le Luxe, qui semble n'inspirer que la Mollesse, s'accorder avec la bravoure. César avoit

coutume de dire que ſes Soldats ſe battoient même lorſqu'ils étoient parfumés. Les François d'aujourd'hui reſſemblent encore aux Gaulois de ce tems-là. Les Hommes ne ſont qu'un amas de contradictions. On en a vu allier les petiteſſes du Sexe le plus foible, aux Vertus les plus éminentes de l'autre Sexe. Au rapport de Plutarque, Suréna, Général des Parthes, & le plus vaillant Homme de leur Nation, ſe fardoit le viſage. On ne peut pourtant nier qu'en général le Luxe ne ſoit très-dangereux dans une Armée : il donne aux Ennemis des avantages, dont les nôtres n'ont que trop ſouvent profité. C'eſt à la ſageſſe des Chefs à en réprimer les excès, & à maintenir à cet égard toute la ſévérité de la Diſcipline Militaire.

Je finirai cette Lettre, Monſieur, par vous conter ce qui m'eſt arrivé ce matin. Un Anglois que j'ai connu en France, m'eſt venu voir ; c'eſt un eſprit auſſi chagrin que bien intentionné pour ſa Patrie. Il m'a long-tems entretenu des malheurs de ſa Nation ; & comme je le reconduiſois, il a apperçu une Caiſſe dans l'Anti-Chambre ; il a voulu ſçavoir ce que c'étoit. On lui a répondu que c'étoient des

Confitures nouvellement arrivées de France. Il eſt auſſi-tôt entré en fureur. Quelle honte, m'a-t-il dit, & pourquoi faut-il que Mylord ** ait des Confitures de France ſur ſa Table, tandis que ſon Pere, qui étoit auſſi grand Seigneur que lui, mangeoit du Bœuf ſalé & des Choux ! Des Confitures de France ! Ah, Monſieur, quel Luxe ! L'Angleterre eſt perdue !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXI.

A Monsieur DU CLOS.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU lieu de vous communiquer quelques Remarques ſur les Mœurs de ce Pays-ci, je vous envoye la Copie d'une Lettre ſur les nôtres, que le Duc de R*** a reçue depuis peu de Paris. Celui qui en eſt l'Auteur, y fait aſſez ſentir les inconvéniens qu'entraînent ceux de nos Uſages qu'il condamne, mais il ne dit pas un mot des avantages qui en réſultent, & cela ſeul doit le rendre ſuſpect. Un eſprit judicieux ne décide de rien ſans examiner le pour & le contre. En tout il y a des compenſations à faire. Le bien & le mal ſont tellement mêlés dans les choſes humaines, qu'ils ſe ſuccédent mutuellement. Nos Mœurs ſont moins ſimples que ne l'étoient celles de nos Peres, mais elles ſont plus douces. Les Femmes en France ne ſont

pas aussi réservées qu'en Angleterre ; mais on trouve dans leur commerce des charmes que n'ont point celles de ce Pays-ci. Les unes par leur mal-adresse ont le défaut de rendre la Vertu même rebutante ; les autres plus attrayantes, ont l'art souvent pernicieux de faire paroître le Vice aimable. D'ailleurs j'en appelle à vous, qui avez si bien peint les Coquettes ; il s'en faut beaucoup que toutes les Françoises le soient comme cet Anglois paroît l'insinuer. Les traits heureux qui caractérisent Madame de Selves n'ont si fort réussi, que parce que vous les avez pris dans la Nature ; ceux qui ne l'y ont pas reconnue ont une trop mauvaise idée des Femmes, & ne connoissent pas le pouvoir du sentiment sur les Hommes, qui ne cherchent à plaire que pour l'inspirer ; il en est peu de ceux qui paroissent donner tout au caprice, qui ne se laissent subjuguer par la raison, quand elle se présente à eux revêtue de tous les charmes dont vous avez sçu l'habiller. Auprès des Libertins même, le Vice n'est jamais si dangereux que lorsque pour les séduire il prend le masque de la Vertu.

Est-il étonnant que nous autres Fran-

çois, nous regardions comme l'ame de la Société, celui des deux Sexes qui par les graces dont le Ciel l'a doué, contribue le plus à la rendre agréable ? C'eſt à la maniére dont nous vivons avec les Femmes que nous devons cette Politeſſe que nos voiſins ſont gloire d'imiter, & qui n'eſt condamnée que par ceux qui ſont des efforts inutiles pour y atteindre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE *de M. P**. à M. le Duc de R***.*

MYLORD,

IL me paroît ſingulier que la Nation la plus Galante de l'Europe, ſoit celle dont les Loix ſont les plus injurieuſes au Sexe, & que le Pays qui a refuſé aux Femmes le droit de régner, ſoit cependant celui où elles exercent le plus d'empire ſur les Hommes : depuis long-tems elles en ont un en France ſi puiſſant,

que je ne comprens pas qu'elles y ayent laissé subsister la Loi Salique. Il s'en faut beaucoup que nous soyons en Angleterre aussi attentifs à maintenir nos Priviléges, que les Femmes le sont en France à étendre les leurs. Elles y sont parvenues à réduire les Hommes à la dépendance la plus soumise à leur égard. Le Mariage chez les François, n'est qu'une Cérémonie qui affranchit le Sexe du joug des bienséances, & donne le Privilége de tout faire à celles qui ont les inclinations assez corrompues pour tout oser. La plûpart du tems les Femmes ne se marient que pour avoir le droit de tenir une Maison ouverte, où ceux qu'elles épousent sont moins bien reçus que les Etrangers. Combien est-il de Maris ignorés par ceux-mêmes qui dînent & soupent tous les jours chez eux? L'un n'est pas plus connu que s'il n'existoit pas, & comme le dit plaisamment le meilleur Censeur des Mœurs de son Siécle.

„ Un autre sous le nom du Mari de Madame
„ Est chez lui comme un Saint que pas un ne
„ reclame.

Les Femmes jouent ici le premier Rolle,

Sans être Galant de profeſſion, il eſt vrai qu'on ne cherche qu'elles, quelque part où l'on aille; & que l'on ne voit qu'elles, quelque part où l'on ſoit. Elles ſont en France le Centre unique, & le premier Mobile de toutes les Sociétés.

Je fus ſouper hier chez Madame De**; & ſi une de ſes Amis ne fût arrivée à l'heure où l'on alloit ſervir, elle auroit tenu ſeule une Table où nous nous trouvâmes dix Hommes. Il eſt vrai que l'on m'aſſura, que pendant ce tems-là ſon Mari en tenoit une autre ailleurs, où il raſſembloit peut-être autant de Femmes. Ce qui m'a paru ſi extraordinaire, eſt ici une choſe toute commune. Une Françoiſe eſt moins embarraſſée au milieu de douze Hommes qu'elle ne connoît pas, qu'une Angloiſe à recevoir la viſite d'un Homme qui eſt familier dans la Maiſon. Vous ſentez combien il eſt impoſſible qu'avec tant de liberté les Femmes conſervent la modeſtie, la premiere Vertu de leur Sexe; auſſi eſt-elle de toutes la plus ignorée en France, & c'eſt le moindre mal que puiſſe opérer un pareil renverſement de Mœurs.

J'avois à côté de moi un jeune Homme poudré, friſé, ambré, que je recon-

rius pour être de Robe, autant à la fadeur de ſes propos, qu'à l'air empeſé de toute ſa perſonne. On n'eſt pas huit jours ici ſans apprendre à diſtinguer ceux de cet état à ces deux traits caractériſtiques. Quoique celui-ci me parût ſe bien porter, il ne but pas une goute de Vin dans tout le repas, & prétendit que ſa ſanté l'avoit obligé de ſe mettre à l'eau. C'eſt ici l'uſage des jeunes gens du bel air. Autant les nôtres ſe livrent aux débauches les plus exceſſives, autant ceux-ci affectent le Régime le plus régulier. Telle eſt la force de l'exemple ſur une Nation à qui l'on reproche depuis longtems d'être un peu Moutonniére. C'eſt par raiſon que les gens ſenſés ſe ſoumettent aux extravagances de l'uſage, & c'eſt par folie que les jeunes gens paroiſſent raiſonnables. Ainſi, par imitation pure & contre leur propre gout, les uns affectent un Vice qui plaît, les autres imitent du moins une Vertu qui eſt en crédit.

En France, où le Caprice décide de tout, on boit, on mange, on eſt ſobre ou intempérant; en un mot, on ſe porte bien ou mal ſuivant que l'uſage le preſcrit. Il n'eſt plus du bon air d'avoir une

ſanté vigoureuſe & un tempérament robuſte : on paroîtroit trop Bourgeois. Depuis pluſieurs années, les Eſtomacs délabrés ſont à la mode. S'en vanter eſt une façon modeſte d'apprendre aux autres qu'on s'eſt diſtingué dans la carriére de la Galanterie ; & tel n'y eſt jamais entré qui a la ſotte vanité d'aſpirer à cette réputation.

Il faut avouer que la chere qui ſe ſert aux Tables de ceux qui donnent le ton, eſt faite pour des Eſtomacs mal conſtitués. Les Viandes ſolides en ſont proſcrites ; on n'y veut que des Mets qui puiſſent flatter des appétits malades, & qui ſoient d'une digeſtion facile. Lorſque j'ai voulu parler du cas que l'on fait parmi nous d'un Aloyau, on a ri de la groſſiéreté de notre gout. J'ai appris que le Rôt n'eſt plus guéres d'uſage que chez le Bourgeois, & qu'on ne ſert plus d'Eclanches que dans la Province. On ne veut aujourd'hui aux Tables délicates de Paris, que des Entrées fines & des Entre-Mets légers. Les Mets que l'on y ſert, reſſemblent aux propos qui s'y tiennent. Le ſolide en eſt banni. On n'y veut que de la gentilleſſe.

Les François vantent beaucoup leur

Cuisine Moderne ; elle a fait même quelques Prosélytes en Angleterre, mais ce n'est que sur les lieux que l'on en peut bien connoître toute la délicatesse ; je suis moi-même encore trop accoutumé à la simplicité de la nôtre, pour estimer celle des François autant qu'elle mérite peut-être qu'on l'estime. Je n'ai pour cela ni le gout assez fin, ni les lumieres assez étendues.

Je dois l'avouer à ma honte, j'ai mal profité & de la lecture des Ouvrages les plus estimés sur cette matiére, & des soins que quelques gens, dont la supériorité en ce genre est reconnue, ont pris pour me former le gout. J'en ai vu quelques-uns présider à des examens de Cuisiniers en réputation ; c'est un Spectacle digne de la curiosité d'un Etranger. Les François apportent à ces sortes d'actes une attention qu'ils ne donnent pas toujours aux choses les plus importantes. L'Essai d'un Cuisinier est pour eux une affaire capitale. Il est à Paris des especes de Jurés Experts en bonne-chere, que l'on a soin d'y appeller, & par la décision desquels se reglent tous ceux qui veulent passer pour faire une chere délicate.

J'aurois soupçonné de l'Economie

dans la Réforme qui s'est faite depuis peu aux Tables de Paris, si quelques-uns de ces Docteurs ne m'avoient assuré que le Plat, qui me paroissoit le plus simple & que j'aimois le moins, coûtoit souvent plus aujourd'hui qu'un Repas entier il y a cinquante ans. Le faste est parvenu au point de faire consister l'Art à dépenser beaucoup sans qu'il y paroisse. Si la chose est ainsi, j'avoue qu'à cet égard les Cuisiniers François sont les premiers Hommes du Monde. Cette frugalité élégante, comparée à l'abondance simple qui regne à nos Tables, n'offre à mes yeux qu'un air d'épargne, qui souvent me révolte. J'ai besoin & de réflexion & de confiance en ce qu'on me dit, pour être bien convaincu que cette Parcimonie apparente, est une profusion cachée. Il est vrai qu'on y sert grand nombre de Plats; mais communément il n'y a rien dedans.

Ce sont les Femmes, Mylord, qui ont introduit ici ces rafinemens dans la Cuisine, & ces changemens dans les usages. Les Petits-Maîtres François étoient autrefois des Ivrognes, elles sont venues à bout d'en faire des Buveurs d'eau. Elles ont ici trop d'influence sur les Mœurs; les réformant à quelques égards, elles les

ont peut-être corrompues à d'autres. Il eſt à craindre qu'en rendant les jeunes gens plus ſobres, elles ne les ayent auſſi rendus plus efféminés. Un Vice, ſans qu'on s'en apperçoive, prend la place d'un autre. Telle eſt la nature de l'Homme; on la change, on ne la corrige pas.

Je ſuis, MYLORD, &c.



LETTRE LXII.

A Monsieur FRERET.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai envoyé à l'adresse que vous m'avez indiquée, *L'Histoire d'Arménie de Moyse de Chorene*, traduite par *WHISTON*, & les *Oeuvres de Tatien*, de l'Edition d'Oxford de 1700. que vous m'avez demandées. Le Neveu du Docteur Bentley qui est ici de retour depuis quelque tems, a annoncé aux Sçavans Anglois l'Ouvrage où vous vous proposez de constater la certitude de l'ancienne Histoire Chinoise, & d'éclaircir la Chronologie de cette Nation. On l'attend avec impatience pour le traduire, & je suis sûr que vous y porterez toutes les lumieres dont le sujet peut être susceptible. Vous avez cet esprit Philosophique si rare parmi les Sçavans même, qui soumet tout au Raisonnement. Comme il n'est point de Sciences qui vous

ſoient étrangeres, vous pouvez profiter ſur toute ſorte de matieres du ſecours mutuel qu'elles ſe prétent les unes aux autres. La plûpart de ceux qui s'adonnent à l'érudition, ne ſont pas aſſez Philoſophes ; d'un autre côté nos Philoſophes Modernes ne ſont pas aſſez ſçavans ; vous êtes, vous, Monſieur, bien différent des uns & des autres : ni les Noms, ni les Sciences mêmes ne vous en impoſent, & en effet le premier fruit que l'on doit retirer des connoiſſances humaines, eſt de ſçavoir les apprécier.

Tout ſurchargés que ſont les Livres du vieux Docteur Bentley d'une érudition péſante & quelquefois hazardée, ils ſont pourtant encore d'un meilleur commerce que lui. Vous avez connu notre célebre Abbé de Longuerue ; le Sçavant Anglois dont vous me demandez des nouvelles, lui reſſemble beaucoup. C'eſt un homme tout hériſſé de Grec & de Latin, & plus fait pour inſpirer du dégout pour le Sçavoir en général, que de l'eſtime pour celui qu'il poſſéde ; & je n'en ſuis pas ſurpris : tout homme qui ne voit pas le monde, & qui vieillit dans le commerce des Livres, contracte une dureré qui rend ſa ſociété auſſi incom-

mode, que ſa Science pourroit la rendre déſirable.

Tel eſt le caractere de la plûpart des Sçavans Anglois, parce qu'ils ſont communément confinés dans la pouſſiere des Colléges ; mais ſi les Pédans ſont plus communs parmi eux, peut-être auſſi que les nôtres ſont trop ſuperficiels. La Littérature Grecque & Latine eſt aujourd'hui beaucoup moins cultivée en France qu'en Angleterre. Les Univerſités d'Oxford & de Cambrige, ſont remplies d'hommes de la plus grande érudition. En France le gout de la Philoſophie a preſqu'entiérement détruit celui des Belles-Lettres.

Je l'avoue, & je l'avoue à regret, l'inconſtance qui nous eſt naturelle, s'étend à tous les objets. Les Sciences comme les Mœurs ſont parmi nous ſoumiſes à l'Empire de la Mode. Selon l'eſprit ou le caprice de ceux qui occupent les premiers rangs dans la République des Lettres, nous cultivons les différentes Sciences qui ſont de ſon domaine. Leurs exemples nous tiennent lieu de Loix. Nous faiſons des Romans ou des Contes de Fées, nous ſommes Poëtes ou Géometres. Chacun au lieu de ſuivre ſon

gout, ne consulte que celui qui regne: on se livre au genre pour lequel on a le moins de talent, parce que c'est celui qui est le plus en vogue. Tel n'étoit fait que pour enfler des Chalumeaux, qui ne craint pas de chausser le Cothurne. A peine un Ouvrage fait-il du bruit dans le monde, que ceux qui sont le plus éloignés du génie qui l'a produit, font des efforts inutiles pour l'imiter. L'Auteur de Tan-Saï doit la plus grande partie de son succès à la beauté & à l'élégance de son style.

„ Qui pense finement & s'exprime avec grace,
„ Fait tout passer, car tout passe. *

Ceux qui n'ont d'autre talent que celui d'écrire platement des ordures, ne manqueront pas de le copier, j'ose vous le prédire. Les Fables de la Fontaine ne sont pas faites uniquement pour des Enfans. La Cinquiéme du IV. Livre, contient une Leçon dont plusieurs de nos Ecrivains auroient grand besoin.

On peut dire que les Sçavans Anglois rendent encore un véritable culte aux Anciens. Cette Nation si Philosophe ne l'est pas à tous égards, & l'a-

* La Fontaine.

mour de la liberté ne l'empêche pas d'être sur plusieurs points l'esclave de ses Préjugés. Nous donnons peut-être aujourd'hui en France dans l'extrémité opposée. Ceux qui parmi nous ont les premiers levé l'étendart contre les Anciens, ne vouloient qu'abolir une superstition qui pouvoit arrêter l'émulation, & donner des entraves au Génie. Leur hardiesse a été aussi fatale aux Lettres, qu'elle devoit naturellement leur être avantageuse. Leurs Sectateurs ont abusé de leurs Principes. Quelques-uns ont osé substituer à une estime peut-être outrée pour les grands Hommes de l'antiquité, un mépris sûrement beaucoup plus injuste & plus pernicieux. Les uns avoient eû tort de vouloir que les Ouvrages des Anciens fussent l'unique regle des Modernes; les autres en ont eu un plus grand de ne pas convenir que s'ils ont des défauts que nous devons éviter à beaucoup d'autres égards, nous ne pouvons mieux faire que de les prendre pour nos Modeles.

En France on n'étudie plus assez la Langue des Platons & des Homeres. Le sçavoir y est trop négligé, pour ne rien dire de plus. Il est aisé de s'appercevoir

dans nos Auteurs Modernes, du peu de commerce qu'ils ont avec ces grands Génies. En quittant les ſentiers qu'ils nous ont frayés, & que tant d'Ecrivains du Siécle de Louis XIV. ont ſuivis ſi heureuſement, nous nous ſommes écartés des ſources du Gout & de la Vérité.

Cette négligence où nous ſommes tombés à l'égard des Anciens, nous eſt plus dommageable que ne l'eût jamais été l'aveugle prévention que nous avions autrefois pour eux. Celle que bien des gens ont aujourd'hui en faveur des Anglois, n'eſt peut-être pas moins outrée; je ſouhaite qu'elle ne nous devienne pas plus nuiſible. La Philoſophie a mis leurs Ouvrages à la mode. La Géométrie eſt aujourd'hui la Science qui eſt le plus en honneur. Comme les Anglois ſont les premiers Géométres, on veut auſſi que nous les regardions dans les autres genres comme nos Maîtres. Nous avons mis depuis peu leur Langue au rang des Langues ſçavantes; les Femmes même l'apprennent, & ont renoncé à l'Italien pour étudier celle de ce Peuple Philoſophe. Il n'en eſt point dans la Province d'Armande & de Beliſe qui ne veuille ſçavoir l'Anglois. Vous ſentez, vous, Mon-

ſieur, qui connoiſſez cette Langue, quel avantage le Sexe peut en retirer. Quelle ſource d'amuſement, & quelle Ecole de Mœurs pour les Femmes que le Théâtre Anglois ! Sur-tout que n'ont-elles pas à acquérir du côté de l'agrément & des graces de l'eſprit par la connoiſſance de leurs Brochures Politiques !

Si les Critiques étoient plus ſages, de quelle utilité ne ſeroient-ils pas à la République des Lettres; ils en pourroient être le ſoutien, mais ils dégradent eux-mêmes leur autorité par le mauvais uſage qu'ils en font. Ils ſont plus animés par une baſſe jalouſie contre ceux qui s'y diſtinguent, que par un vrai zele contre les abus qui s'y gliſſent *. Aujourd'hui parmi ceux qui ſe donnent eux-mêmes le nom de Gens de Lettres, les uns ne font pas aſſez de cas du ſçavoir, les autres n'eſtiment pas l'eſprit autant qu'on doit l'eſtimer ; & communément les uns & les autres ont leurs raiſons pour penſer ainſi. L'Eſprit n'eſt que l'inſtrument,

* *In van ſperi, quel premio che ripoſe*
Alle fatiche in Ciel ; s'altro non ſei,
Che impaccio alle grand' Alme e generoſe.
L'Abbate Metaſtaſio.

& le Sçavoir n'eſt que la matiere où on doit l'appliquer ; d'ailleurs ce que l'on appelle de ce nom en France, en a ſouvent un tout différent dans les autres Pays : l'Eſprit qui eſt aujourd'hui à la mode, n'eſt qu'un outil foible qui ne peut ſervir à conſtruire rien de ſolide. L'Homme d'eſprit qui n'eſt pas ſçavant, eſt ſemblable aux Enfans qui employent beaucoup de ſoins & quelquefois d'art pour bâtir des Châteaux de cartes. Le Sçavant qui n'eſt pas homme d'eſprit, n'eſt qu'un Manœuvre qui tire les matériaux de la carriere, & ne fait tout au plus que les entaſſer. Celui qui eſt l'un & l'autre, eſt le véritable Architecte. Tels étoient des Bayles, des La Monnoyes. Nous en avons bien encore quelques-uns à qui, comme à vous, on peut rendre cette juſtice, de l'aveu de toute l'Europe. M. le P. Bouhier, M. le P. de Monteſquieu, M. l'Abbé Gédouin, M. de Boſe, & quelques autres de vos Confreres ſont de ce nombre. Mais en récompenſe combien avons-nous de Maſſons dans tous les genres qui ſe mêlent de l'Architecture?

L'Apprentiſſage de tous les Auteurs en Angleterre, ſont les Brochures Politiques;

tiques ; en France ce ſont les Critiques & les Romans. La manie des jeunes Gens de notre Siécle eſt de juger. Ils veulent décider de tout avant que de rien connoître ; ils veulent enſeigner les autres avant que d'avoir pris la peine de s'inſtruire eux-mêmes. En un mot ils ſe font Auteurs en ſortant du Collége. Et que font-ils ? Des Critiques. C'eſt-à-dire, des Ouvrages qui demandent le plus d'expérience. Notre Siécle eſt, dit-on, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, mais à qui en avons-nous l'obligation ? ce n'eſt point à toutes ces foibles lueurs aujourd'hui ſi communes, c'eſt aux grandes lumieres qui ont paru dans le Siécle dernier. Si les connoiſſances ſont plus généralement répandues, les gens riches en ſçavoir n'en ſont devenus que plus rares. Tout le monde a de l'eſprit : tout le monde écrit bien ; mais il eſt aujourd'hui peu d'hommes de génie & de véritables Sçavans ! Ne nous en laiſſons pas impoſer par les Productions de nos Eſprits précoces. On prend aujourd'hui un eſſor plus prompt, mais on ne s'éleve pas ſi haut. Le Siécle de Louis XIV. ſera celui des merveilles

pour les Lettres aux yeux de la Poſtérité, le nôtre ne lui paroîtra peut-être que celui des petits-prodiges.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXIII.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, *Envoyé de Gênes à la Cour de France.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus recevrez plutôt que vous ne vous y attendiez, l'Hiſtoire de l'Empire Ottoman * que vous m'avez demandée : Le Courier de M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre a bien voulu s'en charger. M. le Prince de Cantemir a dû être content de l'accueil que les Anglois ont fait à l'Ouvrage de ſon Pere, traduit en leur Langue ** ; il ſeroit lui-même plus capable que qui que ce ſoit de nous en donner un qui ne nous intéreſſeroit pas moins.

Je veux parler d'une Hiſtoire de

* Par DEMETRIUS CANTEMIR, Prince de Moldavie.

** A Londres, chez Knapton 1734. Cette hiſtoire a auſſi paru depuis traduite en François, à Paris, chez Barrois 1743.

Ruſſie, qui manque, & à ſa Nation, & à l'Europe à qui il importe aujourd'hui ſi fort de la connoître. Il a tenté inutilement d'engager quelques Anglois à y travailler : Depuis ayant ſçu que M. l'Abbé Hubert, que vous connoiſſez, en avoit formé le Projet, il l'a encouragé autant qu'il l'a pû à l'exécuter. Je ſçais que par les Relations qu'a M. l'Abbé Hubert avec les Pays Etrangers, il a déja raſſemblé des Mémoires fort curieux ſur le Regne de Pierre le Grand ; mais tout Homme qui n'ira pas à Petersbourg apprendre la Langue Ruſſe, & conſulter les Originaux, ne peut nous donner qu'une Hiſtoire fort imparfaite de cette puiſſante Monarchie.

Le CZAR PIERRE a choiſi pour arriver à la véritable gloire, le chemin le plus ſûr & le moins fréquenté. Il a fondé ſa Grandeur ſur le bonheur de ſes Sujets ; & n'a cherché a rendre ſon Empire plus puiſſant qu'en les rendant plus riches. Aucun Prince n'a mieux connu que lui tous les avantages du Commerce, & n'a pris des meſures plus ſages pour les procurer à ſa Nation. Il eſt venu lui-même dans les Pays policés de l'Europe chercher la connoiſſance des Arts qui man-

quoient au ſien. Des milliers d'hommes qui vivent dans un Etat ſans travailler, doivent l'épuiſer néceſſairement ; dans celui au contraire où les Pauvres trouvent de l'Emploi, les richeſſes ſe répandent ſur toute la Nation. Le Czar avoit coutume de dire qu'il ſeroit bientôt le plus riche Prince de l'Europe, parce qu'il comptoit employer tous ſes Sujets. Plus grand par un abbaiſſement volontaire, que ſur le Trône même dont il ſe plaiſoit à deſcendre, pour leur donner l'exemple du Travail, on l'a vû s'appliquer à différens Métiers. Il a envoyé pluſieurs jeunes gens en Angleterre & en Hollande pour y apprendre à conſtruire des Vaiſſeaux, à fabriquer des Draps, à faire des Montres, &c. Convaincu que les Arts ne peuvent ſe perfectionner ſans les Sciences, il a fait venir des Sçavans des différentes parties de l'Europe pour fonder ſon Académie de Petersbourg. Je le vois toujours occupé du bien de ſa Nation, ne négliger aucune des voyes qui peuvent l'enrichir, la policer & la rendre plus heureuſe : Dans le Réformateur de ce puiſſant Empire, je vois le Fondateur & le Pere d'un nouveau Peuple. Le bruit que Charles

XII. a fait dans l'Europe a coûté cher à la Suede. Le Czar Pierre eſt un Héros d'un ordre bien ſupérieur : Des Générations d'Hommes qui ſont encore à naître béniront ſa mémoire. Il a mérité le nom de Grand, du conſentement de toute l'Europe, & le conſervera de l'aveu de toute la Poſtérité.

Dans le Syſtême Politique comme dans celui de l'Univers, toutes les parties ſe tiennent. Le Commerce, les Armes, les Lettres, quoique d'une nature oppoſée, ont cependant enſemble une relation que les génies faits pour gouverner ne peuvent manquer d'appercevoir. Les Anglois qui approfondiſſent tout, ont vu comme un trait de la Politique du Cardinal de Richelieu l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, qui parut d'abord ici ſi ſuſpect aux uns & ſi indifférent aux autres. Il eſt des voyes inſenſibles & qui n'en conduiſent pas moins ſûrement à l'aggrandiſſement des Monarchies : Tandis que d'un côté le Commerce aſſure les Conquêtes par les richeſſes qu'il apporte à un Etat, de l'autre les Lettres qui poliſſent les Mœurs, & rendent une Nation plus douce & plus floriſſante, font aimer ſa Domination. Il eſt aiſé de con-

tenir le Peuple dans l'obéïſſance, quand le nouveau joug qu'on lui impoſe eſt plus doux que celui auquel il étoit accoutumé.

Avant que la France ne ſongeât à s'aggrandir par le Commerce, elle faiſoit de nouvelles Conquêtes ſans devenir plus puiſſante. Comme elle avoit des Hommes, & qu'il ſortoit plus d'argent du Royaume par ces dépenſes extraordinaires, qu'il n'y en pouvoit rentrer, après avoir mis de grandes Armées ſur pié, elle gagnoit peu de terrain, ou perdoit bien-tôt le peu qu'elle avoit gagné. Les Eſpagnols & les Anglois lui faiſoient la loi. Le Commerce eſt une des Sources de l'état floriſſant où depuis elle eſt parvenue, & auquel les Turennes, les Richelieux & les Colberts, ont également contribué. C'eſt ce dernier qui a la gloire d'avoir créé notre Marine. Louis XIV. en guerre avec toute l'Europe étoit encore aſſez puiſſant pour diſputer l'Empire de la Mer aux Anglois & aux Hollandois réunis.

Le Commerce eſt auſſi néceſſaire pour ſubvenir aux frais de la Guerre, que pour entretenir l'abondance dans la Paix. C'eſt avec de l'argent que l'on

prend des Villes, que l'on gagne des Alliés, & que l'on achette des Troupes Auxiliaires. Ce ſont les richeſſes des Anglois qui ont ſuſcité de ſi puiſſans Ennemis à la France. Quelles Guerres la République de Veniſe n'a-t-elle pas ſoutenues contre le redoutable Empire des Turcs ! Et qui ſçait mieux que vous comment la vôtre eſt parvenue aujourd'hui à ſoumettre les Rebelles de Corſe !

En tems de Paix la conſommation qui eſt le ſoutien de la Culture des Terres, devient plus forte dans les Villes à proportion que le Commerce fleurit d'avantage. Plus les commodités y abondent, plus elles augmentent d'Habitans. Mais il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne permît de s'y établir qu'à ceux qui d'une maniere ou d'autre contribuent à l'avantage commun, & que les Villes ne fuſſent pas l'azile de la Fainéantiſe. On devroit ſur-tout en bannir ce nombre prodigieux de Domeſtiques oiſifs, que le faſte des Grands & la vanité des Gens riches qui les imitent, y entretiennent au préjudice des Manufactures & de la Culture des Terres. Autant le Luxe, qui fait travailler des Ouvriers, peut

être avantageux à la Société, autant celui qui fait vivre tant d'Hommes inutiles du travail des autres est véritablement pernicieux en quelque Etat que ce soit. Cet abus est aujourd'hui porté parmi nous à un tel excès, qu'il mérite toute l'attention du Gouvernement.

Dans le Siécle où nous vivons, l'Europe est trop éclairée pour ne pas regarder le Commerce comme la partie la plus essentielle de la Politique, qui en effet a entiérement changé de face, depuis que toutes les Nations policées sont devenues plus ou moins commerçantes. Personne ne sçait mieux que vous combien il est difficile, à cet égard, d'accorder les intérêts des différens Potentats.

Lorsque les Anglois paroissoient si allarmés pour les Libertés de l'Europe, ils n'étoient réellement occupés que de leur intérêt particulier. Un Prince du Sang de France ne leur faisoit ombrage sur le Trône d'Espagne, que par rapport à leur Commerce : On doit le regarder toujours comme le véritable motif qui les porte à faire la Guerre, & comme l'unique objet qu'ils cherchent dans la Paix.

En toute ſorte d'Etats, le fondement du Commerce eſt la Liberté : On l'a ruiné quelquefois en voulant le protéger. L'Induſtrie des Négocians va ſouvent plus loin que la Prudence de ceux qui veulent les diriger. La ſage pratique des Gouvernemens Républicains devroit ſur ce ſujet ſervir de Regle aux autres. On ne doit authoriſer les Compagnies excluſives que dans les cas de néceſſité abſolue ; ce n'eſt que pour l'avantage général qu'il eſt à propos de préjudicier à celui des Particuliers.

Les Richeſſes qui ſont le fruit du Commerce ne ſont peut-être pas aſſez pour lui donner tout l'encouragement dont il a beſoin, ſur-tout dans une Nation comme la Françoiſe qui ſe pique d'une certaine ſenſibilité à la Gloire, qui lui eſt particuliere. En France nous ne faiſons pas aſſez de cas du Négociant ; la plûpart ont l'injuſtice de le confondre avec le Marchand qui vend en détail. Il arrive delà que le Fils préfere au Commerce qui a enrichi ſon Pere l'exercice d'une Charge qui le ruine ; ce qui cauſe un très-grand dommage à la Société. Plus

on porte de gros fonds dans le Commerce, plus on est en état de le faire avantageux & pour soi & pour sa Nation, dont on accroît les richesses en augmentant les siennes.

Nos Voisins, plus sages à cet égard, honorent un Etat qui contribue au soutien de tous les autres. La Profession de Négociant en Angleterre n'a rien que de respectable, parce que c'est celle d'un Citoyen utile à sa Patrie : Elle n'est point incompatible avec la qualité de Membre du Parlement, c'est-à-dire, de Législateur. Et à quelle plus grande gloire des Particuliers peuvent-ils arriver, qu'à celle de veiller, à ce titre, au bonheur de leurs Concitoyens !

Si on veut faire fleurir le Commerce en France, il faut y attacher des honneurs ; & la Justice ne l'exige-t-elle pas du moins autant que la Politique ? On peut être utile à son Pays de plus d'une maniere. De riches Négocians contribuent en tout tems à l'avantage, & souvent au salut de leur Nation. Une de leurs Lettres de Change va tout-à-coup faire cesser la famine

dans leur Patrie, ou délivrer leurs Concitoyens de l'invasion de l'Ennemi.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXIV.

A Monsieur le Président de MONTESQUIEU.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL eſt impoſſible que les avantages & les défauts du Gouvernement Anglois ayent échappé à celui qui a ſi bien démêlé les Cauſes de la Grandeur & de la Décadence de la République Romaine: aucun Ecrivain n'a mieux fait ſentir que vous l'influence de la Morale ſur la Politique; & en effet, les abus qui ſe gliſſent quelque part que ce ſoit dans l'adminiſtration des Loix, ſont les germes de ces mêmes déſordres qui ont opéré tant de fois la Révolution des Empires. Combien de Gouvernemens en Europe n'ont conſervé de leur premiere Inſtitution que la forme extérieure! On ne s'apperçoit pas, ou l'on ne veut pas

s'appercevoir de ces altérations : des Peuples entiers ſont tellement gouvernés par l'opinion, que les uns ſe vantent de jouir des avantages qu'ils n'ont pas, & que les autres les poſſédent ſouvent ſans les connoître.

On ne peut jetter les yeux ſur ces Ecrits Politiques que l'on imprime ici journellement contre le Miniſtere, ſans être ſurpris d'une eſpéce de contradiction où tombent des Auteurs qui ſe piquent de raiſonner juſte. D'un côté ils louent avec excès la Conſtitution de leur Gouvernement ; de l'autre ils ſe plaignent avec amertume de la violation continuelle de leurs Loix & de leurs Priviléges : c'eſt, ce me ſemble, ou vanter un Gouvernement qui n'exiſte que dans leur idée, ou déplorer des malheurs qui n'ont point de réalité. De façon ou d'autre on peut les ſoupçonner de pécher contre la bonne foi, ſans laquelle un Ecrivain de Parti n'eſt qu'un déclamateur.

Un Auteur Anglois parlant des plaintes continuelles qui ſe font & dans la Chambre Haute & dans la Chambre Baſſe de ce que la Cour y diſpoſe toujours de la pluralité des Suffrages, compare le

Parlement aux deux Sosies, dont l'un se plaint des coups qu'il avoue s'être donnés.

Il n'est pas difficile de reconnoître par l'Esprit Républicain qui regne dans tous ces Ecrits, que souvent on n'en veut pas moins au Roi, qu'au Ministre qui est dépositaire de son autorité. Autant on y fait d'efforts pour peindre avec violence les inconvéniens où les Monarchies peuvent être sujettes, autant on emploie d'art pour pallier ceux qui sont inséparables des Républiques, qui peut-être ne sont pas moins grands.

Rien n'est plus aisé que de présenter le Gouvernement Républicain sous la forme la plus propre pour en imposer aux hommes. Il promet la liberté & l'abondance; quelquefois même il annonce l'égalité des Rangs, moyen si sûr de charmer la Populace. Mais le Sage ne juge pas sur les seules apparences; il regarde l'égalité des Rangs comme véritablement contraire au bien d'une Nation; il est convaincu que celle des richesses est absolument impossible. Le plus grand & le plus petit, celui qui est dans l'opulence, & celui qui gagne sa vie à la sueur

de ſon front, tout eſt dans l'ordre, qui eſt le bien général. L'égalité où tous les hommes aſpirent, eſt un état de Guerre continuelle. Il faut qu'il y ait des Forts & des Foibles, & peut-être des biens & des maux : c'eſt de ces diſcordances particulieres que réſulte l'harmonie du tout.

Le Peuple prend plus garde aux noms qu'aux choſes, il croit poſſéder la Liberté quand il l'a pour ſa deviſe ; ceux qui ſe trouvent ſaiſis de l'autorité en le repaiſſant d'idées chimériques, trouvent le moyen de l'enchaîner réellement. Lorſque Cromwell relevoit *la Majeſté du* *PEUPLE ANGLOIS*, il le tenoit dans les fers. Mais vous, Monſieur, à qui rien n'en impoſe, vous ſçavez qu'on peut être libre ſous un Roi & eſclave dans une République.

On nous fait de grands éloges de la conſtitution Politique des Athéniens ; cependant ſi l'on ſonge aux Factions qui ont troublé cette République, où ſouvent les hommes les plus illuſtres & les plus vertueux ont été perſécutés, exilés, punis de mort au gré d'un Orateur plus emporté par ſa Paſſion que par le zéle du bien

bien Public, on eſt tenté de croire que ce Peuple qui ſe piquoit tant de liberté, étoit dans le fonds l'eſclave d'un petit nombre de Factieux, qui ſe rendoient redoutables à tout le reſte.

Tandis que Milton, dont la Plume étoit vendue à Cromwell, tâchoit d'inſpirer aux Anglois la haine des Rois & l'amour du Gouvernement Républicain, Hobbes, un des plus grands Philoſophes d'Angleterre, fit une Traduction de Thucidide, pour détruire les fauſſes idées que le Fanatiſme commençoit à répandre dans la Nation. L'Hiſtoire des Macédoniens qui obéiſſoient à des Rois, offre moins d'exemples de l'abus de l'autorité, que celle des Athéniens qui étoient gouvernés par un Sénat.

Qu'un Peuple ſoit réduit ſous le joug par une ou pluſieurs mains, la Servitude eſt toujours ſervitnde : peut-être même eſt-elle moins dangereuſe impoſée par l'Ambition d'un ſeul Maître, que par la prévarication de tout un Corps. Le Peuple eſt plus allarmé des injuſtes entrepriſes d'un Prince, que des atteintes plus ſpécieuſes de ceux à qui il confie le dépôt de ſa Liberté, ſur-tout lorſque ces der-

niers ont l'art de couvrir leurs desseins du voile de l'intérêt Public, ce qu'ils font toutes les fois qu'ils travaillent à leur intérêt particulier.

Si dans un Etat Monarchique le Roi donne à ses Favoris; dans un Etat Républicain, les Chefs donnent à leurs Partisans. Mais en ce dernier tous ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement, sont plus opprimés que ceux qui vivent sous une Puissance absolue. Il ne seroit pas difficile d'en citer des exemples. On conviendra du moins qu'il n'y a pas de Pays où le Peuple soit plus esclave que dans la République de Pologne. Les Monarchies Chrétiennes sont toutes limitées par la Loi. Mais lorsque la Puissance exécutive est dans les mains de ceux qui ne sont grands que par l'abbaissement du Peuple, quel peut être son recours! Il doit souffrir sans reméde, puisqu'il est opprimé par ceux mêmes qui le représentent.

Il est, vous le sçavez, plus d'une République où le Corps de la Nation, à la vérité, est libre, mais où chaque Particulier est, pour ainsi dire, esclave par la forme de Gouvernement auquel il s'est

ſoumis. Il ne peut guères y avoir qu'un Fanatiſme mal entendu, qui ſoutienne la liberté d'un Etat, lorſque celle de tous les Membres qui le compoſent lui eſt immolée. N'eſt-ce pas là un de ces cas où les Hommes préférent une gloire imaginaire à leurs véritables intérêts, & le nom de Liberté, aux avantages qui ſeuls doivent la rendre déſirable?

Dans bien des Etats Républicains, un homme libre ne veut dire autre choſe que celui qui n'obéit pas à un Roi. N'en avons-nous pas à nos Portes, où le ſoin de la Liberté fait porter à chaque particulier les entraves les plus péſantes? Si nos Maiſons Religieuſes ſont des eſpéces de petites Républiques qui ſe choiſiſſent leurs Chefs, les petites Républiques ne ſont que de grandes Communautés où la ſévérité de la Régle eſt un joug pour tous ceux qui les compoſent. Quel eſt le Citoyen de Londres qui voulût acheter la liberté à ce prix, & s'accommoder de la vie contrainte d'un Bourgeois de Bâle ou de Genêve! C'eſt en vain qu'en Angleterre le Magiſtrat entreprend de réformer des abus, on y brave ſon autorité parce qu'il n'a pas la force en main pour

ſe faire obéir. Dans un Pays où les Loix ne ſont pas reſpectées, on a moins d'amour pour la Liberté, que de goût pour l'indépendance. Et en effet, les Maximes de la plûpart de ceux qui écrivent contre le Miniſtere, conduiſent plutôt à l'Anarchie, qu'à aucune eſpéce de Gouvernement.

Indépendamment de ces inconvéniens qui ne regardent que les Particuliers, il en eſt pluſieurs autres qui concernent le Corps même de la République. C'en eſt un très grand que la longueur des Délibérations, dans les circonſtances où il eſt queſtion d'agir promptement. Le ſort des Etats Républicains eſt de vivre dans des allarmes continuelles : leurs Voiſins ne ſçauroient ſe remuer ſans leur donner d'ombrage; s'ils en ont d'ambitieux, leur Ennemi a eu le tems d'agir, avant qu'ils ayent eû celui de délibérer. C'eſt-là ce qui dans les grands Périls a obligé la République Romaine à ſe créer un Dictateur. Qu'en eſt-il arrivé ? que ceux à qui elle a confié le pouvoir abſolu, s'en ſont enfin ſervi pour la ſubjuguer. Ceux qui dans les mêmes circonſtances oſeront courir les mêmes riſques, peuvent-

ils ſe flatter de prévenir ce que les Romains n'ont pû empêcher?

Quoi qu'il en puiſſe être, laiſſons le vulgaire ſe repaître d'un bonheur & d'une gloire chimériques. Celui qui n'écoute aucun préjugé aimera peut-être mieux vivre dans un Etat Monarchique, mais qui eſt plus tranquille; & obéir à un ſeul, que d'être mis ſous le joug par ceux qui ſont nés ſes égaux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Fin du Tome ſecond.





